

INTERCÂMBIO



LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE FRANÇAISES DANS LA FOULÉE DE *CHARLIE HEBDO*

Les récents et tragiques événements qui ont violemment touché la rédaction de *Charlie Hebdo* sont venus éveiller certains malaises et démons de la société française, d'autant plus que cet acte terroriste coïncide presque jour pour jour avec la parution de *Soumission* par l'indécrottable Michel Houellebecq, et que la France, - puissance de plus en plus « moyenne », et Nation à l'identité et au destin républicains incertains ou chancelants -, connaît et nourrit depuis plus de deux décennies un discours décliniste aussi bien dans l'essai que relayé par, ou mis en fiction dans le roman, lequel pose la question sociopolitique et socioculturelle de l'identité française et de l'avenir du pays.

De surcroît, cet acte inqualifiable survient alors qu'un discours islamophobe trouve une puissante caisse de résonance dans l'extrême-droite française (et européenne) et que la menace médiatisée d'un État islamique aux portes de l'Europe fait peur, renforcée par la tentative de passage vers notre continent de milliers d'exilés de tous bords, sans qu'une réponse concertée et durable soit apportée.

En fait, il appert que cet attentat, de par le symbolisme dont il se revêt à plus d'un titre, soulève pour la France actuelle une multiplicité de questions imbriquées qui hantent le discours hexagonal depuis l'ère mitterrandienne.

Dans ce sens, les organisateurs du présent numéro, intitulé « La littérature et la culture françaises dans la foulée de *Charlie Hebdo* », ont lancé le défi aux chercheurs qui se sont penchés sur les aspects critiques, identitaires, polémiques, politiques, interculturels et autres de cette vaste problématique, et ont articulé différentes analyses, propositions, intuitions et conclusions avec le fait littéraire et culturel afin d'alimenter le débat et une réflexion problématisante.

À cet égard, Moussa Djibrine Abdoulaye et Marcelin Abdelkerim nous font partager une vision du paysage médiatique tchadien en pleine gestation depuis les années 90, et qui contribue à relayer l'opinion publique locale. Par ailleurs, Tayeb Ainseba se penche sur les questions qui hantent Pierre Bordage lorsqu'il publie en 2008 *Ceux qui sauront* dans une vision clairement uchronique et décliniste de la France politique et sociale d'aujourd'hui. Alors que José Domingues de Almeida avance une

lecture critique dudit roman dans une analyse des procédés houellebecquiens convoquant ainsi les précédents romans de l'auteur, Nicolina Almeida, pour sa part, propose une rétrospective des événements survenus après les attentats de 2015 et nous rappelle des moments de l'histoire de la liberté d'expression qui auront bousculé la France dans ce qui en fait une nation si particulière. Cette France inchangée selon Clément Courteau qui voit dans *Soumission* de Michel Houellebecq la marque intangible d'un islam caricaturé avec lequel il faut compter. De son côté, Julie Grenon-Morin décortique les distensions entre humour et féminismes à l'aune de quatre numéros de *Charlie Hebdo* analysant quelques-unes des caricatures pour le moins célèbres du journal.

Nous remercions tous les chercheurs et professeurs et théoriciens qui ont bien voulu contribuer à cette problématique, et espérons avoir ouvert la voie à des réflexions fécondes et novatrices.

Nicolina Almeida

PAYSAGE MEDIATIQUE TCHADIEN

MOUSSA DJIBRINE ABDOULAYE

Enseignant-chercheur à l'Université de N'Djamena
abdoulayemoussadjibrine@hotmail.fr

MARCELIN ABDELKERIM

Chercheur au Centre Al-Mouna
abdelkerimmarcelin@yahoo.fr

Résumé : La gestation du paysage médiatique au Tchad a été très laborieuse, surtout à l'époque d'alors démocratie, il n'existait que des médias publics, qui ne faisaient que la propagande politique du Gouvernement. Mais depuis les années 90, une autre figure pluri-médiatique a vu le jour, d'où la prolifération des médias privés, constituant la voix des sans voix. Aujourd'hui, les industries médiatiques deviennent un instrument de lutte pour l'opposition démocratique.

Mots-clés : paysage médiatique – Tchad – démocratie - propagande politique - industrie médiatique.

Abstract: The media gestation in Chad has been very laborious, mainly during the prior democracy period that only existed public media doing the Government politic propaganda. But since 21st century, the media plurality has been faced like the proliferation of private media forming the voice of voiceless-people. Nowadays, the media industry become a struggle way of democratic opposition party.

Keywords: media environment – Chad – democracy - political propaganda - media industry.

Introduction

Si l'Europe centrale et orientale a connu d'importantes évolutions dans le domaine de la liberté de la presse, c'est grâce à différents acteurs qui ont joué un rôle crucial dans le développement de médias libres. Parmi ces acteurs, on peut citer la société civile qui s'est exprimée dès le début des années 1980 en Pologne¹ et, plus tardivement, en Hongrie ou en Tchécoslovaquie. Dans ces États, la lutte pour la liberté d'expression a constitué l'un des objectifs primordiaux dans l'opposition au communisme. Certains, comme le mouvement polonais Solidarnosc, sont devenus ultérieurement des acteurs politiques. Ainsi le pouvoir communiste en Hongrie ou en Pologne, a exercé un contrôle politique et idéologique de l'information de moins en moins contraignant. Cela a conduit à une libéralisation précoce des médias en Hongrie, Pologne et République tchèque, expliquant la différence de situation des médias par rapport aux autres pays de la région (Frybes, 1998: 22-23). Dans d'autres pays, comme la Tchécoslovaquie par exemple, les journalistes ont poursuivi leurs carrières après 1989 et participé activement à la reconstruction de nouvelles scènes médiatiques (*L'Autre Europe*, 1996: 35).

La société contemporaine est un contexte social fortement soumis aux règles des mass-médias : elle est donc médiatique, d'où l'importance du spectacle et de l'image (Soares, 2009: 207). La radiodiffusion est le moyen d'information qui se développe le plus vite en Afrique noire (Palmas, 2004: 85). Babacar Sine écrivait en 1975 : « La radio a fait depuis relativement bien longtemps irruption dans la vie quotidienne de l'Africain ; sans doute est-ce le médium le plus courant et le plus populaire du point de vue de son audience » (Sine, 1975: 186). La radio est devenue un mass-média en Afrique noire, alors que la presse écrite et la télévision y sont encore des class-médias. En plus, l'importance de la radio s'explique également par l'oralité des sociétés africaines et le taux relativement faible d'alphabétisme (Tudesq, 1983: 91).

L'histoire contemporaine du Tchad est marquée par plus de trois décennies de caporalisation (caporaliser : imposer un régime autoritaire à un peuple, à un groupe) des populations et de monopole public sur le secteur de la communication. Pourtant, dès le début des années 1990, le paysage communicationnel s'est considérablement transformé

¹Solidarnosc, syndicat polonais créé en 1980, est un mouvement précurseur dans l'Europe communiste, à l'origine de l'évolution précoce de la liberté d'expression en Pologne.

à la faveur de la libéralisation de la vie publique et de la reconnaissance des libertés fondamentales dont les libertés d'expression, d'opinion et de presse. Depuis lors, le champ journalistique a cependant été structuré autour d'une opposition entre un pôle « généraliste » et un pôle « spécialisé », car le degré de spécialisation varie selon les supports et les journalistes. A cet égard, les transformations récentes du recrutement et leurs effets sur les luttes de définition de l'excellence journalistique démontrent le poids croissant du pôle spécialisé (Marchetti, 2002: 24).

Cette mutation a été rendue possible grâce, d'une part, à la consécration constitutionnelle de ces libertés ; et, d'autre part, à l'adoption d'un certain nombre de textes législatifs et réglementaires en matière de presse et de communication qui fixent le cadre d'exercice de celles-ci. A l'âge des profils numériques destinés à saisir nos singularisations, on ne peut ni penser nos sociétés comme composées d'« individus » communiquant des « informations » à travers des « médias », ni se contenter de raisonner en termes de « masses » indistinctes ballottées par de grands manipulateurs. Ce qu'il faut nous apprendre à voir et à expliquer, ce sont les médiums (milieux, médiateurs et mages, multiples et superposés) dans lesquels nous sommes immergés, qui nous font respirer, inspirer, expirer les idées et les désirs qui nous animent tous, chacun de façon singulière (Citton et *al.*, 2012: 58).

La gestation du paysage médiaTique au Tchad a été si rapide au cours des années 90 qu'on ne compte plus les radios et les journaux : on se contente simplement de les enregistrer. Le taux de natalité dans ce secteur est en effet d'un niveau tel que l'apparition de nouveaux organes de presse est à ranger au rayon des banalités (Kassé, 2001: 60). Avec l'utilisation des piles à la place de l'alimentation sur secteur, l'écoute de la radio s'écarte progressivement du salon familial, où elle va laisser une place croissante à la télévision, notamment en soirée, pour se multiplier et se disséminer, grâce à des récepteurs portables et bon marché, et conquérir des publics nouveaux, comme les jeunes et les automobilistes. Relié par un câble à une antenne de portière, le « transistor » prélude à la grande diffusion de l'autoradio dans les années 80 (Dargent, 2010: 4).

A chaque crise, les médias se retrouvent en position d'accusés, comme le messenger chargé de porter la mauvaise nouvelle (Mer, 2001: 79). Cela se vérifie à chaque situation de crise ou lors d'affaires qui défraient la chronique. Dans de tels cas,

le rôle des médias ne peut être ni négligé ni négligeable, tant ceux-ci entretiennent, voire alimentent, les « psychoses » collectives et deviennent les références incontournables pour toute action ou toute décision. Les médias contribuent sinon à façonner l'opinion publique, du moins à la représenter. Ils interviennent ainsi dans le débat démocratique, dans les processus de décision ou de gouvernance, parfois en s'érigeant directement comme les porte-parole de la société civile en mal de représentation, ou mieux en donnant la parole cette fois à d'autres acteurs comme les associations, les experts...ou l'individu lambda, le consommateur-citoyen, figure montante et emblématique du consumérisme de fin de siècle (*idem*: 79).

La presse devient de plus en plus un lieu stratégique pour les principales associations où se jouent des enjeux multiples de taille, de visibilité, de reconnaissance officielle qui sont liés en partie à la répartition des ressources entre les associations chargées de traiter le problème (Marchetti, 1998: 280). Un paysage médiatique alternatif confronté aujourd'hui aux urgences de la situation dans le pays et bénéficiant de nombreux soutiens internationaux (Kodmani, 2012: 163). L'idéalisme ne suffit pas dans cette volonté d'enfanter une société nouvelle par la liberté d'expression. L'édifice en train de se bâtir peut s'écrouler du jour au lendemain. Un engouement populaire entoure cette nouvelle presse iconoclaste, mais elle manque de maturité et ne repose guère sur des déterminants économiques solides (Kassé, 2001: 61).

Le champ des médias en particulier, supports de la parole publique, apparaît comme remarquablement développé et dynamique (Watin (a), 2005: 29 ; (b)1993: 60-72 ; (c) 2003: 181-195 ; Watin & Wolff, 1995: 19-39) : on dénombre plus d'une dizaine de radios privées et deux télévisions privées, sans parler des presse écrites qui pullulent le paysage médiatique tchadien. Mais le pluralisme médiatique est déjà perçu comme une nécessité vitale (Kassé, 2001: 62). L'historien burkinabé Joseph Ki-Zerbo souligne, au colloque sur le pluralisme que l'Institut Panos organise à l'Unesco en 1991, que « la démocratie et le pluralisme appartiennent à cette catégorie de choses qu'on peut qualifier de raisons de vivre. Au-delà de la vie elle-même, bien des gens ont prouvé, en Afrique comme ailleurs, que mieux valait s'accrocher à cette liberté plutôt que vivre privé d'elle » (Ki-Zerbo, 1991).

Le relais en direct des journaux parlés de métropole modifie considérablement l'espace public local en proposant à tous un autre traitement de l'information nationale

et internationale. La télévision va amplifier cette ouverture en offrant d'autres lieux et d'autres formes de discussion publique dont les règles ne sont ni celles de la presse écrite, ni celles de la radio (Watin (a), 2005: 30). Mais la presse privée qui émerge est marquée par nombre de déficits. Peu de professionnels, des moyens matériels et financiers limités, une gestion patrimoniale de la part de directeurs-fondateurs guère porteurs de culture d'entreprise, des journalistes mal payés et livrés à toutes les tentations, ignorants pour la plupart des normes éthiques et déontologiques (Kassé, 2001: 64).

Les médias dépendent de leur environnement. Ainsi, l'environnement joue un rôle important dans toute démarche visant à faire vivre les médias, de la production à la diffusion des informations auprès des lecteurs, auditeurs et téléspectateurs (Palmans, 2004: 86). Les contributions réunissaient, entre autres, des exemples de stations de radio, chaînes de télévision ou de sociétés de production, et traitaient des diverses formes de créativité, pratiques et routines quotidiennes de production médiaitique, mais également les relations des producteurs, journalistes ou acteurs avec leurs publics d'un côté, et les autorités publiques de l'autre. D'autres contributions abordaient les acteurs institutionnels, comme les autorités traditionnelles, congrégations religieuses, mouvements politiques, artistes ou ONG sous des formes multiples (Schulz & Grätz, 2011: 2). Il reste que le caractère local et de proximité des stations caractérisent sans doute de manière encore plus décisive ce nouveau paysage. La quasi-totalité des nouvelles stations sont des radios locales émettant en FM. Il y a 10 ans, ces stations, en milieu rural, étaient essentiellement publiques, assurant la diffusion des informations nationales de la chaîne mère (Kassé, 2001: 69). La radio est devenue un outil important dans l'évolution d'un esprit critique car, grâce à la multitude de radios, la population a accès à plusieurs sources d'information. En plus, les radios dénoncent les abus, questionnent les responsables politiques et font des débats sur des sujets tabous en rompant ainsi le silence autour de certains sujets (Palmans, 2004: 94).

L'étude du paysage médiaitique au Tchad nous permet de faire la nomenclature des structures médiaitiques. Selon qu'elles soient publiques ou privées, ce pluralisme médiaitique est l'apanage de la démocratie. Cette démocratisation est la cause même de la libéralisation des médias au Tchad, bien qu'existant grâce à la consécration juridique et par l'autorisation expresse ou tacite, les médias sont soumis à un régime de contrôle qui est à la fois politico-administratif et judiciaire.

I-Le pluralisme média-tique au Tchad

Le pluralisme des médias au Tchad constitue un des fondements de la démocratie. Il permet au citoyen de se forger librement sa propre opinion, à travers un large choix de contenus média-tiques en provenance de sources indépendantes et autonomes et reflétant la variété des opinions et des idées².

Le pluralisme et la liberté des médias sont une garantie des droits fondamentaux à la liberté d'expression et d'information dans toute société démocratique. L'accès à une information fiable, impartiale et de qualité est indispensable aux citoyens pour se forger une opinion avertie. La liberté des médias a pour corollaires l'indépendance éditoriale, la protection des journalistes et l'accès public libre à des sources d'information variées. Le pluralisme des médias se réfère à la variété des sources d'information, des points de vue et des opinions et exclut une quelconque mainmise d'un seul acteur sur l'agenda politique. Le paysage média-tique est riche de sa diversité et de sa pluralité : presse écrite, télévision, radio, réseaux sociaux, blogs et autres médias en ligne en sont autant de composantes (UER, 2013: 3).

La télévision est supposée se transformer rapidement dans la façon dont nous la consommons. Jusqu'il y a une dizaine d'années, le téléviseur trônait au milieu du salon pour des soirées familiales. Mais la technologie permet aujourd'hui de s'affranchir de la plupart des contraintes historiques : on peut la regarder non seulement sur un écran plat, mais aussi sur son ordinateur, son téléphone mobile, sa tablette, sa console de jeu, voire... son GPS ! Fini aussi la dictature des grilles de programmes : le disque dur du décodeur ou de l'ordinateur permet de mettre un programme en pause ou de l'enregistrer avec beaucoup de facilité (Blocry, 2010: 17). Malgré l'abondance de choix, tant dans les chaînes que dans les programmes, malgré qu'on puisse la regarder à peu près partout et à toute heure, regarder la télévision reste un acte « socialement engageant ». Les Journaux Télévisés (JT) et les programmes de soirée continuent à drainer une audience considérable qui ne veut pas, par paresse ou par choix, changer ses habitudes. Et les jeunes ? Pour eux, l'adoption des nouvelles technologies (et d'internet, notamment avec les réseaux sociaux) est plus rapide, mais pas pour autant révolutionnaire (*ibidem*). La présence des médias était souvent réclamée par les

² À ce propos voir CSA (2016) – *L'offre de médias et le pluralisme en Fédération Wallonie-Bruxelles* – Le site : <URL: www.csa.be/pluralisme >

manifestants eux-mêmes, intuitivement persuadés que le succès de leur combat se joue autant dans la rue que sur les écrans (Ghazali, 2012: 31).

Le monopole étatique de la radio et de la télévision nationale se traduisait par une soumission assez générale des programmes à la tutelle du pouvoir politico-administratif (Dargent, 2010: 3). L'avènement de la démocratie en 1990 a favorisé l'émergence du pluralisme associatif, politique et médiatique. En dehors des médias publics, le champ médiatique s'est agrandi avec la création des journaux, radios et récemment des télévisions privées. Dans cette éclosion médiatique, beaucoup de journaux, radios et télévisions ont vu le jour. Entre temps, le secteur public est occupé par l'Office National de Radiodiffusion et de Télévision du Tchad (ONRTV) et l'Agence Tchadienne de Presse et d'Édition (ATPE). Deux catégories de médias existent au Tchad et même partout ailleurs, il s'agit des médias publics ou étatiques et des médias privés ou civils. Le premier est sous l'emprise de l'État et le second constitue un symbole de la libéralisation de la liberté d'expression.

A-Les médias publics sous l'emprise de l'État

L'État dispose d'une chaîne de télévision et de deux chaînes de radio. Les chaînes de radio et de la télévision nationale sont regroupées au sein d'un office à statut commercial et industriel dénommé l'ONRTV (Office National des Radios et Télévision), placé sous la tutelle du Ministre de la Communication et dirigé par un Directeur Général nommé par le Président de la République (Philippart, 2000).

1-L'Office National des Radios et Télévision (ONRTV)

L'ONRTV est un établissement public placé sous la tutelle du Ministère de la Communication. Créé par la loi N°07/PR/2007 du 27 février 2006. Sa mission est d'informer, former et divertir par des programmes radiophoniques ou télévisés, spécialement ceux répondant aux objectifs éducatifs, culturels, politiques, économiques et sociaux du pays. L'accomplissement de cette mission ne se fait pas sans difficultés, notamment en matière de recherche de l'information. En effet, la collecte de l'information privilégie jusqu'ici le côté protocolaire, tandis que l'information concernant le simple citoyen est parfois reléguée à la seconde place. Par ailleurs, les journalistes se heurtent souvent au refus des détenteurs de l'information de communiquer (Palmans, 2004: 88).

Les médias publics tchadiens sont constitués de trois organes à savoir La Radiodiffusion Nationale Tchadienne et la 92.5FM (constitue la Radio-Tchad), la Télé-Tchad, toutes deux regroupées au sein de l'ONRTV et l'Agence Tchadienne de Presse et d'Édition. La ligne éditoriale est fixée par la direction générale de l'ONRTV qui elle-même, suit les orientations du cabinet du Ministère de la Communication, porte-parole du gouvernement.

a-La Radiodiffusion Nationale Tchadienne (RNT) et la 92.5 FM

La Radio Diffusion Nationale (RNT) est la première structure médiaTique mise en place au Tchad. Elle est créée en 1955 par l'administration coloniale. Implantée à Fort-Lamy (actuel N'Djamena), la RNT, qui s'appelait d'abord Radio Tchad, faisait le relais de la station de Brazzaville, ancienne capitale de l'Afrique Equatoriale Française (AEF). Par contre, la 92.5 FM, qu'on appelle la radio de proximité, est lancée depuis le 15 octobre 2011. C'est une radio qui diffuse des programmes de proximité destinés aux habitants de N'Djamena, particulièrement aux jeunes et aux femmes. De ce fait, plus de 90% de ses émissions sont orientées vers les cibles principales citées.

Selon l'historique de la RNT, bien avant le 10 octobre 1955 est né le projet de création d'une radiodiffusion nationale au Tchad. Ainsi, le 20 octobre 1955 commence l'installation d'un studio avec un microphone à la Maison de la France située à côté de l'actuel Hôtel du Chari devenu Hôtel Méridien. Le 1^{er} novembre 1955, débute les premiers essais avec la session de l'Assemblée territoriale. Mais cette jeune radio n'était qu'un relais de la radio coloniale de l'AEF (Afrique Équatoriale Française). La radio ne reste pas figée dans sa position de dépendance, elle amorce une amélioration progressive notable.

L'évolution de la RNT se fait progressivement. Avec un nombre limité de personnel au départ, car le français est l'unique langue de diffusion, elle se retrouve maintenant avec 11 langues en plus du français et de l'arabe qui sont officielles. Cette radio s'inscrit dans la droite ligne comme celle de la Radio nationale française, qui apparaît en 1948, se positionne, dès son origine, comme la « Voix de la France ». Elle va constituer, jusqu'en 1981, le canal unique d'une propagande d'État exerçant un quasi-monopole de l'information, pratiquant la censure envers les leaders politiques opposés à la droite locale (Watin, 2005: 30).

La RNT a donc connu une évolution et surtout servit ou a été utilisée par les régimes qui se sont succédés au Tchad. Mais de tous les régimes, seul celui du Président Tombalbaye a changé son nom en 1972, lors de la révolution culturelle. Le Président Tombalbaye a fait appeler la RNT pendant un certain temps, la « Voix de la Révolution Culturelle Tchadienne » (VRCT). Toutefois, depuis sa création, la RNT a toujours assuré sa mission d'organe d'État jusqu'à sa fusion à l'ONRTV. Pour communiquer, elle diffuse ses programmes en français, arabe et plusieurs autres langues nationales. Créée par la Loi N°07/PR/2006, l'Office National de Radiodiffusion et Télévision du Tchad comprend la Télévision Nationale Tchadienne et la Radiodiffusion Nationale Tchadienne. Dès lors, la RNT a changé des structures. Elle est désormais composée de : La Sous-direction des actualités ; La Sous-direction des programmes ; La Sous-direction technique.

La RNT emploie plus de 226 agents repartis dans ces trois (3) sous directions coiffées par une direction. Des stations de province font le relais de la station mère de N'Djamena. Elles sont installées à Moundou, Sarh, Abéché, Faya, Ati, Fada et bientôt à Adré, Amtiman, Bardai, Biltine, Bongor, Bol, Doba, Goz-Beida, Kélo, Kyabé, Pala et Moussoro. La liaison avec N'Djamena se faisait par le canal de la Société des Télécommunications (SOTEL). Actuellement, avec la création de l'Office National de Radio et Télévision (ONRTV) un canal satellite achemine les émissions de la RNT dans ces stations.

b-La Télé-Tchad

Fondée le 10 décembre 1987 dans les nouveaux locaux administratifs de la TIT (Télécommunication Internationale du Tchad) puis transférés quelques mois plus tard dans ceux de la voirie sis avenue Charles de Gaulle, Télé-Tchad est née à la faveur des sommets des Chefs d'État de la CBLT, du CILSS, de l'UDEAC etc., dans des conditions peu conventionnelles parce qu'improvisée. Le catalyseur était KALIL D'ABKAC, alors Directeur Général de la TIT. Une semaine avant le premier jour d'émission les antennes de diffusion ont été montées sur un pylône existant du centre TIT de Goudji avec un émetteur de 100 w par M. PAULUS coopérant Français et M. DOUBAYE KLEOUTOUIN technicien du centre émetteur radio de Grédia.

La télévision dépendant directement de la présidence de la république. Le gouvernement tchadien attribue un nouveau bâtiment réfectionné pour la création du centre de production à côté de la grande poste. La Télé-Tchad s'équipe pour la première

fois d'un studio avec du matériel broadcast comprenant une régie et son plateau, installé par TDF, grâce à la convention 283/CD/89/VI/Techn signée entre les gouvernements Tchadien et Français. Cette convention a permis également une liaison par faisceau hertzien du centre de production à celui de diffusion. En janvier 1990, elle a mis un terme au fonctionnement artisanal de Télé Tchad. Le 26 septembre 1996, l'arrêté Ministériel n° 007/MC/DG/96 crée la cellule de télévision rurale. Actuellement, la Télé-Tchad est reliée par faisceau à la présidence, au stade et au palais du 15 janvier. Ses activités sont citées en exemple à l'étranger avec à son actif deux prix de renommée internationale. La télévision nationale se trouve dans les mêmes conditions que la radio nationale, à la seule différence que l'accès à la télévision reste limité aux centres urbains (Palmans, 2004: 88).

L'information que diffuse la télé-Tchad est catégorisée de la manière suivante : les magazines, les séries, les fictions, les divertissements, les documentaires, les sports et les journaux. Tous ceux-là sont diffusés en deux langues nationales : le français et l'arabe.

2-La presse écrite : Agence Tchadienne de Presse et d'Édition (ATPE)

Créée dès les premières années de l'indépendance par l'ordonnance n°31/PR/INFO du 15 juillet 1966 l'Agence Tchadienne de Presse, en abrégé ATP établissement public à caractère industriel et commercial, abrogée par ordonnance N°41/PR/INFO du 09 novembre 1966 et a statut d'un service administratif placé sous l'autorité du ministère de l'Information. Abrogée par le Décret : n°109/ PR/MC/2003, portant organigramme du ministère de la Communication. Ensuite un arrêté : N°023/MC/DAAF/DRH/2003, portant fonctionnement des divisions et services du ministère de la Communication a été élaboré.

Il était le seul organe de presse ayant eu le monopole de la collecte, du traitement et de la diffusion des informations. Pendant longtemps et faute de réseaux pour collecter l'information à l'intérieur du pays et d'équipements adéquats pour offrir un service d'agence, l'ATP s'est contentée de la production de ce bulletin sur la base des informations liées aux événements. Sa rédaction centrale : outre la collecte d'information complète, objective, exacte, impartiale (qui n'exprime aucun parti pris ; équitable) et digne de confiance sur la région de N'Djamena, la rédaction centrale traite

les informations collectées sur tout le territoire national par le réseau ATP qui se compose de quatre bureaux régionaux : Moundou, Sarh, Abéché et Faya.

Dans son évolution, l'ATP, s'est transformée en Agence Tchadienne de Presse et d'Édition. Son bulletin quotidien, Info Tchad, disparaît. L'ATPE lance un nouveau journal, dénommé *L'Info*. Le premier numéro de *L'Info* a été lancé le 3 octobre 2011. Bien que dans la nouvelle vision, l'ATPE veut donner l'étiquette de journal d'informations générales à *L'Info*, celui-ci continue de véhiculer, en premier, les informations à caractère officiel ou institutionnel, le journal de l'agence tchadienne de presse et d'édition s'est mué aujourd'hui en un véritable journal d'informations générales. *L'Info* n'est plus quotidien et paraît deux fois dans la semaine (bihebdomadaire). L'ATPE ne dispose pas pour le moment de bureau à l'extérieur du pays. Elle peut cependant distribuer un service d'informations mondiales moyennant des conventions de partenariat avec les agences de presse, notamment l'Agence France Presse et China Nouvelles.

B-La nomenclature des médias privés comme libéralisme communicationnel

La libéralisation des paysages médiatiques depuis le début des années 1990, lorsque beaucoup de pays africains ont vu s'établir de nombreuses nouvelles stations de radio et de télévision indépendantes (de l'État), en même temps qu'un élargissement et une diversification du champ institutionnel de production médiatique (Schulz & Grätz, 2011: 2) ; la libération de la parole en 1990, marquée par l'instauration de la démocratie, a donné un souffle au paysage médiatique tchadien avec le développement des médias. Le secteur a vu naître plusieurs journaux, radios et télévisions. Aujourd'hui, la presse privée compte plusieurs organes de presse. Quelques journaux alternatifs émergent çà et là comme des francs-tireurs, mais sans impact réel du fait d'un contenu fort peu élaboré (Kassé, 2001: 61).

Les médias privés apparaissent ici comme des portes-paroles citoyens, c'est une image de la démocratisation de l'expression et de la canalisation messagère de l'espace public communicationnel. Mais cette réalité, considérée « ici et maintenant », est trompeuse lorsque l'on souhaite appréhender les conditions d'expression de la parole et de la culture publiques (Watin, 2005: 29). Avec la révolution technologique de la FM (qui apporte un élargissement considérable des capacités de diffusion, l'amélioration de la qualité d'écoute et l'abaissement des coûts), la libéralisation des ondes en 1990,

déclenche la multiplication des radios de toutes sortes (Dargent, 2010: 3). Les médias privés sont désormais reconnus comme éléments indispensables du système démocratique, une considération allant de pair avec une évolution plus professionnelle de leur contenu (Kassé, 2001: 66). Ces médias se subdivisent en trois : la presse audiovisuelle, la presse écrite et la presse numérique.

1-La presse audiovisuelle

a-Radios privées

Centre des grandes décisions, la capitale N'Djamena, enregistre la majorité des radios privées. En effet, la première radio privée à avoir son autorisation d'émettre est Dja-FM. Elle émet sur 96,9 MHz et diffuse des émissions variées en français, arabe et Sara. En 2000, une autre radio voit le jour. Il s'agit de FM Liberté, créée par neuf associations de la société civile. FM Liberté a reçu son autorisation d'émettre le 10 juin 1999. Elle émet sur 105,3 MHz. A cause de sa position éditoriale, FM Liberté a souvent des problèmes avec les autorités. Elle a été pour la première fois fermée par le gouvernement en février 2002 pendant trois semaines (du 11 février au 4 mars 2002).

La radio Al Nassr est lancée en 2002. Elle émet sur la fréquence modulée, FM 102.1 MHz. Elle est considérée comme proche du gouvernement. Le 24 février 2003, une autre radio est créée par l'assemblée mondiale de la jeunesse islamique. Il s'agit de la radio Al Bayane. Dans son programme, la radio Al Bayane, propose aux auditeurs de la capitale des émissions interactives, des programmes d'éducation des jeunes, des tribunes culturelles et des tranches d'informations.

La radio *Arc-en-ciel* est lancée par l'association pour le Développement Social, qui assure déjà, la radio *Présence Antenne* créée en 1992 (devenu radiotélévision *Présence Antenne*). Les premières émissions de la radio *Arc-en-ciel* ont été lancées le 30 août 2005. Elle émet sur la fréquence modulée, FM 107 MHz. La fondation Al Houda a lancé sa radio dite *Al Houda* sur la fréquence modulée, FM 98.8 MHz. En 2003, une radio à vocation culturelle, dénommée, radio *Harmonie* FM 106.3 MHz voit le jour. Les programmes de cette radio sont en partie consacrés à la promotion de la culture. L'unique radio commerciale est *Ngato FM* qui émet sur la fréquence FM 89.9 MHz. Dans la capitale se trouve aussi des radios confessionnelles comme *Al Coran*, *Al Karim* et la *Voix de l'Espérance*.

Dans l'éclosion des médias, beaucoup de radios sont aussi créées en provinces. On dénombre 38 radios privées (communautaires et confessionnelles). La région du Logone Occidentale compte 5 radios privées. Moundou, la capitale du Logone Occidental totalise à elle seule 3 radios privées dont une confessionnelle (*Radio Bonne Nouvelle*). Nous avons la radio *Kar Uba* ou le soleil en langue Ngambaye du terroir et *Duji Lokar* qui signifie étoile du matin toujours dans la même langue. À Ngourkosso, il y a la radio communautaire de Ngourkosso dans la ville de Benoye et à Bebalem, la radio FM *le Réveil*. On trouve aussi des radios dans la région du Mayo Kebbi Ouest. Il s'agit de la radio Rurale Locale de Pala, une station de l'Association pour le Développement de la Communauté Rurale (ADECOR), la radio Évangile et Développement Global, la radio communautaire de l'Église Fraternelle Luthérienne au Tchad œuvre pour l'éducation, la santé et le bien-être des populations à travers des émissions et des programmes ciblés animés en français et en langues locales et la voix de Zahsoo à Léré.

Les régions du Kanem, de la Tandjilé et du Batha ont aussi des radios. Au Kanem, nous avons trois radio privées à savoir la Radio *Ndjimi* de Mao est une réalisation de l'Association pour le Suivi du Développement du Kanem, la Radio *Bissam FM* de Mondo et *FM Albichari* de Nokou. Dans la région de Tandjilé, nous avons la Radio *Effata* à Laï, *FM Barguadjé* à Kélo et *FM Terre de Paix*. Dans la région du Batha, les trois radios communautaires et associatives sont implantées à Ati, Oum-hadjer et Yao. Il s'agit des radios *Al Nadja* d'Ati, *FM Igtara Production* de Yao et *Radio FM Al Mourhal* d'Oum-hadjer. Koumra dans le Mandoul dispose aussi d'une radio, *Tob FM*. En province on trouve d'autres radios à savoir, *Radio Terre Nouvelle* de Bongor. *Radio Gaya Tcholwa* de Gounou Gaya, *La Voix du Ouaddaï* installée à Abéché et pilotée par l'ONG *Inter New*, au Borkou, la Radio *Palmeraie FM* de Faya, au Sila, la Radio *Sila Inter New* installée à Goz-Beida, au Guera, la Radio Communautaire de Mongo lancée par l'Association pour le Développement Économique et Social du Lac, au Logone Orientale, *La Voix du paysan* de Doba, au Biltine, la Radio *Absoun Iriba* d'Iriba, œuvre de l'Association pour le Développement Communautaire, au Hadjer Lamis, la Radio *FM Doumchi* Dagana et au Salamat, la Radio *Darbadja*.

b-Télévisions privées

L'arrivée des télévisions privées dans le paysage audiovisuel correspond à la fin du monopole public sur la radiodiffusion (Janssen, 2010: 10). L'espace audiovisuel privé reste encore mince avec seulement deux chaînes de télévision privées. Il s'agit de la chaîne *Al Nassr TV*, lancée en 2012 par le fondateur de la radio *FM Alnassr*, M. Aboubakar Mahamat Abdallah Borgho. En 2013, un autre promoteur, M. Gambaye Ndjegoltar Armand qui détenait déjà une maison de production, lance une chaîne privée dénommée *Electron TV* du nom de sa maison de production Electron. Les deux chaînes privées émettent toutes sur satellite. Elles apparaissent comme des concurrentes de la télévision nationale. Mais, ces deux chaînes privées de télévision, restent encore moins développées à cause des moyens. Si *Electron TV* fait des efforts avec diverses émissions et des images de qualité, *Alnassr TV* reste moins performante tant techniquement que qualitativement.

2-La presse écrite

Le Tchad, ayant connu plusieurs années de guerre, n'a pas vu l'émergence rapide de la presse écrite. Le plus ancien des journaux est la revue *Tchad et Culture* créée en 1961 et animée par des enseignants catholiques tchadiens. De périodicité mensuelle, *Tchad et Culture* est édité par le Centre de Formation pour le Développement (CEFOD). Sous les régimes dictatoriaux, une tentative de création de journaux privés a été faite par des journalistes de formation. C'est le cas du premier hebdomadaire privé tchadien d'informations générales *Sab'a Yom* créé en janvier 1980, par Mahamat Hissène, le fondateur du journal *Le Progrès*. Même si l'initiative est à saluer, le journal *Sab'a Yom* n'a pu fonctionner que quatre mois, pour des raisons politiques. En 1989, sous toujours la dictature, *N'Djamena hebdo* était créé par le journaliste Saleh Kebzabo, mais il ne deviendra un véritable journal indépendant qu'à partir de 1990. Dans la foulée de la démocratie, d'autres journaux ont vu le jour. Nous avons, parmi les plus anciens, entre autres, *Le Temps* créé en 1995, *L'Observateur* en 1997, *Notre Temps* en 2000, *Le Miroir*, journal satirique en 2004.

D'autres journaux ont vu le jour, entre autres, le tri-mensuel *Abba Garde*, *Le Potentiel*, *Éclairages*, *La Voix*, *L'Union*, *Horizons nouveaux*, *Le Haut-parleur*. Beaucoup des journaux ont été créés mais faute de moyens, ils ont fermé après quelques parutions. Le champ médiatique tchadien connaît aussi l'éclosion des journaux version

arabe. Beaucoup de jeunes arabophones se sont lancés dans cette aventure passionnante, pour créer des journaux. Nous avons, entre autres, *N'Djamena Al Djadida*, *Al Batha*, *Arrai*, *Al Adawa*, *Al Akhbar*, *Tchad Al Ayoun*, *Al Istiqlal* et *Al Ayam*. Malheureusement, la parution de ces journaux reste éphémère. La plupart des journaux est implantée à N'Djamena. Toutefois, il existe quelques journaux en province. Nous avons, *Sarh tribune* lancé en 2004 à Sarh dans la région du Moyen Chari, *La Cloche* à Pala, dans la région du Mayo-Kebbi Ouest.

L'engouement suscité par l'ouverture démocratique ayant pour corollaire la reconnaissance des libertés fondamentales dont la liberté de presse a favorisé la création d'une multitude de journaux privés. En plein printemps de la presse, on a pu dénombrer une trentaine de titres allant de la presse d'opinion à celle d'informations générales en passant par la presse institutionnelle et associative.

Aujourd'hui, plus d'une dizaine de journaux paraissent régulièrement avec des tirages ne dépassant pas cinq mille exemplaires et un rayon de diffusion limité à quelques centres urbains (N'Djamena, Moundou, Abéché, Sarh, Bongor, Kélo, Pala). Certes, plus de 60% de la population tchadienne est illettrée. Toutefois, la presse écrite demeure le moyen de communication privilégié pour toucher les cadres et autres leaders d'opinion.

II-Le champ juridique et institutionnel un moyen légal d'institutionnalisation et d'autorisation de fonctionner des médias

Le marché des médias, vu au niveau national, est une véritable mosaïque de propriétés privées. Progressivement, diverses transactions (création, fusion, cession/acquisition) impliquant les entreprises de presse ont permis l'émergence de groupes s'investissant dans différents types de médias. La concentration de la propriété de la presse n'a jamais été aussi poussée ; d'autant que les médias entretiennent une relation des plus ambiguës avec le pouvoir politique et le pouvoir économique (Randriatavy, 2011: 6). Cependant, les médias au Tchad sont règlementés par les lois et les institutions étatiques.

A-Le cadre juridique

1-La constitution et son préambule.

Le préambule de la Constitution de 1996 révisée en 2005, stipule en ces termes :

Nous Peuple Tchadien : Affirmons par la présente constitution notre volonté de vivre ensemble dans le respect des diversités ethniques, religieuses, régionales et culturelles; de bâtir un État de droit et une Nation unie fondée sur les libertés publiques et les droits fondamentaux de l'Homme, la dignité de la personne humaine et le pluralisme politique, sur les valeurs africaines de solidarité et de fraternité.

La liberté de la presse permet une multiplication des types de presse. L'article 27 de la Constitution dispose que :

Les libertés d'opinion et d'expression, de communication, de conscience, de religion, de presse, d'association, de réunion, de circulation, de manifestations et de cortèges sont garanties à tous. Elles ne peuvent être limitées que par le respect des libertés et des droits d'autrui et par l'impératif de sauvegarder l'ordre public et les bonnes mœurs. La loi détermine les conditions de leur exercice.

Dès lors, on comprend que l'inquiétude du constituant est d'encadrer les médias privés, car les médias publics sont sous tutelle de l'État. Raison pour laquelle, les médias doivent par conséquent propager les messages qui ne sortent pas de la déontologie journalistique.

2-Les lois et règlements

Les mesures de protection des téléspectateurs restant indispensables pour le législateur, quel que soit le mode de diffusion des programmes (linéaire ou non linéaire), il a prévu des règles globalement similaires pour les deux catégories de services audiovisuels, mais plus légères pour les services non linéaires³. La liberté de presse est une réalité au pays, mais elle s'exerce dans un cadre légal réglementé par des textes. La loi n° 017-PR-2010 du 18 août 2010 relative au régime de la presse au Tchad qui a remplacé la loi n° 29-PR-94 du 22 août 1994, détermine les conditions d'exercice de la liberté de presse au Tchad. Cette loi détermine aussi la qualité d'une entreprise de presse écrite, audiovisuelle ou électronique publiant régulièrement des informations

³ À ce propos voir CSA (2016) - *Services de médias audiovisuels* – Le site : <URL: <http://www.csa.be/faqs>>-

générales diffusées auprès du public. La loi 17 détermine aussi la qualité de journaliste professionnel, ses droits et devoirs et de la délivrance de la carte du journaliste professionnel.

Il y a aussi la loi n° 009-PR-2010 du 2 juin 2010 qui a remplacé la loi n° 43-PR-94 du 8 novembre 1994, présente, entre autres, des dispositions relative à la communication audiovisuelle, de la liberté de son exercice, de l'autorisation de création d'une entreprise de presse audiovisuelle.

B - Le cadre institutionnel

1-Le ministère de la Communication (MC)

Le MC est institué par décret n°649-PR-MC du 25 août 1995. Même à une époque où le ministère est rattaché à d'autres départements ministériels, sa mission reste identique. Celui « d'assurer l'information du public et l'éducation de la masse en vue de l'intégration nationale, du développement socio-économique, de la promotion et du rayonnement de la culture nationale ».

Institué par le Décret n°649/PR/MC du 25 août 1995, le ministère de la Communication a connu des va et vient institutionnel quant à son rattachement tantôt à d'autres ministères, tantôt en changeant de dénomination. Cependant, sa mission première et officielle reste quasiment identique : « assurer l'information du public et l'éducation de la masse en vue de l'intégration nationale, du développement socio-économique, de la promotion et du rayonnement de la culture nationale ».

A l'effet de remplir cette mission, le MC a entamé, dès 1998, un processus d'élaboration d'une politique nationale de communication pour le développement (PNCD) avec l'appui financier et technique du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) et du Fonds des Nations Unies pour l'Enfance (UNICEF). Le projet de PNCD a été élaboré et validé lors d'un atelier. Cependant, sa mise en œuvre tarde à venir parce qu'il n'est toujours pas approuvé par le Gouvernement. Enfin, il faut signaler que toutes les structures et services publics de communication, leur

organisation et fonctionnement relèvent de la tutelle du ministère de la Communication. D'autres organes et organisations professionnelles appuient ces deux institutions⁴.

2-Le Haut Conseil de Communication

Créé en 1994 par la loi n° 12-PR-94 du 9 avril 1994, le HCC est une institution constitutionnelle. La loi de sa création est modifiée par une autre, la loi n° 19-PR-2003 du 14 avril 2003 qui définit sa composition et ses attributs. Le HCC est une autorité administrative indépendante du pouvoir politique, chargée de garantir la liberté de l'information et de la communication. Il est composé de neuf (9) membres dont deux (2) désignés par le président de la République, chef de l'État, une (1) personnalité désignée par le président de l'Assemblée Nationale, trois (3) professionnels de la presse écrite et audiovisuelle désignés par leurs pairs, un (1) magistrat désigné par le président de la Cour Suprême et un (1) représentant du monde de la culture désigné par ses pairs. A ceux-là s'ajoute un personnel d'appui.

Le HCC a pour mission de : garantir et assurer la liberté et la protection de la presse ainsi que de tous les moyens de la communication de masse dans le respect de la loi ; garantir l'indépendance, notamment en matière d'information, des médias publics, de la radio, de la télévision et de la presse écrite ; garantir le libre accès aux sources d'information ; garantir l'accès équitable des partis politiques, des syndicats, des associations et des citoyens aux moyens publics d'information et de communication ; veiller, d'une manière générale au respect de l'expression pluraliste des courants de pensée et d'opinion dans la presse et la communication audiovisuelle, notamment pour les missions d'information politique, etc.

Le HCC, est en effet, une autorité administrative indépendante chargée de garantir la liberté d'information et de la communication. La pluralité radiophonique est une réalité depuis 1999. Depuis cette période, le Haut conseil de la Communication (HCC) a commencé à concrétiser le projet de la libéralisation des ondes. Il a donné des autorisations à des radios communautaires, associatives et confessionnelles d'émettre en modulation de fréquence sur le territoire national. Aujourd'hui, le Tchad compte une dizaine de radios privées, communautaires, associatives et confessionnelles. Elles jouissent de la liberté d'expression et sont responsables du contenu de leur programme. Elles assument la responsabilité des émissions qu'elles diffusent et sont tenues d'offrir

⁴ Nous avons l'ODEMET, l'UJT, l'URPT, l'AEPT...

une programmation variée qui renseigne, éclaire, divertit et contribue à la formation de la culture et du développement socio-économique. Ces radios sont installées dans la capitale et en provinces et s'occupent des actions de développement. Elles éveillent la conscience des populations sur leurs droits.

III-Le contrôle des médias

A - Le contrôle politico-administratif

Des chaînes privées ont ainsi fait leur apparition, mais avec des statuts hybrides ne leur permettant guère de s'affranchir du contrôle politique exercé par leurs commanditaires ou leurs bailleurs de fonds (Ghazali, 2012: 33). La procédure d'autorisation de fonctionner est lourde vu le nombre de pièces à fournir. A titre indicatif, chaque dossier doit réunir : le statut de l'entreprise à créer, la carte des lieux, le lieu d'implantation du centre réémetteur, la description du lieu, la composition des organes de direction, l'extrait de casier judiciaire du gérant et du directeur de publication, la fiche technique du matériel de diffusion et de l'antenne de réception et d'émission, la grille de programme, les dépenses de programme, la charge de diffusion, les ressources publicitaires ou du parrainage, le contrat de transmission avec les tiers, l'organigramme et la composition de la direction, la composition du capital, le rapport annuel, la copie d'accord d'occupation des lieux d'émission avec le propriétaire, le permis de construire des locaux, le contrat avec le fournisseur de programme, les autres ressources, le compte prouvant que l'entreprise est à jour au niveau du fisc, l'emplacement du studio, le plan du local. Une fois les pièces réunies, les entreprises devraient attendre plusieurs mois (Randriatavy, 2011: 16).

Si la situation de monopole est quasi généralisée pour les médias audiovisuels, il en va autrement pour la presse écrite qui bénéficie théoriquement d'un statut de liberté mais qui demeure politiquement étroitement surveillée. Dans bon nombre de pays arabes, les titres de presse partisane coexistent avec des titres de presse indépendante. Mais tous les médias écrits demeurent des médias de sensibilité, politiquement engagés et porteurs d'une idéologie (Ghazali, 2012: 33). Certains journalistes se disent victimes d'intimidation en étant surveillés dans le cadre de leur travail par des hommes armés. Les journalistes déplorent ce qu'ils appellent une « entrave au libre exercice de leur profession ». D'autres se plaignent de ce qu'ils reçoivent des reproches sans

fondements, des avertissements des autorités en place, surtout lorsque les organes de presse sont la propriété d'hommes politiques issus de l'opposition. D'autres encore, déplorent le fait que les autorités en place leur interdisent l'accès libre à certaines sources d'information. Les journalistes constatent amèrement ce rétrécissement de leurs marges de manœuvres et regrettent de devoir s'en tenir aux faits en s'abstenant d'aller plus loin dans leur analyse (Randriatavy, 2011: 53).

B - Le contrôle judiciaire

La sociologie des médias n'accorde souvent pas ou peu d'importance aux relations qu'entretiennent les journalistes avec leurs sources d'information (Schlesinger, 1992: 77-98). Le marché industriel de la télévision privée connaît sous l'influence des TIC une nouvelle nécessité de structuration sous la forme de groupes avec certaines contraintes – limitées – de nature juridique. Les journalistes sont sur le qui-vive, entre les contraintes des autorités en place et la pression constante du juge qui n'hésite plus à étendre la responsabilité pour les délits de presse, non plus seulement aux seuls directeurs de la publication mais également à l'endroit des rédacteurs en chefs, voire des journalistes eux-mêmes. Les patrons de presse se sentent eux aussi inquiétés.

Conclusion

La démocratisation des médias au Tchad, a permis la prolifération des médias privés, dont les individus peuvent s'exprimer et se faire entendre librement sans aucune contrainte. Aujourd'hui, les citoyens ont pris l'habitude de ne lire que les grands titres dans la presse écrite en passant devant les étalages à journaux. Pire, avec l'évolution des TIC, la radio tant à perdre sa valeur d'autrefois. Puisque les gens ne s'accrochent à elle que pour suivre les décrets de nomination. À part cela, elle est mise aux oubliettes.

Bibliographie :

BLOCRY, Patrick (2010). « Les nouveaux modes de consommation de la télévision ». *Paysage*, Bilan TV, CSA.

CITTON, Yves / NEYRAT, Frédéric / QUESSADA, Dominique (2012). « Envoûtements médiatiques ». *Multitudes* 51, pp. 58-64.

SOARES, Corina da Rocha (2009). « Michel Houellebecq, Amélie Néotoma et Jacques Chessex : Performances sous contexte médiatisé ». *Carnets, Cultures littéraires : nouvelles performances et développement*, n° spécial, automne / hiver pp. 207-220.

DARGENT, Charles (2010). « 107.7 : Un Ovni dans le paysage audiovisuel français ». *GRER*, pp. 1-27.

FRYBES, Marcin (1998). « Les médias dans l'après communisme », in Edith Lhomel et Thomas Schreiber (ed.), *L'Europe centrale, orientale et balte, La Documentation française*, Paris, pp.22-23.

GHAZALI, Ahmed (2012). « Médias et développements politiques dans le Maghreb et le monde arabe », *Trípodos*. Barcelona, pp. 29-44.

KASSÉ, Tidiane Mouhamadou (2001). « Pluralisme médiatique en Afrique de l'Ouest : 10 années pour tout changer ». *Les Cahiers du journalisme* n°9 – automne pp. 60-77.

KI-ZERBO, Joseph (1991). *Presse francophone d'Afrique : vers le pluralisme*. Panos, Ujao, SEP: L'Harmattan.

KODMANI, Hala (2012). « Recomposer un paysage médiatique libre ». Actes du colloque *Ilasouria*.01, pp. 157-163.

L'Autre Europe (1996). « Le nouveau paysage médiatique à l'Est », dossier n° 23-33.

LEFTER, Horia-Victor (2011). « La liberté de la presse dans les pays d'Europe centrale et orientale depuis la fin de l'ère soviétique ». *Fondation Robert Schuman*, pp. 1-9.

MARCHETTI, (D.) (2002). « Les sous-champs spécialisés du journalisme ». *Réseaux /1*, n°111, pp. 22-55.

MARCHETTI, Dominique (1998). « Les conditions de réussite d'une mobilisation médiatique et ses limites : l'exemple D'ACTUP-Paris ». *CURAPP, La politique ailleurs*, PUF, pp. 277-297.

MER, Rémi (2001). « Vache folle : du rôle des médias en temps de crise.... ». *Courrier de l'environnement de l'INRA* n° 43, mai, pp. 79-92.

PALMANS, Eva (2004). « Les médias audiovisuels au Burundi ». *L'Afrique des Grands Lacs*. Anvers, pp. 85-108.

PHILIPPART, (M.) (2000). « Afrique Centrale : des médias pour la démocratie ». Institut Panos Paris et Editions Karthala.

RANDRIATAVY, Lova (2011). « L’impact de la structure de propriété des médias sur le travail du journaliste ». Rapport d’étude.

SCHULZ, Dorothea et GRÄTZ, Tilo (2011). « Appropriations de médias et paysages médiatiques en Afrique subsaharienne : entrepreneurs des nouveaux médias et évolutions dans les configurations techniques et sociales de la communication publique », *Programme Point Sud 2010-2011*, Rapport, 3 – 9 janvier, pp. 1-7.

TUDESQ (A.-J.), (1983). « La radio en Afrique noire ». Paris: A. Pedone.

UER (2013). « Point de vue : Liberté et pluralisme des médias ». *Geneva Switzerland*. Janvier 2013, pp. 1-8.

WATIN, Michel (2005). « Parole et culture publiques à la Réunion : Une expression et des pratiques émergentes ». Dossier, *Médiamorphoses*, pp. 29-32.

CEUX QUI SAURONT :

LE DÉCLINISME UCHRONIQUE DE PIERRE BORDAGE

TAYEB AINSEBA

Université de Perpignan - ED544

Tay.ainseba@hotmail.fr

Résumé : Et si la Révolution française n'avait jamais eu lieu ? Si ce qui passe pour être la plus grande fierté de la France avait tout simplement été effacé des livres d'histoire ? C'est hanté par ces questions que Pierre Bordage a publié son uchronie *Ceux qui sauront* en 2008, premier tome d'une trilogie (*Ceux qui rêvent*, 2010 ; *Ceux qui osent*, 2012). Si Bordage n'expose pas toutes les implications politiques de cette révolution nulle et non avenue, son programme narratif s'articule autour de l'interdiction de l'enseignement pour le Tiers-État persistant. Bien qu'étant classée dans la littérature de jeunesse, cette uchronie est violemment décliniste : elle s'attaque tantôt à la misologie d'État, tantôt au mépris des savants dans un ordre marchand, elle dénonce l'abandon du social par le politique et la condamnation de l'école à la clandestinité. À cause de ses aspects déclinistes, ne peut-on pas faire pencher cette uchronie du côté des dystopies ? Quels sont les tenants et aboutissants de cet antihumanisme à la française ? Que nous révèle cet ouvrage sur l'état de la France à la fin du XX^{ème} siècle et au début du XXI^{ème} ?

Mots-clés : Pierre Bordage – dystopie – déclinisme - uchronie.

Abstract: “What if the French Revolution had never happened? What if what seems to be France's greatest pride was simply erased from history books? These are the questions that haunt Pierre Bordage's alternate history fiction *Ceux qui sauront* (*Those who know*) which was published in 2008 and is the first volume of a trilogy (*Ceux qui rêvent* (*Those who dream*), 2010; *Ceux qui osent* (*Those who dare*), 2012). Bordage does not outline all the political ramifications of this null and void revolution but his narrative is centred on the prohibition of teaching for the enduring Third Estate. Even though it has been labelled children's literature, this work of alternate history is full of violent declinism: it tackles both the State's misology and the way scholars are disdained within a mercantile order, it denounces the way politics have abandoned the social and the way school has been forced to secrecy. Given these declinist characteristics, might we not classify this alternate history as a distopia? What are the whys and the wherefores of this all-French anti-humanism? What does this work reveal as regards contemporary, end of twentieth, beginning of twenty-first century France?

Key-words: Pierre Bordage – dystopia – declinism - alternate history fiction.

« Quand le Français dort, le diable le berce. »

Proverbe portugais.

« Ce pays pour la gloire, est un pays perdu »

C. A. Demoustier, *Alceste à la campagne ou Le misanthrope corrigé*.

« Qu'est-ce que tu crois, mon garçon ?
reprit la femme en fronçant les sourcils.

Que le fait de savoir lire et écrire
Changera quelque chose à notre vie ? »

P. Bordage, *Ceux qui sauront*.

Une uchronie décliniste ?

Dans *Le Réveil français*, titre qui exécute un pied de nez à l'adresse de l'ouvrage de C. Maurras (*Pour un réveil français*, 1948), L. Joffrin prétend que la France est forte « D'abord parce qu'elle est l'héritière de sa grande Révolution (...) et que ses principes d'égalité, de liberté sont toujours ceux de l'avenir » (Joffrin, 2015: 12). Quand on se dit fier d'être Français, on pense certainement à cette identité française qui va chercher ses racines dans la Révolution. Et cette pensée patriotique s'accompagne plus ou moins de cécité volontaire pour le citoyen qui jouit de son appartenance à la communauté française tout en oubliant le tribunal révolutionnaire, la Terreur, les arrachages de langues (*cf.* les victimes du massacre de la Gaubretière (27 fév. 1794) pendant la Guerre de Vendée), la tyrannie de la majorité, etc. Qu'en serait-il si les contre-révolutionnaires avaient remporté les batailles de 1789 et si les préceptes humanistes se rêvaient plutôt que ne s'appliquaient ? C'est cette virtualité d'une féodalité aveugle à sa propre barbarie qu'explore Pierre Bordage dans son uchronie, *Ceux qui sauront*, roman de jeunesse publié en 2008, trois ans après la parution de l'ouvrage décliniste de N. Baverez *La France qui tombe* (2003). Depuis É. Zemmour a publié *Mélancolie française* (2010) et *Le Suicide français* (2014) tandis qu'A. Finkielkraut proposait au public *La querelle de l'école* (2007) ou *L'Identité malheureuse* (2013). La Révolution est un chapitre capital de notre roman national, en est comme une transition cardinale, elle est au centre du roman de P. Bordage, il la raye des chroniques de l'histoire de France pour en faire un

avorton politique. Dans la lignée des romans uchroniques, P. Bordage imagine que la Révolution a bien eu lieu mais qu'elle est nulle et non avenue, que les forces des anti-Lumières ont vaincu la démocratie naissante pour réinstaller l'Ancien Régime avec ses arbitraires. Quelque chose n'est pas passé. La Bastille s'élève intacte. Bordage fait renaître un tiers état déguenillé en un temps où la notion même de tiers-monde est de plus en plus inusitée. Comment vivrions-nous aujourd'hui si l'esprit de la Révolution ne s'était jamais installé durablement dans l'histoire ? Plutôt que de tirer exhaustivement toutes les conséquences logiques d'une telle déperdition (perte de la souveraineté du peuple par le peuple, perte de la délibération démocratique, pas de « culture élitiste pour tous » (Joffrin, 2015: 28), pas de cinéma, pas de grandes publications qui font débattre les gens, pas de musées, pas de *Welfare State*, d'État-providence, etc.), P. Bordage s'intéresse plutôt à l'éducation nationale en présentant un monde dans lequel le tiers état n'a pas le droit de s'asseoir sur les bancs de l'école pour apprendre à lire et à écrire. L'auteur peint une France misanthrope dans laquelle sévit une misologie d'État, une misologie institutionnelle et politique donc qui permet de comprendre par un roman cette citation de Catherine II : « L'ignorance du peuple nous garantit de sa soumission. » (*apud* Finkielkraut, 2009: 78-79). P. Bordage écrit une titanomachie qui oppose *libido imperandi* et *libido sciendi*. Le féodalisme de sa société alternative repose sur Platon, Aristote et l'esprit de la religion. Clara, héroïne aristocratique du roman, demande un jour à son père pourquoi le peuple n'a pas le droit d'apprendre : « Il en est des humains comme des animaux, avait-il répondu, les uns sont faits pour commander, les autres pour obéir. Le peuple n'a pas besoin d'apprendre à lire ni à écrire, il lui suffit de travailler. » (Bordage, 2008: 33). Le choix de P. Bordage de se concentrer sur la question de l'éducation est judicieux parce qu'il cherche à signifier qu'il ne saurait y avoir liberté ou égalité là où il n'y a pas d'école : « Nous ne sommes pas libres, nous ne sommes pas égaux, nous ne sommes pas fraternels. Nous avons transporté dans notre siècle les maux qui caractérisaient l'ancien régime, l'ordre social, l'injustice, la peur, la misère, l'ignorance, la famine. » (*idem*: 91). Un démocrate ou un citoyen, est-ce seulement un électeur ? Non, l'accès à l'école, à la technologie est une autre marque de fabrique des démocraties. Dans le roman, les hommes ne sont pas égaux entre eux et les femmes ne sont pas égales aux hommes. C'est ce monde dans lequel le savoir est réservé à une élite que vont devoir affronter les adolescents Jean, cou noir du tiers état et Clara, jeune noble ayant pris ses distances avec sa famille élitiste. Ce couple va rejoindre l'organisation parapolitique et clandestine des « pères Noël du savoir » qui

cherche à dispenser la connaissance aux malheureux auxquels on l'a impérieusement interdite. Clara porte d'ailleurs un prénom de lumière, comme un effet d'annonce. Telle mission, enseigner contre l'obscurantisme, n'est pas sans danger puisque tout professeur surpris dans son office ou victime de sycophantes risque la peine de mort (*idem*: 12-13). Ceux qui sauront le sauront au prix de l'« insécurité culturelle » (Joffrin, 2015 : 49).

Mais comment penser les rapports entre le déclinisme et un genre littéraire, l'uchronie ? La différence entre l'Histoire et une histoire tient à ce que la première n'est inventée par personne quand la seconde n'a jamais eu lieu dans le monde réel. L'exercice de régression qu'est l'uchronie raconte une histoire en modifiant l'Histoire, en balançant entre renouvellement et continuité, entre différence et répétition. Différence : ce n'est pas le roi Jean qui gouverne en 2005 mais J. Chirac. Répétition : Proust ou Hugo sont évoqués. Magda, une institutrice des pères Noël du savoir reçoit comme nom de code : Olympe de Gouges. En 1989, la proposition de faire entrer Olympe de Gouges au Panthéon est rejetée (Gouges, 2014: 7). O. de Gouges certes connue pour son engagement féministe, l'éducation des femmes notamment, œuvra aussi pour les pauvres et la cause noire, ce qui ne doit pas nous faire oublier qu'elle était royaliste convaincue. Bordage fait siens tous ces thèmes. Il fait ré-exister l'histoire, revivre l'histoire selon une chronologie différente. En tuant dans l'œuf la démocratie, l'uchronie de Bordage joue sur les congruences entre l'avant et l'après, entre le passé et le présent. *Le before est after*. Le futur n'est que du passé ; ce mode de penser cyclique n'est pas sans rappeler celui de l'Écclésiaste pour qui : rien de nouveau sous le soleil. Par la littérature (et même par la paralittérature puisque l'uchronie appartient à ce genre), l'action humaine est réversible – vertu qu'elle n'a jamais dans le réel. L'œuvre de Bordage est uchronique parce qu'elle rebat les cartes de l'Histoire en jouant d'anamnèses et d'anachronismes : les jeunes filles de l'aristocratie, victimes de la misogynie féodale et parentale, ne sont pas libres d'épouser un homme selon leur cœur, Port-Royal n'a jamais été rasé par Louis XIV ou a été reconstruit (Bordage, 2008: 30), l'Église est ressuscitée, Versailles est capitale de la France depuis 1882 (*idem*: 29), la France est régulièrement en proie à des émeutes (*idem*: 30-31). Bordage raconte une société des castes et des classes sociales, une société que les hommes pensent établie par Dieu, une société religieuse qui n'a pas connu notre 1905 à nous. En 1940, le pays essaie d'enfermer les simples d'esprits et les handicapés dans des camps. Les classes sociales ne se mélangent pas et le métissage dans les colonies est fort mal vu (*idem*:

179). La France possède une police politique, les « SSIR, les services de sécurité intérieure du royaume » (*idem*: 64). L'Amérique n'est pas une grande démocratie mais un royaume, les Indes demeurent colonie anglaise (*idem*: 36-37). L'œuvre est dominée par un féodalisme multilatéral à échelle mondiale qui enferme les masses dans l'ignorance la plus crasse, lesquelles masses sont en train de se soulever pour pouvoir vivre des vies d'hommes. Jules Ferry a été fusillé avec tous les ministres du gouvernement Gambetta « alors qu'il s'apprêtait à décréter l'école obligatoire et laïque pour tous les enfants de la République » (*idem*: 36). Cet épisode semble être le point de divergence majeur avec l'histoire réelle. Par effet domino, le réseau des pères Noël du savoir est créé en 1942 (*idem*: 12-13). Internet existe bien mais s'appelle R2I (« le Réseau Informatique International qui permettait de communiquer d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre » (*idem*: 31), réseau réservé à l'élite, comme toute la *techné* d'ailleurs. Ce réseau contribue à montrer que le temps de l'uchronie et le nôtre sont synchrones. On voit par ces quelques exemples uchroniques que l'œuvre de Bordage est porteuse de nombreuses thématiques déclinistes (Pénia toute-puissante, spectre de Polémos, incurie des élites, etc.).

L'uchronie de Bordage ressemble largement à une dystopie, le projet utopique en moins. Par la pauvreté qu'il décrit, *Ceux qui sauront* ressemble à Pénia telle qu'elle est dépeinte dans *1984* de G. Orwell. L'animalisation des humains, la misanthropie romanesque, la misologie sans limite, la haine des enfants, l'imminence de la guerre, etc. sont autant de thèmes typiquement dystopiques qui animent aussi l'œuvre uchronique de Bordage. Si l'uchronie de l'auteur peut tant se confondre avec une dystopie, c'est parce que le féodalisme est un des pères spirituels du totalitarisme. *Ceux qui sauront* ressemble dans le contenu à une dystopie mais aussi dans sa facture, formellement. La *Kultur* [culture commune] étant interdite comme dans toutes les dystopies, les auteurs de dystopie (Huxley, Orwell, Bradbury, etc.) convoquent souvent de grands noms de l'histoire de l'humanité pour nommer leurs personnages, procédé onomastique que reprend à son compte Bordage (Spartacus, Christophe Colomb, Lilith, etc. (*idem*: 212). Notons que de grands hommes, le siècle en voit naître encore, ce que semble régulièrement oublier les déclinistes. *Ceux qui sauront* est un roman moins effrayant, moins violent, moins axé sur la philosophie politique qu'*Il est difficile d'être un Dieu* (1964), le roman de science-fiction médiévale des frères Strougatski qui travaillent sur le même thème du féodalisme mais le premier tome de la trilogie

bordagienne est un roman de jeunesse. *Ceux qui sauront* est encore trop utopique puisqu'à la fin, les héros s'aiment et s'embrassent, réalisés, l'héroïne Clara ayant pour elle l'atout d'avoir un parcours intellectuel et politique plus dynamique que le héros Jean qui porte le même nom que le roi de France (et non le roi des Français).

Problématique

Quand L. Joffrin entreprend le diagnostic du déclinisme, il le résume ainsi : « La République est morte » (Joffrin, 2015: 8). Bordage assassine la République dans *Ceux qui sauront* et cet assassinat revêt des airs d'infanticide, la Révolution n'a pas vécu longtemps, pourquoi ? Dans son ouvrage sur le déclinisme, Wieviorka rappelle que « la démocratie est moins exaltante que la révolution ou la rupture » (Wieviorka, 2007: 17). La proposition qui vaut ici pour le réel vaut encore pour les mondes virtuels de la littérature. Est-ce que notre situation actuelle serait si différente si la Révolution française n'avait pas eu lieu ? Si la France réelle est en déclin, pourquoi écrire un ouvrage sur une France dont le déclin serait pire que le nôtre ? Le lecteur peut penser que plus ça change, moins ça change et que l'écrire autre est écrire le même. Avec une chronologie différente n'aboutit-on pas aux mêmes résultats avec les mêmes conséquences ? Qu'est-ce que la dissémination du savoir au sein du tiers état a changé dans la condition de l'être humain en général et de l'être Français en particulier ? Qu'était la France avant la Révolution française ? O. de Gouges écrit : « Sous l'ancien régime, tout était vicieux, tout était coupable » (Gouges, 2014: 41). La réflexion radicale peut-elle valoir pour notre France démocrate ? La Révolution a-t-elle changé la face du monde autant que ses adorateurs s'en flattent ? Ne peut-on pas trouver des restes de féodalisme dans notre démocratie ? Quels sont les avantages que nous avons tirés de la Révolution française ?

Définir le déclinisme : notre Kali Yuga

Pourquoi les courants réactionnaires qui ont expiré à cause de la collaboration ont-ils repris du poil de la bête en fin de siècle ? Même si récemment Jeb Bush a raillé la semaine de travail à la française, les critiques contre la France vitupèrent surtout de l'intérieur, celles émanant des médias sont saillantes. Les voix et anathèmes déclinistes sont nombreux et comme ils trouvent un écho parmi le peuple français qui, stéréotypé, est connu aussi pour être râleur, on finirait presque par admettre que le déclin de la France est une donnée scientifique non révoquant en doute.

La liste des déclinistes contemporains français est longue : Philippe Muray, Renaud Camus, Michel Houellebecq, Natacha Polony, Robert Ménard, Ivan Rioufol, Élisabeth Lévy, Régis Debray, Alain Badiou, Jean-Claude Michéa, Marine Le Pen, ... Ces gens, comme Clara, l'héroïne de Bordage, ne se sentent « plus battre avec le cœur du royaume de France. » (Bordage, 2008: 183) Ce qui est frappant dans cette liste, c'est de n'y trouver que des noms français si bien que la tentation est forte de faire de la doctrine décliniste un problème d'identité nationale, un problème ethnocentrique (Wieviorka, 2007: 8) révélateur d'un *french bashing* à la française. Être Français, c'est avoir le droit de critiquer la France, de la penser, de l'écrire aussi. À cette liste proposée plus haut, peut-on adjoindre le nom de P. Bordage ? Pour le savoir, il faudrait proposer une définition minimale de ce qu'est le déclinisme pour voir si *Ceux qui sauront* possède des déterminations communes avec ce concept politique qu'il aurait *volens volens* littérisé. Les déclinistes en annonçant le temps qu'il fera demain, Bordage en écrivant des uchronies laissent penser à leurs publics que l'histoire est de l'ordre de ce qui se prophétise ; sur le plan scientifique, cette idée est fautive. Mais la première différence (de nature) entre Bordage et les déclinistes est que Bordage joue avec l'histoire plutôt qu'il ne lui impose des diktats quand les déclinistes qui inondent chaînes, journaux, pages Internet sont sûrs et certains de leurs annonces apocalyptiques : la guerre de France aura lieu ou a déjà lieu.

En tant que mot, le déclinisme renvoie à une forme de déficit du politique et possède une forte connotation péjorative. Ce n'est pas un compliment que d'être rangé dans la case « décliniste ». Si on lit quelques parutions à charge contre le sujet, on s'aperçoit que le déclinisme est quelque chose avec quoi il faut rompre. L'ouvrage de M. Wieviorka et celui de L. Joffrin possèdent tous les deux pour sous-titre « *Pour en finir avec le déclinisme* ». Et Joffrin en appelle vigoureusement à « la défaite des défaitistes » (Joffrin, 2015: 154). Le mot déclin semble synonyme de « politiquement incorrect » et antonyme de « bien-pensance ». Vivant mal les bousculements du temps, ses nouvelles données, le décliniste est soupçonné de s'attaquer à l'âme de la France en plus d'être réactionnaire. C'est justement l'intrusion du passé (assimilé à une forme de chaos) dans le présent qui fait le caractère décliniste du roman de P. Bordage mais les prémisses de l'auteur sont plus déclinistes que sa chute, sa conclusion.

Un décliniste est un pessimiste historique qui verrait de la décadence là où l'on pourrait plutôt voir de la stagnation ou du progrès. Il dépend d'une histoire qu'il invente

et sur laquelle il fait reposer tous ses systèmes. Tous les déclinistes sont des systématiseurs qui ont mis en équation le mal (économique, culturel, migratoire, etc.) qui hante pour le déséquilibrer l'ordre social. P. Bordage présente sur le mode littéraire une pensée réactionnaire qui aurait eu les moyens de ne pas en rester au stade de la théorie afin de se phénoménaliser dans le monde par la *praxis*. Chronique d'un effondrement programmé, manœuvre de noircissement, le déclinisme est une sorte de névrose temporelle dans laquelle l'on imagine l'Hexagone faire cap au pire. L. Joffrin y voit une forme de « négation de l'avenir » (*idem*: 113), de « masochisme national » (*idem*: 13). Dans l'imaginaire humain, les positions dans l'espace ont leurs symboliques avec leurs fonctions or il y a dans l'idée de déclin l'écrasement d'un choir. Dans l'imaginaire européen, le bas renvoie au mal, au non-abouti, à la corruption, au sale. L'apocalypse a lieu en bas, pas en haut.

En tant que concept, le déclinisme est une doctrine théorique à visées pratiques qui considère que la France est à l'agonie sur le plan économique, culturel, social (tous plans qui intéressent Bordage). Cet état valétudinaire serait cause de ce que la France a chu et chez elle, et dans le monde. Éteinte, la France a perdu sa place dans le *leadership* mondial, la parole et l'acte politiques sont sans lendemain. Le modèle français ne peut plus servir d'exemple, ce qui est le comble pour un modèle. La France n'est plus à la mode sur le plan des idées ou des universités. Vient-il à l'esprit des déclinistes que la France ne peut pas être puissante une bonne fois pour toute car elle n'a pas le monopole de l'action dans le monde ?

Historiquement, la doctrine décliniste n'est pas nouvelle, elle est apparentée aux théories de la décadence et chaque époque a entendu ces zélotes religieux, philosophes ou politiques lui promettre que le monde virait de guingois, vers l'abîme. Le problème des déclinistes est qu'ils prédisent la fin du monde tous les sept jours comme les Témoins de Jéhovah. Leur autre problème est qu'ils existent au moins depuis l'Antiquité avec le Kali Yuga de la mythologie indienne ou avec Hésiode et sa théorie des âges. L'idée de monde pourri traverse encore le Moyen Âge (Lorris, 1992: 61). O. de Gouges écrivait que « depuis trop longtemps la France est dans un état de dépérissement » (Gouges, 2014: 27). Les Lumières eurent Herder. Les Italiens souffrirent leur Oriana Fallaci, les États-Unis ont leur Samuel Huntington, figure qui semble annoncer celles des déclinistes français. Nous avons Houellebecq. La présence chronique des théories de la décadence dans l'histoire invalide le contenu scientifique

du déclinisme qui n'est que divination déguisée. Les inlassables promesses d'apocalypse ne se sont pas réalisées dans le monde et seule la « mauvaise foi » (Joffrin, 2015: 11) peut expliquer que des penseurs voient la mort en lieu et place des forces vives de l'humanité. Le *mundus* est un égout, l'histoire un four crématoire : les déclinistes français continuent l'antienne des théories de la décadence à plus petite échelle, celle d'un pays. Leur acrimonie passionnée les fait souvent passer pour misanthropes (*cf.* Zemmour, Finkelkraut, etc.), qualificatif que peut difficilement recevoir P. Bordage. Comme il argumenterait contre les faits, le déclinisme obéirait plus à une mystique qu'à la rigueur scientifique, ce qui explique que L. Joffrin n'y va pas de main morte avec les tenants d'une telle doctrine qu'il qualifie tout à tour de « Cassandre de la décadence », de « pythies de la décadence », d'« oracles de la déprime », de « pisse-froid », de « chantres du masochisme national », d'« intellectuels de la déprime » (*idem*: 11-24), bref d'oiseaux de malheur, d'hommes bizarrement contre-productifs. Les déclinistes contrits parlent du présent et de l'avenir, Bordage, créatif, a quant à lui recours à l'uchronie pour éclairer le présent dans ses aspects déchirants. Joffrin n'est pas non plus en reste sur la doctrine elle-même qu'il qualifie de « propagande défaitiste », de forme de « démoralisation », de « décadence supposée de la démocratie », de « prophétie sinistre » (*idem*: 14-24) et d'« autodénigrement » (*idem*: 131). Joffrin fait du déclinisme moins une théorie qu'une idéologie dans la droite ligne des penseurs antiuniversalistes, antimodernes qui s'insurgèrent contre les Lumières (Edmund Burke, J. de Maistre, Bonald). Dans tous les cas, le déclinisme semble plus être un problème d'intellectuels qu'un problème populaire, comme le révèle la liste des noms qui y sont attachés. Paradoxalement, le déclinisme est un résultat de la liberté d'expression. Dans certains pays musulmans ou asiatiques, la critique de l'État ou du souverain est prohibée. La situation des Français est-elle meilleure depuis que des intellectuels parlent dans les gazettes, à la radio, à la télévision, etc. ?

Pour les déclinistes, la « France est malade, pour ne pas dire moribonde » (*idem*: 19). Cette personnification de la France qui use de termes médicaux pour décrire son sujet (« La France est *l'homme malade de l'Europe* ») (*idem*: 72) peut bien revêtir des airs de diagnostic, elle reflète surtout la doctrine organiciste qui appréhende les sociétés et les États comme s'il s'agissait de corps vivants.

Logiquement, ne décline que ce qui a connu ascension (intellectuelle, morale, juridique, etc.). Quand les déclinistes avancent que la France a chu et tombe encore, là

maintenant sous nos yeux, à quand font-ils remonter la période de gloire de leur pays aimé, l'Âge d'Or ? Quand la France commença-t-elle à tomber et sa légende à être oubliée ? S'il y a déclin, c'est par rapport à un référent placé plus haut, supériorité qui pourrait être la Révolution française avec ses idéaux. L. Joffrin énumère quelques-unes de ces hauteurs depuis lesquelles nous avons chu : « ce pays se rappelle qu'il fut jadis la *Grande Nation* » de 1792, à l'avant-garde des peuples pour trouver les chemins de la liberté, qu'il a fugitivement construit le grand Empire napoléonien qui allait de Rome à Amsterdam, qu'il a plus tard conquis d'immenses colonies, en Afrique, en Asie, en Océanie, qu'il fut le vainqueur de 14-18. Il garde la nostalgie de cette grandeur perdue. Il se souvient de cette domination qui s'est effondrée en 1940, l'année fatidique. » (*idem*: 13). Ce que le décliniste révère dans la France, c'est son ancienne aptitude à braver des difficultés et à gagner des combats, c'est-à-dire aussi son côté guerrier. Le déclinisme se situe à la croisée de deux désirs, celui d'un désir nostalgique travaillé par une mélancolie de l'histoire (retrouver un temps perdu) et celui d'un désir prospectif (le déclin est ce qui appelle un changement).

Politiquement, le déclinisme est ou annonce l'antipolitique. L'histoire alternative de *Ceux qui sauront* est entrecoupée d'émeutes et de révoltes, le lecteur sent que la Révolution est en passe de renaître de ses cendres. Or, l'ouvrage a été publié trois ans après les émeutes de 2005 qui furent une réponse à la mort de deux adolescents, Zyed Benna et Bouna Traoré dans un transformateur électrique. À ce qui a pu être interprété comme une violence d'État a répondu une violence de la rue.

Pour Wieviorka, l'une des causes du déclinisme est à chercher dans la « dégradation des rapports entre représentants et représentés » (Wieviorka, 2007: 13), soit dans une crise de la représentation. Deux tiers de nos concitoyens estiment que « les hommes politiques se préoccupent très peu ou pratiquement pas de ce que les Français pensent » (*idem*: 13). Or, c'est bien une des marques du féodalisme que de ne pas s'intéresser à et même d'empêcher la représentation politique. Quand nos contemporains refusent la politique parce qu'elle ne leur propose pas un parti dans lequel ils pourraient se reconnaître, ne travaillent-ils pas à la résurgence du féodalisme ? Vivons-nous réellement en démocratie si le peuple démissionnaire ne s'intéresse plus à la politique que pour pleurer et rager : le centre s'écroule, « tout fout le camp » ? Nous avons la démocratie certes mais nos populations semblent aussi dépolitisées que celles que l'on croise dans le roman de Bordage. La France de Bordage n'est pas à l'agonie à

cause des querelles de chapelle et des batailles de partis mais à cause d'hommes qui ignorent ce qu'est l'intérêt général.

Politiquement, le déclinisme est encore lié à la « perte d'estime et de confiance vis-à-vis des acteurs politiques » (*ibidem*). Ce qui a décliné en France ces dernières décennies, c'est la confiance dans le politique et avec elle certainement la confiance dans les idéaux de 1789. Le féodalisme a au moins cette qualité de méconnaître les communicants, il est un temps où les experts en communication n'existaient pas et où un message disait simplement ce qu'il voulait signaler, sans plus, sans fard. Le message prévalait sur le fait de communiquer, celui qui dans une société peut tout se permettre n'a pas besoin de la sophistique. Mais tout de même, si plus personne ne s'intéresse plus à la politique, qui s'occupe de changer les normes collectives ?

Les différentes affaires (forme euphémisée de corruption et de concussion) qui ont gangrené la vie politique française ont conduit une part de la population française à penser que les politiques sont plus égaux qu'elle et qu'ils bénéficient de ce que la société offre de meilleur en terme de confort, en plus de pouvoir bénéficier de passe-droits le cas échéant. Non, les privilèges n'ont pas été abolis dans la nuit du 4 au 5 août 1789. Magda, institutrice illégale de *Ceux qui sauront* a enseigné à Jean, le héros de l'histoire, que « le roi est un homme comme les autres » mais lui « enrageait de ne pas être né dans le bon camp » (Bordage, 2008: 153-154 et 22). Nous sommes passés paraît-il du féodalisme à la démocratie mais le président et ceux qui nous gouvernent sont-ils réellement comme les autres hommes ? Mettent-ils leurs enfants dans les établissements labellisés REP+ (Réseau d'éducation prioritaire renforcé) ? Certains de nos concitoyens éprouvent largement le sentiment de vivre comme des animaux quand ils se comparent à nos princes. Les systèmes parapolitiques de *Ceux qui sauront* (école clandestine, gangs, mafia, etc.) ne peuvent que faire florès dans un monde qui a soif de liberté, d'égalité ; malgré leur illégalité, ils pallient l'inégalité et donnent l'impression de combler les écarts.

Bordage fait vieillir un monde déjà sénile et M. Wieviorka et son équipe se demandent si le fait que notre système politique vieillit mal, a du mal à s'adapter à un monde nouveau n'est pas une des autres causes du déclinisme (Wieviorka, 2007 :13). Il y aurait une Ancienne Démocratie comme il y eut un Ancien Régime dévoyé, une nouvelle démocratie serait à construire. M. Wieviorka lie le déclinisme à une politique

des émotions qu'il voit stérile sur le plan de l'action (*idem*: 95), en plus d'être dangereuse car conduisant au nationalisme, au populisme, au repli identitaire. Une des causes du déclinisme français est à chercher dans l'héritage de la colonisation, les nouvelles cartes migratoires, l'islamisation de la France. La France est pourrie à cause de problèmes temporels (sa propre histoire, exemple des colonies) et spatiaux (géopolitiques, *cf.* flux migratoires). La France va mal parce que le monde, l'humanité va mal : les déclinistes éplorés sont bien misanthropes. Haïssant le monde d'aujourd'hui, ils politisent ce sentiment, fédèrent autour de lui, ce dont il faut conclure paradoxalement que la misanthropie politique rend toujours sociable. En pointant l'autre comme coupable du mal français, les déclinistes attisent des haines et mettent en danger l'unité de la société et de la République. P. Bordage ne s'intéresse pas à la question de l'islam, première des « peurs contemporaines » (Joffrin, 2015: 47) parce que cette question aurait été hors-sujet dans son programme narratif. Là où les valeurs chrétiennes féodales étaient remises au goût du jour, l'islam ne pouvait percer. Cependant dans son roman, Bordage mentionne un Califat. Sherazade, une utilisatrice du réseau virtuel communique avec Clara via Internet : « Elle demandait à Clara comment vivait une jeune femme à Versailles, la ville dont rêvaient toutes les courtisanes du Califat. Elle était déçue d'apprendre que les filles en Europe étaient, comme les filles orientales, mariées à des hommes qu'elles ne connaissaient pas. » (Bordage, 2008: 232). Quand il pense à l'islam, P. Bordage pense à la condition de la femme, il se fait là l'écho de la voix populaire. Nos démocraties ne peuvent souffrir la place que réserve aux femmes un islam rigoriste. Ce clin d'œil au débat démocratique actuel entre féminisme et islam, s'il est unique dans le roman, s'il ne constitue pas l'essentiel de l'œuvre de P. Bordage peut au moins nous laisser penser ceci : la France n'a pas attendu les musulmans pour être en guerre contre elle-même. Chez Bordage, la société féodale est divisée en supérieurs et en inférieurs, c'est cette hiérarchisation qui crée du ressentiment politique en préparant la guerre civile. Le conflit chez Bordage est plus social que religieux. Du point de vue polémologique et agonistique, le point commun de la société de Bordage et de celle dépeinte par nos stars déclinistes est qu'on la sent dans un état de guerre larvée. La guerre civile a lieu dans le roman.

Enfin, P. Bordage, pour expliquer le déclinisme de son univers parallèle plutôt qu'ancien, va plus loin que L. Joffrin ou M. Wieviorka parce qu'il prétend que la France va mal parce que le savoir, l'instruction n'ont pas pénétré toutes les couches

populaires, il revient sur le problème de la *translatio studii* [transmission du savoir] durant ces années où l'Éducation nationale se réforme en créant un jour les ZEP (Zone d'Éducation Prioritaire), le lendemain les réseaux ECLAIR (Écoles, Collèges et Lycées pour l'Ambition, l'Innovation et la Réussite) et le surlendemain les REP+ (Réseau d'Éducation Prioritaire renforcé), tout cela en pensant que ces mesurette ou contorsions d'acronymes et de gens annihilent les ghettos français – expression qui semble oxymorique eu égard à notre devise nationale. En ce sens, P. Bordage pourrait passer pour un auteur proche idéologiquement d'un A. Finkielkraut ou d'une N. Polony, tous deux spécialistes des questions d'enseignement en France, avec cette réserve que P. Bordage ne pense pas le déclin de l'instruction publique en termes de perte d'autorité (de la famille, des enseignants, etc.). Les élèves qui sortent du système scolaire sans diplôme ne sont-ils pas les avatars modernes des enfants incultes du Moyen Âge ? Comment ces enfants entreraient-ils dans la civilisation ? Pourquoi la France et d'autres pays ont-ils tant de mal à recruter des professeurs de mathématiques ?

Notre système souffre de la perte de vitesse de l'ascenseur social. Les gens savent-ils la chance qu'ils ont d'aller à l'école librement ? Peut-être pas, mais s'en tenant à la précarisation de masse, ils savent en revanche qu'ils peuvent sortir de l'université avec un doctorat pour terminer au Pôle emploi. N'y a-t-il pas quelque chose de menteur dans les discours que l'on tient sur l'école en tant qu'actrice majeure de la mobilité sociale ? L'école n'a pas changé la condition de tous ces Français que la Constitution dit égaux sur le papier. La fonction de l'école est double : elle doit mener au monde du travail ainsi qu'à la vie politique. Mais comment celui qui ne trouve pas de travail ravalerait-il son ressentiment pour s'intéresser à un domaine qu'il juge responsable de sa situation ?

Pour une société ouverte

L'uchronie de Bordage a-t-elle pour fonction d'écrire l'altérité, disons historique ? Ou ne s'agit-il pas plutôt d'écrire sur l'identité et notre présent afin d'en faire saillir les lignes, perspectives et détours ? La littérature française adolescente est traversée par un courant féministe auquel Bordage appartient. Les déclinistes semblent plus nombreux que les non déclinistes qui ne sont pas non plus nécessairement des optimistes par nature. Tenant de la société ouverte, P. Bordage n'entre pas dans le « grimoire des anti-Lumières » (Joffrin, 2015: 39) parce qu'il ne se contente pas

d'asséner des affirmations comme nos déclinistes nationaux mais se contente d'interroger notre histoire par les voix plurielles du roman. Il n'affirme pas intempestivement voir clair dans le grand livre de l'histoire, c'est d'ailleurs certainement pour cela qu'il lui pose des questions. Dans cette perspective, P. Bordage montre qu'il est possible de prendre la littérature au sérieux, c'est-à-dire de philosopher avec un roman. La littérature est philosophique parce que lorsque l'actualité pose problème on peut utiliser les productions littéraires pour la penser, loin de la rumeur bourdonnante qui vient des médias. La littérature met en perspective l'actualité, au rythme du lecteur. L'uchronie est un miroir déformé du présent, un message à décrypter avec pour indices les données du passé et l'actualité. L'uchronie mimétique et le déclinisme alarmiste ont ces deux points communs : ils constituent des invitations à repenser le présent, l'actualité immédiate d'une part tout en nous enjoignant à reconsidérer notre place dans l'histoire de l'humanité d'autre part. L'uchronie nous rappelle que nous ne savons pas aimer la démocratie à sa juste valeur, elle a vocation à nous dire qui nous sommes au présent. Paradoxalement, c'est au moment où nous pourrions le plus aimer les faveurs que nous fait notre pays que nous sommes le plus à même de basculer du côté du déclinisme : « dans l'ensemble le niveau d'éducation s'est beaucoup élevé, et avec lui la capacité critique des citoyens » (Wieviorka, 2007: 14).

Critique littéraire à ses heures, Joffrin range Houellebecq parmi les écrivains talentueux tout en soulignant son inaptitude à voir clair dans le jeu social et l'histoire de France qui va. Houellebecq prophétise, Bordage historise. Le premier croit que l'on peut calculer les conséquences des actions humaines et leur imprévisibilité, le second pense que l'on est tributaire de son histoire, l'un regarde l'avenir, l'autre derrière nous, les deux ne prennent pas en compte la liberté des peuples à s'autodéterminer eux-mêmes, ce qui exclut certes l'hétéronomie des rois mais aussi celle du poids de l'histoire. Parce que nous sommes libres politiquement, nous ne sommes pas entravés par l'histoire. La révolution française en est un exemple éclatant : ce qui a duré mille ans peut s'éteindre, un millénaire ne sonne pas comme un gage d'éternité.

Si derrière le féodalisme c'est notre démocratie que P. Bordage a voulu représenter alors peut-être pouvons-nous penser que si les systèmes politiques changent, l'humanité elle ne change pas en ce qui concerne ses aspirations profondes à la liberté et à la connaissance. La politique ne produit pas d'utopie, même quand elle gagne les révolutions – ce qu'est en train de comprendre un pays comme la Tunisie. La politique a

pour fonction de produire de l'ordre : cette vision est mythologique puisque tous les systèmes échouent et qu'il y a toujours une religion ou un roman pour nous le rappeler quand nous serions tentés de l'oublier.

La Révolution a eu lieu mais n'a pas eu le temps d'actualiser ses promesses et ambitions. Pour Bordage, la France n'a pas réussi sa transition révolutionnaire, la révolution n'est pas finie, elle n'a pas atteint son *telos*. Petite annonce : « Pays cherche citoyens éclairés ». Ce roman réenchante le politique – qui travaille à l'éducation du citoyen.

Bibliographie :

BORDAGE, Pierre (2008). *Ceux qui sauront*. Paris: Flammarion.

FINKIELKRAUT, Alain (2009). « Les raisons de la crise », *La Querelle de l'école*. Paris: Gallimard.

GOUGES, Olympe (2014). « *Femme, réveille-toi !* ». Paris: Gallimard.

JOFFRIN, Laurent (2015). *Le réveil français, Pour en finir avec les défaitistes, les déclinistes et autres prophètes de la décadence*. Paris: Stock.

LORRIS, Guillaume et MEUN, Jean (1992). *Le Roman de la Rose*. Paris: Le Livre de Poche.

WIEVIORKA, Michel (dir.) (2007). *Le printemps du politique, Pour en finir avec le déclinisme*. Paris: Robert Laffont.

LIRE SOUMISSION ENTRE CHARLIE HEBDO ET LE BATACLAN

L'islamisation selon Michel Houellebecq. Provocation (*suite*)

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

FLUP – ILC ML – APEF

jalmeida@letras.up.pt

Résumé : Cet article vise une lecture critique du roman *Soumission* (2015) de Michel Houellebecq dans la foulée des attentats parisiens, en essayant de détecter les lignes de continuité et de rupture par rapport aux procédés narratifs employés et aux thématiques présentes dans les romans précédents.

Mots-clés : *Soumission* – Houellebecq – provocation – cliché – islam – déclinisme.

Abstract: This paper aims to a critical reading of Michel Houellebecq's novel *Soumission* (2015) just after Paris attacks, and intends to identify some features of continuity and rupture when compared with Houellebecq's former novels' narrative procedures and topics.

Keywords: *Soumission* – Houellebecq – provocation – cliché – islam – declinism.

« Au fond, ils croyaient encore au pouvoir de l'élite intellectuelle, c'en était presque touchant »

Soumission, p. 179

Force est de rappeler l'épanchement très personnel et polémique de l'auteur de *Plateforme* et des *Particules élémentaires* sur l'islam au magazine *Lire* : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! » (*Lire*, 2001), pour ne pas convoquer d'autres commentaires tout aussi controversés, qui l'ont traîné en justice pour racisme et islamophobie, mais ont également fait les choux gras des tenants du politiquement incorrect et des méfiants de la bien-pensance, tout comme ils ont engendré des réussites commerciales et des phénomènes éditoriaux notoires.

Pour caractériser ce dernier roman, *Soumission* (2015), la critique oscille, entre la satire, le roman d'anticipation politique ou ce que l'on désigne communément par « politique-fiction ». Mais les attentats contre la rédaction de *Charlie Hebdo*, le lendemain même de l'entretien de Michel Houellebecq à *France 2* sur la parution dudit roman, plus précisément à David Pujadas, - journaliste qu'il met en fiction (*idem*: 76) -, devait susciter une approche plus immédiate, voire prédictive de ce récit, et lui accorder, si besoin en était, un incroyable succès commercial, et confirmer Houellebecq comme l'un des écrivains français les plus traduits à l'étranger. Les attentats parisiens de novembre 2015 devaient également susciter un émoi extraordinaire et influencer ou conditionner la lecture de *Soumission*.

En fait, ce roman s'inscrit dans la droite lignée d'autres fictions tout aussi polémiques et mordantes de l'auteur : *Plateforme*, *Les Particules élémentaires* (dont on trouve, en passant, une subtile allusion (*idem*: 252) ou encore *La Carte et le Territoire*. Mais la critique n'est guère unanime sur le « phénomène ». Si Jacques Dupuis y voit une machine à reprendre les vieilles recettes thématiques et narratives des romans précédents (Dupuis, 2015) et que l'écrivain Fouad Laroui y décèle « (...) la résurgence d'un racisme quasi biologique que l'on croyait définitivement disparu » (Laroui, 2015), d'autres y lisent la persistance d'un phénomène génial de vision critique de la société hexagonale dans sa complexité. C'est le cas de l'écrivain Emmanuel Carrère, qui

rapproche *Soumission* de 1984 ou de *Le meilleurs des mondes* du fait de sa lucidité visionnaire et de son impact (cf. Carrère, 2015).

Décrivant la poétique houellebecquienne dans son ensemble, bien avant *Soumission*, le Viart-Vercier dégageait toute la complexité de la plume de Michel Houellebecq. Si son écriture s'inscrit dans la littérature « concertante » en ce qu'« elle fait chorus sur le cliché du moment et se porte à grand bruit sur le devant de la scène culturelle. Elle trouve dans ce bruit le seul gage de sa valeur car sa recherche est celle du 'scandale', mais il s'agit d'un scandale calibré selon le goût du jour, 'surfant' sur le goût que le jour peut avoir, par exemple, pour les jeux du sexe, du spectacle ou du cynisme » (Viart & Vercier, 2005: 9). Or, la question du jour porte sur l'islam dans la République.

Le récit se déroule dans un futur très proche : « (...) mais ce n'est qu'en 2017 que les choses avaient commencé à bouger vraiment, avec le second tour de la présidentielle »

(Houellebecq, 2015: 51), et met en scène le personnage de François, professeur universitaire parisien de littérature, spécialiste de Huysmans, lequel vit la crise existentielle liée à l'approche de la cinquantaine, au déclin de son activité sexuelle et sentimentale, et à la perspective de solitude. Des émeutes éclatent à Paris, et la France semble au bord d'une guerre civile, d'autant plus que les élections opposent l'extrême-droite et un parti confessionnel musulman : « Une colonne de fumée s'élevait dans le ciel au-dessus des immeubles ; cela devait venir à peu près de la place de Clichy » (*idem*: 61). Or, les bouleversements politiques de l'élection présidentielle amènent au pouvoir un certain Mohammed Ben Abbas, leader intelligent et charismatique d'un nouveau parti politique, « La Fraternité musulmane », issu de la constitution de plus en plus multiculturelle et arabisante de l'Hexagone, lequel finit par jouir du soutien des partis traditionnels français en déliquescence.

Ce qui s'annonçait comme un tournant politique et social aux conséquences imprévisibles procure en fait au narrateur, et à la République, une deuxième vie, voire un redressement inattendu : paix sociale et communautaire, chute du chômage, privatisation et islamisation de l'enseignement et de l'université, notamment de la Sorbonne : « (...) le financement de l'enseignement secondaire et supérieur devenait, quant à lui, entièrement privé » (*idem*: 199) ; « La réception [de prise en charge de la

Sorbonne par l'Arabie Saoudite] débutait à dix-huit heures, et elle avait lieu au dernier étage de l'Institut du monde arabe, privatisé pour l'occasion » (*idem*: 234), tandis que les us et coutumes subissent de profondes réformes, auxquelles les citoyens semblent souscrire sans trop de peine : obligation de conversion à l'islam pour les enseignants, dont François (*idem*: 257), légalisation de la polygamie (Steve, le collègue de François, spécialiste de Rimbaud, « (...) v[a] prendre une deuxième épouse le mois prochain » (*idem*: 181s), non-accès des femmes au monde du travail et le respect d'un code vestimentaire plus serré et moralisant : « (...) ce qui avait changé : toutes les femmes étaient en pantalon » (*idem*: 177).

Plusieurs acteurs de la scène politique et médiatique française font leur apparition dans le roman : François Hollande, Manuel Valls, Marine Le Pen (*idem*: 103), François Bayrou, choisi comme Premier ministre par Mohammed Ben Abbas (*idem*: 152), ou encore Jean-François Copé (*idem*: 89). Ils incarnent une France bloquée et sans issue.

Le décadentisme, ou ce que l'on désigne souvent aujourd'hui par le « déclinisme », français notamment, lequel suscite, aussi bien dans l'Hexagone qu'à l'étranger, de virulents essais, s'avère le leitmotiv du roman, notamment par la subtile et constante figure de Huysmans ; et c'est là que le récit renoue avec des thématiques et des procédés houellebecquiens éprouvés, mais qui desservent ici un propos plus controversé, intimement lié à la problématique de l'intégration des deuxième et troisième générations immigrées dans le dispositif républicain.

Signalons d'abord ce qui peut être considéré comme l'incipit du roman : le regard que l'auteur-narrateur porte sur les Humanités en général, et sur le fait littéraire en particulier, et qui doit être pris comme un premier signe du décadentisme généralisé qui prévaudra dans *Soumission* : « Les études universitaires dans le domaine des lettres ne conduisent comme on le sait à peu près à rien (...) » (*idem*: 17). Cette considération décevante de la part d'un narrateur-auteur professeur de littérature ou écrivain annonce la couleur d'un récit qui se veut foncièrement dérangeant et provocateur (*cf.* Patricola, 2005), mais touche plus loin dans la réflexion. Dans ce roman, tout se tient et se répond : Huysmans, le caractère dépressif du narrateur homodiégétique, l'Occident et ses valeurs, la France et sa République.

Considérons avant toutes autres choses l'autodérision, voire l'autodépréciation que l'auteur inflige à son narrateur et personnage principal, François. À quarante-cinq ans (Houellebecq, 2015: 62, 99), il se croit « victime d'une sorte d'andropause » (*idem*: 25), « un macho approximatif » (*idem*: 41), et s'affirme, en clin d'œil à la biographie de Houellebecq, le produit du baby-boom soixante-huitard : « Les deux baby-boomers [mère et père du narrateur] avaient toujours fait preuve d'un égoïsme implacable » (*idem*: 73). François se pose les questions qui font déprimer : « Que serais-je quand j'en aurais cinquante, soixante, davantage !... Je ne serais plus alors qu'une juxtaposition d'organes en décomposition lente, et ma vie deviendrait une torture incessante, morne et sans joie, mesquine » (*idem*: 99). Profondément indécis (*cf. idem*: 134), il oscille entre la quête insatiable de plaisir avec des prostituées et l'asthénie sexuelle (*cf. idem*: 187, 197). À cela s'ajoute une indécrottable misanthropie dont tous les romans de Houellebecq se sont fait l'écho : « L'humanité ne m'intéressait pas, elle me dégoûtait même, je ne considérais nullement les humains comme mes frères (...) » (*idem*: 207) ; « Je n'éprouvais aucune satisfaction à me retrouver au milieu de mes semblables » (*idem*: 220).

Mais, par ailleurs, ces états d'âme font écho à ceux d'une Nation, d'une société, voire d'une civilisation en déclin. En effet, l'économie stagne (elle devra reprendre avec la Fraternité musulmane) (*cf. idem*: 21, 43), la sécurité sociale et la méritocratie assurent une certaine pérennité au système (*cf. idem*: 175, 108), mais la question identitaire (« nébuleuse identitaire » (*idem*: 87) et l'idéologie multiculturelle sont nettement pointées du doigt : « L'idéologie multiculturaliste est encore bien plus oppressante en Scandinavie qu'en France (...) » (*idem*: 71). L'humanisme (et l'idéologie humanitariste) se voit durement visé par l'auteur-narrateur. Il est dit « poisseux » (*idem*: 59), alors que « (...) rien que le mot d'humanisme me donnait légèrement envie de vomir (...) » (*idem*: 250). Dans le contexte spécifiquement français, l'alternance démocratique et électorale gauche-droite est vue comme un rituel épuisé et épuisant (*idem*: 50) qui a pour résultat de creuser le fossé entre les élites politiques et le peuple, c'est-à-dire de délégitimer davantage les fondements de l'exercice du pouvoir. Cette conscientisation constitue même l'axe central de l'anticipation politique du roman : « Je me rendais compte pourtant, et depuis des années, que l'écart croissant, devenu abyssal, entre la population et ceux qui parlaient en son nom, politiciens et journalistes, devait

nécessairement conduire à quelque chose de chaotique, de violent et d'imprévisible » (*idem*: 116).

Très intimement associée à l'inéluctable déclin hexagonal, le narrateur pointe la décadence européenne, traduite par la délégation progressive de compétences nationales vers la machinerie institutionnelle bruxelloise : « En plus il y a l'Europe, et c'est le point fondamental. Le véritable agenda de l'UMP, comme celui du PS, c'est la disparition de la France, son intégration dans un ensemble fédéral européen » (*idem*: 145, *cf.* aussi 202). Alors, nous confie le narrateur (mais Houellebecq aussi, mais à un autre degré) : « Comment, en effet, ne pas adhérer à l'idée de la décadence de l'Europe ? » (*idem*: 257). Mais, paradoxalement, c'est dans la capitale européenne, et dans un non-lieu public, - l'aéroport de Zaventem -, plaque tournante cosmopolite décaractérisée du vieux continent, que François décide de se convertir à l'islam pour pouvoir exercer son métier de professeur universitaire. Le cadre ne pouvait être plus affligeant. La conversion opère une allégorie d'un avenir probable pour un continent mourant, - qui plus est le lundi de Pâques, - célébration du christianisme, par excellence -, mais qu'il s'agit quand même de suggérer comme un danger subliminal, une ligne de fuite regrettable pour un continent en perte d'identité : « (...) longeant le quartier des institutions européennes – cette forteresse lugubre, entourée de taudis. Le lendemain, je suis allé voir un imam à Zaventem. Et le surlendemain – le lundi de Pâques – en présence d'une dizaine de témoins, j'ai prononcé la formule rituelle de conversion à l'islam » (*idem*: 257).

Plusieurs critiques se sont penchés sur l'ambiguïté du message social de Michel Houellebecq, notamment sur la constante tendance réactionnaire de ses prises d'opinion (*cf.* Almeida, 2012), notamment contre l'héritage soixante-huitard : « (...) momies progressistes mourantes, sociologiquement exsangues (...) » (Houellebecq, 2015: 154). Pour Nancy Huston, l'œuvre houellebecquienne relève davantage de la poursuite d'un projet littéraire qu'elle nomme « détruire » (Houston, 2004: 289), à savoir « éliminer les détails. Rejeter la complexité. Mettre en scène des personnages lambda, mous et passifs, fades, neutres et écœurés. La grande originalité de Houellebecq consiste à braquer ses projecteurs romanesques sur le monde du *banal* » (*ibidem*), ce qui rapproche la fiction houellebecquienne du « roman à thèse ». Des vues qu'il s'agit de faire dire aux personnages, souvent par le biais de la caricature ou du cliché.

D'ailleurs, aucun groupe social n'est épargné. À partir de quelques traits physiologiques ou sociologiques, l'auteur-narrateur typifie des catégories sociales et identitaires. Ainsi les Chinois se signalent par « leur activité incessante » (Houellebecq, 2015: 176) ; Marie-Françoise, collègue de François à la Sorbonne, lui semble être « une lesbienne 100% brut de béton » (*idem*: 29) ; les burqas noires caractérisent les étudiantes musulmanes (*idem*: 33) ; les jeunes Maghrébins revêtent « l'uniforme typique des banlieues » (*idem*: 130), alors que la jeunesse catholique arbore « (...) ce visage ouvert et fraternel » qui leur est caractéristique (*idem*: 168).

Toutefois, c'est la femme qui se voit le plus typifiée par un narrateur qui n'hésite pas à afficher une misogynie primaire. À l'instar du sort que Michel Houellebecq leur réservait dans les romans précédent, les femmes sont perçues comme des objets intimement liés à l'érotisation et à la prostitution. Leur dégradation physique ne manque pas d'être impitoyablement soulignée : « (...) son corps avait subi des dommages irréparables, ses fesses et ses seins n'étaient plus que des surfaces de chair amaigries, réduites, flasques et pendantes, elle ne pouvait plus, ne pourrait jamais plus être considérée comme un objet de désir » (*idem*: 22). La définition que François donne de la femme, alors qu'il considère le déclin inéluctable de l'Occident, en dit long sur le mépris provocateur qu'il lui voue : « (...) une femme est certes humaine mais représente un type légèrement différent d'humanité, elle apporte à la vie un certain parfum d'exotisme » (*idem*: 207).

À cet égard, Pierre Jourde considère Michel Houellebecq un « individu louche » dont il parle dans un essai décapant sur le roman français contemporain (Jourde, 2002: 217), mais il ne le confond pas avec les auteurs médiatiques du moment. Jourde met le projet houellebecquien à part : « Rien à voir avec le projet de Houellebecq, par ailleurs nettement réactionnaire » (*idem*: 218). Il reconnaît qu'« un personnage n'est pas son auteur, mais une figure possible de sa personnalité, une potentialité qu'il a plus ou moins développée dans la réalité » (*idem*: 224). N'empêche. Il se noue un rapport entre la pensée de l'auteur et le discours du personnage évoqué par Jean-François Patricola, qui accuse Houellebecq d'avoir recours à deux figures rhétoriques afin de faire tenir aux personnages, avec un détachement faussement assumé, certains propos, tout en évitant l'association explicite et en brouillant les pistes, notamment en cas de poursuites judiciaires. Il s'agit d'une « rhétorique de l'assimilation, de la capillarité et de l'insinuation, de la juxtaposition, qu'elle soit directe ou indirecte, par des figures

stylistiques identifiables » (Patricola, 2005: 264), axée sur deux procédés. D'une part, l'*épiphraise* qui « (...) agit comme une parenthèse, une didascalie dans le récit » (*ibidem*) et, d'autre part, la *parataxe*, procédé systématique de simplification des choses ou des théories, et dès lors, comme évitement de la complexité.

Si la parataxe s'allie volontiers du cliché, l'*épiphraise* est plus subtile. En effet, ces incises par le biais desquelles l'auteur donnerait son opinion personnelle ponctuent le récit comme autant de parenthèses réflexives qui ne relèvent plus du plan purement narratif. Aussi apprend-t-on que « L'agression dissimule souvent un désir de séduction (...) » (Houellebecq, 2015: 42), ou encore « En régime islamique, les femmes – enfin, celles qui étaient suffisamment jolies pour éveiller le désir d'un époux riche – avaient au fond la possibilité de rester des enfants pratiquement toute leur vie » (*idem*: 226s), etc.

Aussi, le personnage s'avère-t-il très « utilitaires » pour l'écrivain. Comme nous le soulignons dans une précédente étude : « Toute progression narrative devient l'occasion d'une parenthèse-didascalie où l'écrivain lâche son commentaire, son sabir social et politique, et essaie d'épater le lecteur par une compétence réflexive qui se superpose à l'élaboration narrative proprement dite » (Almeida, 2012: 219-221) ; ce qui fait susciter chez Nancy Huston cette critique mordante : « N'est-il pas difficile de construire un roman avec des personnages qui sont tous pareils ? » (Huston, 2004: 291).

Mais, bien évidemment, ce roman très particulier pose décisivement la question de l'islam dans la France contemporaine, ce qui nous renvoie à la considération polémique de départ que Michel Houellebecq n'a jamais démentie : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! », mais aussi celle, corrélative, du déclin passif, presque *cool*, de l'Occident. En effet, l'islamisation accélérée de la France (et de l'Europe), qui finit par se traduire par l'accession d'un président de la République expressément islamiste, leader de la « Fraternité musulmane » fait l'objet d'une approche qui est pour le moins ambiguë. Le narrateur semble, dans un premier temps, s'insérer dans le chœur des amalgames et des méfiances primaires suscitées par l'islam chez le Français moyens : « (...) on reparlait d'un projet vieux d'au moins quatre ou cinq ans concernant l'implantation d'une république de la Sorbonne à Dubaï (ou au Bahreïn ? ou au Qatar ? je les confondais) » (Houellebecq, 2015: 30). Le narrateur ne se détache pas vraiment de la portée sociale des épiphraïses qu'il formule : « Le rejet des musulmans est à peu près aussi fort dans

tous les pays européens ; mais la France est un cas tout à fait particulier, en raison de son armée » (*idem*: 70).

Et pourtant, dans une logique de sujétion cool et naïve à une sorte de nouvel empire consenti, prôné par le président Ben Abbas et son gouvernement éclairé, l'anticipation politique de Houellebecq finit par « se convertir » en un modèle emprunté à l'âge classique : « (...) il a une idée de l'Europe, un véritable projet de civilisation. Son modèle ultime, au fond, c'est l'empereur Auguste ; ce n'est pas un modèle médiocre » (*idem*: 160). En tous cas, un doute ironique est subtilement maintenu : « Ça pourrait être une grande civilisation, je ne sais pas... (...) » (*idem*: 160).

De même, l'islamisation de la vie publique française, et des us et coutumes semble acceptée sans trop de répulsion : la nourriture hallal s'impose sans mal dans les établissements et transports publics ; les élites politiques et sociales s'adaptent à, ou adoptent l'islam, mais subtilement une arrière-pensée résiste qui prend la forme de l'emblème ou de l'humour acerbe. Comment ne pas lire le rapprochement allégorique de la mycose de François et du processus d'islamisation de l'Europe : « Un rendez-vous chez le dermatologue m'apprit que l'affection s'était compliquée d'une mycose due à des champignons opportunistes qui avaient colonisé la zone touchée » (*idem*: 206) ? Ou ne pas voir dans le pèlerinage du personnage principal à Rocamadour, sur les pas de Huysmans (*idem*: 138), dans la France profonde (*idem*: 160s), alors que les images religieuses chrétiennes ne cautionnent plus la cohésion identitaire chrétienne française qu'elles assurèrent jadis - « C'était une statue [la Vierge] étrange, qui témoignait d'un univers entièrement disparu » (*idem*: 166) -, la nostalgie d'un monde en mutation ? D'autant plus que l'allusion à Martel sonne comme un puissant clin d'œil à la douce France qui bouta les Sarrasins hors du royaume, et peut se lire comme un repère historique et nationaliste à reprendre : « Et son nom de Martel ne lui a pas été donné par hasard... Tout le monde sait que Charles Martel a battu les Arabes à Poitiers en 732, donnant un coup d'arrêt à l'expansion musulmane vers le nord » (*idem*: 148)

Certes, l'humour qui rythme le récit, et qui ajoute à l'autodérision et autodépréciation, atténue quelque peu la gravité du propos de Houellebecq. La copine juive de François, Myriam, - emblème de l'attachement de Houellebecq à l'État d'Israël -, lui tient un long monologue existentiel qui finit par ce ton simultanément amusant et grinçant : « (...) alors qu'est-ce qu'on fait de moi, maintenant ? Je suis bonne à jeter ? »

La bonne réponse était probablement 'Oui', mais je me tus (...) » (*idem*: 43s). De même, plus loin, alors que François médite sur la médiocrité de sa vie sexuelle fondée sur la fréquentation de prostituées, sa réponse trahit un degré d'autodérision insurpassable : « Devais-je, alors, mourir ? Cela me paraissait une décision prématurée » (*idem*: 188). Plus tard encore, alors qu'il est question de reprendre les cours à la Sorbonne sous le régime républicain islamisant de Ben Abbes, et que François se rend compte qu'il boit et fume beaucoup, une question s'impose qui ne trouve qu'une réponse dérisoire : « (...) et avais-je envie de mourir rapidement, malheureux et seul ? En définitive, moyennement » (*idem*: 249).

Alors que vient faire Huysmans dont l'allusion ou la référence ponctue tout le roman, et qui se croise à bon escient aux moments-clés de l'évolution du personnage ? En plus du sujet de thèse et de recherche de François (*idem*: 18), l'auteur d'*À rebours* procure un parcours emblématique à la transformation du personnage et de la Nation. La conversion de Huysmans au catholicisme renvoie, à rebours, à celle, sans conviction, de François à l'islam ; elle la préfigure : « Il n'est évidemment pas facile, pour un athée, de parler d'une suite de livres ayant pour sujet principal une conversion (...) » (*idem*: 49). C'est la biographie de Huysmans qui prend la mesure des états d'âme et des mutations psychiques du personnage : « Il [Huysmans] avait au contraire, après une période de 'débauche' certainement toute relative, bifurqué vers la vie monastique, et c'est là que je me séparais de lui » (*idem*: 95, cf. aussi 100).

D'autant plus que le narrateur tisse des considérations préalables qui éclairent son rapport à cet écrivain « décadent », et souligne le rapprochement, voire l'identification avec lui : « (...) un livre qu'on aime, c'est avant tout un livre dont on aime l'auteur, qu'on a envie de retrouver, avec lequel on a envie de passer ses journées » (*idem*: 14, cf. aussi 13). Et le décadentisme s'insinue subtilement dans toutes les allusions faites à Huysmans, lesquelles renforcent l'intuition d'un inéluctable déclin occidental que l'auteur-narrateur ne fait qu'acter, et qu'il attribue à la perte de la dimension religieuse, ce qui n'en demeure pas moins paradoxal pour un écrivain athée. Huysmans reflète la nécessité d'une cohésion sociale fondée sur le religieux, ce que l'islam semble à même d'opérer dans la France contemporaine, car « seule une religion [selon un article que François lit] (...) pouvait créer, entre les individus, une relation totale » (*idem*: 274), que le christianisme ne parvenait décidément plus à garantir (cf. *idem*: 275, 276). La retraite au monastère de Ligugé, sur les pas de Huysmans à

nouveau, est l'occasion de mesurer la distance et le déclin subis par l'Occident entre ces deux bornes chronologiques : « Il avait travaillé dans les ateliers du ministère, il avait assisté aux offices quotidiens. Sa vie avait été paisible, et probablement heureuse ; elle offrait un vif contraste avec la mienne » (*idem*: 216).

Mais Houellebecq joue ici le jeu de la fausse conviction, voire celui de l'ironie ou du cynisme. Il nous balance un monde trop acceptable pour être vrai. Le lecteur en est même sommé de réagir et de prendre ses gardes : ce scénario devient vraisemblable. Alors, l'état d'esprit du François (Français ?) converti à l'islam, qui reprend son poste universitaire dans une université islamisée, et au sein d'une République où la charia va s'imposant, n'entend pas susciter la résignation ou la capitulation, mais plutôt la résistance, si ce n'est le rejet. La deuxième vie de François, et de la France (*idem*: 299), est loin d'inspirer la nonchalance finale : « Je n'aurais rien à regretter » (*idem*: 300). La provocation continue.

Bibliographie :

ALMEIDA, José Domingues de (2012). « Force le tait. Caricature et la construction du personnage chez Michel Houellebecq: aperçu de la réception critique », *Carnets*, n° 4, pp. 212-223.

HOUELLEBECQ, Michel (2001). « Entretien à Didier Sénécal », *Lire*, septembre.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.

HUSTON, Nancy (2004). *Professeurs de désespoir*. Paris: Actes Sud.

JOURDE, Pierre (2002). *La Littérature sans estomac*. Paris: L'Esprit des péninsules.

PATRICOLA, Jean-François (2005). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*. Paris: Ecriture.

VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris: Bordas.

Sitographie :

CARRÈRE, Emmanuel (2015). 'Emmanuel Carrère sur Houellebecq : Un roman d'une extraordinaire consistance romanesque' - lemonde.fr -

<URL: http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/01/06/emmanuel-carrere-la-resistance-n-interesse-pas-houellebecq_4550129_3260.html > [consulté le 09/I/2015].

DUPUIS, Jérôme (2015). 'Soumission de Houellebecq : Big Brother revu par Guignol' - *l'express.fr* - <URL: http://www.lexpress.fr/culture/livre/soumission-de-houellebecq-big-brother-revu-par-guignol_1637879.html > [consulté le 13/I/15].

LAROUI, Fouad (2015). 'Soumission de Houellebecq ? Bon roman, très mauvaise action...' - *Jeune Afrique* - <URL: <http://www.jeuneafrique.com/34812/culture/soumission-de-houellebecq-bon-roman-tr-s-mauvaise-action/>> [consulté le 25/VIII/15].

CHARLIE HEBDO : CHRONIQUE D'UN DRAME ANNONCÉ

Entre Éloge du blasphème et Soumission

NICOLINA ALMEIDA

FLUP - APEF

nalmeida@letras.up.pt

Résumé : L'auteur propose une rétrospective des événements survenus à la suite de l'attentat du journal *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015 et de l'*Hyper Cacher* de la porte de Vincennes, à Paris, le 9 janvier. Il s'interroge sur les leçons tirées et les dispositions prises à la suite du drame dans une critique en temps réel des événements.

Mots-clés : *Charlie Hebdo* – liberté d'expression – religion – débat identitaire.

Abstract: The author offers a retrospective of the events following the attack on *Charlie Hebdo* newspaper January 7, 2015 and *Hyper Cacher* the Porte de Vincennes, Paris, January 9. It examines the lessons learned and the steps taken following the tragedy in critical real-time events.

Keywords: *Charlie Hebdo* - freedom of speech - religious - identity debate.

Dans un premier temps, l'auteur propose une présentation des faits et le rappel d'épisodes historiques déterminants pour la liberté d'expression en France. Il analyse les conséquences de la tragédie dans le contexte socioculturel et politique actuel ceci à travers différents articles de presse et de nombreuses publications parues post-attentat. Ensuite, il aborde des questions fondamentales, telles que le pouvoir de la religion sur les individus et le rôle des différents acteurs de la société française dans la gestion de la crise *post-Charlie*. Puis, l'importance des nouvelles technologies dans la propagande terroriste est également évoquée ainsi que les mesures prises pour la contrer. Enfin, la question des moyens de subsistance et des modes de fonctionnement de l'État islamique sera posée en termes financiers. L'auteur prétend ainsi contribuer à informer le lecteur sur les différents événements survenus à la suite de l'attentat sur une période d'environ six mois et ainsi l'accompagner dans une réflexion visant à l'éclairer sur ce qui aura peut-être modifié l'idée qu'il se fait de la France.

Ils étaient tous là pour la première réunion de rédaction de l'année : Cabu, Charb, Honoré, Tignous, Wolinski et les autres. D'après les témoignages des survivants, il régnait une atmosphère agréable et bon enfant, comme souvent lors de ces séances. Puis, le drame est survenu et les rires se sont tus...

Une semaine après l'attentat qui a fait douze morts, l'hebdomadaire numéro 1178 au titre évocateur : « Tout est pardonné », vient de sortir et les Français se ruent dans les kiosques. Sept millions d'exemplaires vont être tirés, du jamais vu. Traduit en quinze langues, le journal n'est pas loin de faire l'unanimité en France. Évidemment, les pays musulmans considèrent la « une » du journal (une nouvelle représentation du prophète Mahomet) blasphématoire et condamnent cette publication haut et fort. Au même moment, Al-Qaïda revendique l'attentat et la lutte contre le terrorisme est à l'ordre du jour au premier Conseil des ministres post-attentats, l'exécutif est au travail et chante spontanément *la Marseillaise* à l'Assemblée Nationale pour la première fois depuis 1918. Simultanément, une théorie du complot s'active sur tous les réseaux sociaux, remettant en question les premières conclusions de la police. Ainsi, on assiste à une certaine malhonnêteté intellectuelle de la part des pro-islamistes et des anti-Charlie en général.

Il appert que l'humour est toujours présent dans cette publication, comme un pied de nez à la mort, au nom de la tolérance et dans la tradition de Voltaire : « la tolérance n'a jamais excité de guerre civile, l'intolérance a couvert la terre de carnage. » (Voltaire, 2003: 35) écrit-il en 1763 dans son fameux traité⁵. La liberté d'expression est une tradition depuis la révolution française et les croqueurs de *Charlie Hebdo* ne s'en privent pas. Pourtant, à une époque ces journalistes chansonniers prenaient énormément de risques pour quelques mots ou coups de crayon... En 1831, Charles Philippon, de sa cellule et pour contourner la censure, croque le roi Louis Philippe qui deviendra « l'homme à la tête de poire ». Ce dessin sera repris par ses compères, tel qu'Honoré Daumier, dans son journal *La Caricature*.⁶ Les prémices de l'irrévérence se profilent déjà et la caricature gagne ses lettres de noblesse. Dès 1905, la séparation de l'Église et de l'État fait de la laïcité un fondement de la république et conforte dans leurs convictions les partisans de la liberté d'expression. Notamment pendant la guerre, avec la création en 1915 du journal *Le Canard enchaîné* qui se veut un journal libre qui fait fi de la censure et surtout fait naître une tradition dans le monde de la presse satirique : « rire de tout pour ne pas pleurer ».

En 1915, l'information sur la guerre est canalisée quand elle n'est pas muselée. Du fait des pouvoirs publics, mais pas seulement. Ralliés à « l'Union sacrée », les journaux épousent la cause de la guerre. Deux journalistes, un rédacteur et un dessinateur, refusent de se mettre au garde-à-vous. Ensemble, ils fondent « Le Canard Enchaîné », journal qui dynamite les codes de la profession.⁷

En 1960, Le journal *Hara Kiri*, dont les idées sont claires: « ni Dieu ni maître » ou « il est interdit d'interdire », fait son apparition, suit les mêmes codes et donnera naissance plus tard au journal *Charlie Hebdo*. On se souvient du choc des Français lisant la « une » du numéro 94 de *Hara Kiri* du 16 novembre 1970 à la suite du décès du Général Charles de Gaulle : « Bal tragique à Colombey – 1 mort ». Le journal est interdit mais refait son apparition sous le nom de *Charlie Hebdo*, « Charlie » étant une référence au Général. Par la suite, les années 70-80, dans l'esprit soixante-huitard, verront apparaître une foule d'humoristes qui s'autoriseront à rire de tout, tels que

⁵ Voltaire (1763) – Gallimard (édition 2003) - *Traité sur la Tolérance*.

⁶ V. *Centre de liaison de l'enseignement et des médias de l'information* (2015) - *la satire dans les médias en vingt dates* – Le site: <URL: <http://www.clemi.org/fr/je-suis-charlie/la-satire-dans-les-medias-en-vingt-dates/14-novembre-1831/> - (Consulté le 04/05/15).

⁷ V. *France Info* (2015) – *10 septembre 1915 : la naissance du « Le Canard enchaîné »* - Le site: <URL: <http://www.franceinfo.fr/emission/france-info-y-etait/2013-2014/10-septembre-1915-la-naissance-du-canard-enchaîne-12-15-2013-12-10> - (Consulté le 04/05/15).

Coluche qui abordera fréquemment le thème du racisme et Pierre Desproges, celui de l'antisémitisme ou du nazisme. Mais, le temps a passé et des crispations sont survenues. Tout au long de ces années à nos jours les hommes politiques et l'Église se sont toujours inquiétés de cette liberté de parole publiquement encensée mais aussi souvent décriée.

En 2011, un premier attentat à *Charlie Hebdo*, pour avoir publié les caricatures de Mahomet du quotidien danois *Jyllands-Posten* du 30 septembre 2005⁸, laisse les journalistes préoccupés par leur sécurité, ce qui ne les dissuade pas de continuer, persuadés qu'ils ont un devoir à accomplir et qu'ils sont les garants du droit de s'exprimer librement à l'instar d'une doxa dominante. Le débat d'idée peut continuer puisque on ne caricature pas seulement la religion catholique mais aussi l'islam et toute autre religion, les juifs ou les homosexuels. La critique de tous les intégrismes est permise mais aucun racisme n'est toléré, c'est la ligne de pensée que veut suivre *Charlie Hebdo*. On peut supposer que si toute la presse avait montré ces fameux dessins, l'intimidation aurait peut-être été brisée et l'autocensure aurait prévalu. Dans un essai publié chez Grasset intitulé *Éloge du blasphème*, Caroline Fourest, essayiste et journaliste ne dit pas autre chose :

Serions-nous en danger en France si tous les médias du monde avaient simplement montré cette « une » au lieu d'en faire un tabou ? Au lieu de laisser des journaux comme *Charlie* en première ligne, seuls face à l'autocensure pour défendre la liberté de la presse ? Certains patrons de presse anglais et américains pensent que montrer les dessins danois aurait mis de l'huile sur le feu. Ma conviction est que si tous les journaux avaient montré l'objet de la polémique danoise, le tabou serait tombé. Aucun journal en particulier n'aurait pu être ciblé, et mes camarades seraient peut-être en vie. (Fourest, 2015: 146)

Le chroniqueur et essayiste Philippe Val soutient également cette affirmation dans son ouvrage *Malaise dans l'inculture* publié également chez Grasset en 2015 et dont le titre a été inspiré de l'essai rédigé par Freud en 1929, *Malaise dans la culture* :

L'explication sociologique de l'islamisme, qui préfère accuser la démocratie plutôt que d'avouer une peur, et qui sert de prêt-à-discourir à nombre d'intellectuels et de journalistes, sévit encore.

⁸ V. M. *Police et Justice* (2015) - *En 2005, l'affaire des caricatures de Mahomet au Danemark et la solidarité de « Charlie Hebdo »* - Le site: <URL: http://www.lemonde.fr/attaque-contre-charlie-hebdo/article/2015/01/07/en-2005-l-affaire-des-caricatures-de-mahomet-au-danemark-et-la-solidarite-de-charlie-hebdo_4551135_4550668.html> (Consulté le 02/06/15).

En 2006, lorsque nous avons proposé à tous les journaux de publier ensemble les caricatures, les directeurs étaient plutôt d'accord. C'est la direction franchement hostile de leurs rédactions qui les en a empêchés. Et pourtant si nous l'avions fait, le problème en France aurait été réglé. L'opinion, le personnel politique aurait sans doute agité autrement par la suite, et les musulmans démocrates auraient acquis une autorité et une reconnaissance au sein de leur communauté. Le terrain aurait été moins favorable aux terroristes. Ils n'auraient pas pu s'attaquer à toute la presse française, et peut-être que tous les attentats du 7 janvier n'auraient pas eu lieu. (Val, 2015: 18)

Après cet attentat, les journalistes ont démontré à nouveau qu'ils poursuivent leur lutte pour la liberté de penser, d'écrire et incontestablement de dessiner ce que bon leur semble. Ils s'autorisent à user du droit au blasphème (qui n'est pas interdit en France) comme de n'importe quel autre droit, courant le risque de déplaire aux partisans de la bien-pensance. Dans le prologue de son livre, Caroline Fourest nous rappelle à quel point ce droit est inimaginable dans les pays de confession musulmane :

Sous ces latitudes, un journal satirique comme *Charlie Hebdo* ne tiendrait pas un jour. Dans ces pays enchaînés, on ne peut rien faire, sauf manifester contre ceux qui questionnent le sacré. Si un journaliste ou un dessinateur lève son crayon, il se fait intimider, emprisonner ou assassiner, avec la complicité de l'État et d'une partie de l'opinion trop lâche pour se révolter. Dans ces régimes, l'incitation à la haine est la règle, et non l'exception. (Fourest, 2015: 15)

Ces quelques jours après la date fatidique du 7 janvier ont été vécus dans une autre dimension que la nôtre, hors champ, hors réalité.

En premier lieu, cette journée terrible a coïncidé avec la sortie du livre de Michel Houellebecq *Soumission*. Une fiction politique, qui imagine une islamisation de la France après l'élection du candidat d'un parti musulman à l'Élysée. Le sujet ne pouvait tomber plus mal dans un tel contexte de crispation. Le journal *Le Monde* du 9 janvier⁹ parle de « télescopage », l'auteur qui faisait la « une » de *Charlie Hebdo* ce jour-là¹⁰ sous le titre « les prédictions du mage Houellebecq » n'avait évidemment pas « prédit » l'attentat et a décidé de suspendre la promotion de son livre.

En second lieu, un événement inédit s'est produit après la tuerie. Comme un hymne à la tolérance, [que Voltaire n'aurait pas manqué d'évoquer dans son fameux

⁹V. *Le Monde* (2015) - *Le frappant télescopage entre la sortie du livre de Houellebecq et l'attentat contre « Charlie Hebdo »* - Le site : <URL: http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/01/09/le-frappant-telescopage-entre-la-sortie-du-livre-de-houellebecq-et-l-attentat-contre-charliehebdo_4552323_3260.html (Consulté le 12/05/15).

¹⁰V. *Charlie Hebdo* (2015) - *Les prédictions du mage Houellebecq* - n° 1177.

traité] dans un même élan, les citoyens français, et pas seulement, sont descendus dans la rue pour une marche républicaine brandissant des banderoles « *Je suis Charlie* ». Il semble évident que la France a voulu montrer qu'elle est restée debout après cette attaque à son intégrité, à ce qui fait d'elle une nation si singulière, avec sa liberté d'expression et sa laïcité qu'elle revendique en toute occasion. Même les policiers ont été félicités, le désamour habituel n'était plus de mise, les soixante-huitards qui criaient dans les manifestations « CRS-SS » dans leur jeunesse sont tombés dans les bras des « flics ». Les défunts, militants de la première heure pour certains, se seraient sûrement amusés de voir cela. De fait, « l'unité nationale » a été le mot d'ordre mais sur fond d'amalgames qui ont surgit dans les écoles et la rue, bon nombre de musulmans se sont sentis menacés et ont craint pour leur sécurité.

Pourtant, un constat s'impose : la plupart des « manifestants » connaissaient à peine l'existence du journal et celui-ci était souvent critiqué, notamment par l'Église qui a sonné le glas ce jour-là alors qu'elle est régulièrement l'une des principales cibles des journalistes. Un quart des Nations unies a fait le déplacement pour défilé avec les survivants des attentats, parmi lesquelles des pays qui n'ont aucun respect pour la liberté, sous quelque forme que ce soit, sur leur propre territoire. La journaliste Caroline Fourest en fait état dans son « éloge du blasphème » et ses propos ne laissent aucun doute sur le fond de sa pensée :

Quarante chefs d'état, dont certains marchent plus souvent sur la liberté de la presse qu'à ses côtés. Le ministre des Affaires étrangères russe dont la « justice » a envoyé dans un camp les Pussy Riot pour avoir blasphémé contre Poutine dans une cathédrale. Le Premier ministre turc, dont la « justice » poursuit un caricaturiste pour avoir offensé son président islamiste. Les Emirats sont venus en force. Le Qatar a envoyé le frère de l'émir. L'Arabie Saoudite son ministre des Affaires étrangères... tout en continuant de faire saigner le dos du blogueur Raif Badawi, condamné à mille coups de fouet pour avoir « ridiculisé l'islam », considéré comme « apostat » pour cette phrase : « Les musulmans, chrétiens, juifs et athées sont tous égaux ». (*idem*: 14)

Évidemment, tous les partis se sont abstenus d'une quelconque récupération politique¹¹, même le Front National, qui néanmoins n'a pas souhaité « se mélanger » aux autres formations politiques et qui attend toujours son carton d'invitation à la

¹¹ V. *Le Monde* (2015) - François Lamy : le FN n'est pas invité à la marche républicaine car il « divise le pays et joue sur les peurs. » - Le site : <URL: http://www.lemonde.fr/politique/article/2015/01/08/francoamy-le-fn-n-est-pas-invite-a-la-marche-republicaine-car-il-divise-le-pays-et-joue-sur-les-peurs_4552149_823448.html (Consulté le 04/05/15).

marche républicaine... Il faut convenir que cette France, dite sur le déclin, qui semble ces dernières années « perdre de sa puissance face au pouvoir d'autres nations occidentales », qui « ne brille plus comme à l'époque des lumières », tel est le leitmotiv habituel, a bel et bien été illuminée par les marques de solidarité provenant du monde entier.

Mais alors, pourquoi la religion qui est censée procurer du bonheur aux hommes, les conduits-ils au malheur et à la destruction ? On résiste à peine à l'envie d'évoquer la phrase célèbre de Nietzsche : « Finalement, ce que la religion demande aux hommes, c'est de se tenir tranquilles.¹² ». Ou encore à celle de Claude Lévi-Strauss dans un entretien au *Figaro littéraire* de septembre 1991, où il déclarait : « Il n'est rien de plus dangereux pour l'humanité que les religions monothéistes. »¹³ Rappelons que dans son ouvrage lapidaire publié avant l'attentat, *Le suicide français*, le journaliste et écrivain Éric Zemmour, reprend à la page 480, les propos du philosophe qui fait une analyse empreinte de désillusions concernant l'islam :

Grande religion qui se fonde moins sur l'évidence d'une révélation que sur l'impuissance à nouer des liens au dehors. En face de la bienveillance universelle du bouddhisme, du désir chrétien du dialogue, l'intolérance musulmane adopte une forme inconsciente chez ceux qui s'en rendent coupables ; car s'ils ne cherchent pas toujours, de façon brutale, à amener autrui à partager leur vérité, ils sont pourtant (et c'est plus grave) incapables de supporter l'existence d'autrui comme autrui. Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans la « néantisation » d'autrui, considéré comme témoin d'une autre foi et d'une autre conduite. [...] L'islam se développe selon une orientation masculine. En enfermant les femmes, il verrouille l'accès au sein maternel : du monde des femmes, l'homme a fait un monde clos. Par ce moyen, sans doute, il espère aussi gagner la quiétude ; mais il la gage sur des exclusions : celles des femmes hors de la vie sociale et celle des infidèles hors de la communauté spirituelle. (*apud*, Lévy-Strauss: 2015)

La réponse à la question fondamentale sur la religion posée plus haut a certainement fait couler beaucoup d'encre. L'explication est probablement dans un lointain passé, qui a connu d'innombrables guerres dites de « religion » mais la solution ne se trouverait-elle pas dans le futur et dans l'optimisme de ceux qui ne baissent pas les bras ? « On n'a pas peur ! » clament les collègues des victimes du journal *Charlie*

¹²V. Savatier (2015). *Blog Les mauvaises fréquentations – Nous sommes Charlie dans la diversité* - Le site : <URL: <http://savatier.blog.lemonde.fr/2015/02/10/nous-sommes-charlie-dans-la-diversite/>> (Consulté le 10/02/15).

¹³ *ibidem*.

Hebdo, ils continuent et publient sans aucuns compromis quand il s'agit de leur liberté d'expression et de prôner la tolérance. Au sujet de la religion, Voltaire, dans son traité, affirme que l'être humain est faible et a besoin de son soutien et qu'elle est nécessaire à l'équilibre de nos sociétés. Il affirme ceci :

Telle est la faiblesse du genre humain, et telle est sa perversité, qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient point meurtrières, que de vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein, et quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux faunes, aux sylvains, aux naïades, il était bien plus raisonnable et plus utile d'adorer ces images fantastiques de la Divinité que de se livrer à l'athéisme. Un athée qui serait raisonneur, violent et puissant, serait un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire. [...] Partout où il y a une société établie, une religion est nécessaire; les lois veillent sur les crimes connus, et la religion sur les crimes secrets. (*idem*: 104)

Finalement, cent jours après les attentats, quel est le bilan des débats qui ont été lancés après le drame ? Où en sommes-nous ? Que reste-t-il des bonnes dispositions ou autres velléités, des décisions prises par l'ensemble des politiques et notamment du débat identitaire ? Faut-il qu'il en reste quelque chose ? Nous n'avons peut-être assisté qu'à un mouvement spontané le 11 janvier et non pas à un mouvement politique. Quels moyens sont mis en œuvre face à la menace terroriste ? Le fait est que tout le monde n'est pas « Charlie ». Les premières effusions passées, les premiers « oui-mais » se sont fait entendre et des réserves se sont fait sentir. L'historien et démographe Emmanuel Todd, auteur du livre *Qui est Charlie ?*, livre à charge contre « la France de François Hollande », accorde un entretien au journal *l'Obs*, le 29 avril 2015, dans lequel il affirme que le défilé du 11 janvier a été une imposture. Il y voit un épisode de « fausse conscience » mais également :

Ce qu'il voit ce sont des millions de somnambules se précipiter derrière un Président escorté par tous les représentants de l'oligarchie mondiale, pour la défense du droit inconditionnel à piétiner Mahomet, «personnage central d'un groupe faible et discriminé». Ce qu'il voit c'est un mensonge d'unanimisme aussi, car ce jour-là, les milieux populaires n'étaient pas Charlie, les jeunes de banlieue, qu'ils fussent musulmans ou non, n'étaient pas Charlie, les ouvriers de province n'étaient pas Charlie¹⁴.

La journaliste Caroline Fourest, revient dans son livre, *Éloge du blasphème*, sur ces voix qui au nom de la « responsabilité », de « la peur d'offenser » ou du soupçon

¹⁴ V. *L'Obs*. (2015) - Emmanuel Todd : « Le 11 janvier a été une imposture » – Le site : <URL: <http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20150428.OBS8114/emmanuel-todd-le-11-janvier-a-ete-une-imposture.html> - (Consulté le 17/06/15).

d'« islamophobie » n'ont pas voulu « être Charlie ». Et de renchérir, le 1^{er} mai, Bernard Henri Lévy sur son blog *La Règle du Jeu* qui nous explique en une vingtaine de points pourquoi il faut absolument le lire pour comprendre notamment :

(...) que les anti-Charlie forment un vaste parti où l'on trouve Le Pen (qui voit, dans l'affaire, la main des « services secrets »), Tariq Ramadan (qui trouve que Charb et Wolinski étaient « des lâches »), Siné (qui n'a jamais eu « peur d'avouer », comme sur la radio Carbone 14 après l'attentat de la rue des Rosiers, qu'il « est antisémite » et veut « que chaque juif vive dans la peur »), les « Indivisibles » (cette secte, dite de gauche, qui, après avoir donné raison à Ben Laden estimant, en 2010, qu'il était « en droit » de répondre à l'interdiction de la burqa en France par des décapitations au Pakistan, estime que le problème ce n'est pas les attaques terroristes mais le « climat » d'islamophobie qui les explique) et les bon gros munichois de toujours (qui sont juste, en la circonstance, partisans d'une sainte alliance des religions)¹⁵ ;

Sur ce même blog, le 29 avril 2015 et à la suite de la publication dudit livre, l'écrivain et journaliste Gilles Hertzog nous rappelle que :

Le blasphème n'en est un que pour ceux qui tiennent les idéologies religieuses pour des révélations transcendantes et sacrées. Les « Droits de Dieu » n'existent que pour ceux qui y croient. Dans une démocratie laïque comme la nôtre, ne sont en rien tenus à révérence athées, agnostiques, libre-penseur, anticléricaux de conviction et autres, qui, pour beaucoup, voient dans les religions des phénomènes sociaux, voire une névrose collective (Freud) ou carrément des systèmes d'oppression. N'ont pas à se plier à une déférence obligée ceux qui tiennent les systèmes religieux pour des constructions imaginaires, aussi éblouissantes soient-elles, ou des fables d'un autre temps, voire des obscurantismes toujours actifs, à tout le moins des théocraties inventées par les hommes, et pleinement redevables à ce titre d'une analyse critique sur le plan philosophique et historique, d'une libre opposition sur le plan politique, et, sur le plan humain, d'une irrévérence de plein droit.¹⁶

Le 21 juin 2015, *La Règle du jeu* organise son ultime séminaire de la saison et invite Mohamed Sifaoui : « Onze janvier : l'association qui contredit Emanuel Todd¹⁷ » en sera le thème. Le journaliste, écrivain et militant anti-raciste, expliquera devant un public rangé à sa cause, que la décision de créer cette association, *Onze janvier*, répond

¹⁵ V. *La Règle du jeu* (2015) – Bernard Henri Lévy – Caroline Fourest et son éloge du blasphème – Le site: <URL: <http://laregledujeu.org/bhl/2015/05/01/caroline-fourest-et-son-elogue-du-blaspheme/> - (Consulté le 07/05/15).

¹⁶ V. *La Règle du jeu* (2015) – Gilles Hertzog - Caroline Fourest : Le combat pour la laïcité passe aussi par le droit au blasphème – Le site: <URL: <http://laregledujeu.org/hertzog/2015/04/29/4813/caroline-fourest-le-combat-pour-la-laicite-passe-aussi-par-le-droit-au-blaspheme/> - (Consulté le 07/05/15).

¹⁷ V. *La Règle du jeu* (2015) – Mohamed Sifaoui – *Onze janvier, l'association qui contredit Emmanuel Todd* – Le site: <URL: http://www.dailymotion.com/video/x2v2c96_onze-janvier-l-association-qui-contredit-emmanuel-todd-seminaire-rdj_creation?start=11 (Consulté le 01/07/15).

à une véritable attente de la société civile qui souhaite « construire une narration républicaine qu'il faut impérativement réaffirmer ». En tant que président de l'association et à titre personnel, il s'inquiète de la montée du « Je ne suis pas Charlie » et dénonce une analyse binaire de la part des intellectuels qui se limiterait à l'opposition entre islamophiles et islamophobes. Dans les premiers on rangerait des intellectuels tels qu'Edwy Plenel (Mediapart), Emmanuel Todd, Tariq Ramadan ou Pascal Boniface ; dans les seconds, Eric Zemmour, Caroline Fourest, Mohamed Sifaoui lui-même ou encore Zineb El Rhazaoui. Il déplore une tentative de domination de la part des penseurs qui se prétendent pro-musulmans alors qu'il s'agit de leur part d'une tentative d'infantilisation, de domination intellectuelle de ses derniers.

D'après ce militant de la première heure, il est impératif « d'assumer une lutte idéologique ce qui n'est pas le cas pour des raisons politiques ». Selon lui : « personne ne veut être taxé d'islamophobe ou de raciste dès que l'on critique des dogmes extrémistes ». Cette préoccupation prend toute son ampleur dans une tribune publiée dans le journal *Marianne* du lundi 13 juillet 2015, dans laquelle on trouve la signature de Mohamed Sifaoui mais également de nombreux signataires de différentes nationalités qui refusent que l'on continue à parler pour eux :

Même s'il n'est pas question pour nous de nous enfermer dans une logique communautaire ni de brandir une quelconque identité singulière, car contrairement aux tenants du communautarisme, de l'uniformisation religieuse et de l'islam politique, nous revendiquons, en premier lieu, notre qualité de citoyennes et de citoyens, nous avons simplement décidé, au regard des événements et du contexte, d'assumer nos responsabilités pour dire notre refus catégorique aux usurpateurs et aux apprentis-sorciers qui s'érigent, en quasi autorité cléricale autoproclamée, et se permettent, depuis plusieurs années, en notre nom aussi, pour les uns, de s'exprimer, de revendiquer, de communiquer et d'agir souvent avec la complicité des pouvoirs publics, et, pour les autres, de menacer, d'intimider, de terroriser et de commettre des crimes. Les premiers et les seconds agissant, avec une rhétorique particulière, « au nom de tous les musulmans ».¹⁸

En ce qui concerne les décisions prises : ladite « loi sur le renseignement ». Le 13 avril 2015, le journal *Le Parisien* rend compte de la polémique qui entoure cette nouvelle loi : « Loi sur le renseignement : les principales mesures qui font polémique. Protecteur ou liberticide ? Alors que le projet de loi Renseignement entre en

¹⁸ V. *Marianne* (2015) - *Face à l'islamisme, la République ne doit pas trembler !* - Le site: <URL: <http://www.marianne.net/agora-face-islamisme-republique-ne-doit-pas-trembler-100235454.html> - (Consulté le 28/07/15).

débat à l'Assemblée ce lundi, certains dénoncent un texte dangereux »¹⁹. Le journal fait un tour d'horizon des points qui font polémique et on peut constater que même si la loi captive les responsables politiques de tous bords, bon nombre d'associations et d'organisations craignent pour la vie privée des français dont les communications pourraient bien faire l'objet d'une surveillance²⁰.

Prolongeant la réflexion sur cette loi, on peut aussi se demander quel est le rôle d'Internet et de toutes les nouvelles technologies d'information et de communication et rappeler que la « djihadosphère » dispose de moyens considérables pour diffuser des clips-vidéo réalisés selon les codes des films américains dans le but d'attirer un public de plus en plus jeune et influençable. Les superproductions, réalisées par des professionnels du monde occidental en plusieurs langues, sont la vitrine d'une organisation riche à milliards. Des stratégies de marketing dignes des grandes multinationales sont mises en œuvre. On est loin des interventions de Ben Laden dans les montagnes parlant le patchout, avec une qualité d'image déplorable et une mauvaise traduction en anglais.

Le Ministère de l'intérieur durcit les contrôles, censure, est à l'affût de la moindre publication suspecte et beaucoup de sites sont fermés mais recréés quelques heures après par leurs auteurs. Le gouvernement prend des dispositions en termes de communication mais les djihadistes ont une longueur d'avance sur ce terrain. Des dizaines de milliers de *twits* sont postés chaque jour. Tout est à ciel ouvert, l'État islamique possède ses propres sociétés de production officielles et des chaînes locales. Des dizaines de clips par jour sont diffusés, ainsi que des manuels pour apprendre à créer un compte.

L'évolution technologique des moyens de communication a permis bon nombre de dérapages en matière de sécurité nationale. Le 24 juin 2015, les Français apprennent grâce à *WikiLeaks*, l'information est rendue publique par *Mediapart* et le journal *Libération*, que leurs trois derniers présidents de la République ont été placés sur écoute

¹⁹ V. *Le Parisien* (2015) - *Loi sur le renseignement : les principales mesures qui font polémique* – Le site: <URL: <http://www.leparisien.fr/societe/loi-sur-le-renseignement-les-principaux-points-qui-font-polemique-13-04-2015-4688485.php#xtref=https%3A%2F%2Fwww.google.pt%2F->> (Consulté le 22/04/15).

²⁰ Nous apprendrons le 5 mai qu'il y a eu, malgré tout, un large consensus lors du vote à l'assemblée de cette loi dite « d'information ».

par les États-Unis entre 2006 et 2012²¹. Avant eux, le téléphone portable personnel de la Chancelière allemande, Angela Merkel, en 2013, avait déjà fait l'objet d'une surveillance par les services secrets américains, la N.S.A.²². Selon les spécialistes, ce genre de pratique n'est pas rare entre pays amis, il s'agit simplement de ne pas se faire prendre. Lorsque cela arrive les réactions sont diverses, celle du gouvernement allemand, virulente dans un premier temps, s'est atténuée après un appel téléphonique de Barack Obama à son homologue allemande. Celle de la France a été de convoquer immédiatement un conseil de défense afin de réfléchir aux dispositions à prendre et d'afficher une grande indignation devant les médias, cela même après un démenti de la Maison blanche qui n'a pas vraiment convaincu. Les commentateurs de l'événement estiment que cela ne devrait pas compromettre les relations franco-américaines.

La riposte s'organise, se diversifie et tente de s'opposer tant bien que mal à la piraterie, ce qui n'empêchera pas le 9 avril dernier que le site de la chaîne de télévision TV5 MONDE, le premier diffuseur culturel francophone, soit piraté par un groupe qui se revendique du « CyberCaliphate » et ait cessé d'émettre pendant plusieurs heures ; on peut affirmer que la langue française et ses valeurs ont été attaquées. Le journal *Libération* du 10 avril titre : « TV5 MONDE débranchée par des pirates » et précise :

Un groupe qui se revendique de l'État islamique a mené une cyberattaque contre la chaîne dans la nuit de mercredi à jeudi, perturbant gravement sa diffusion pendant près de vingt-quatre heures. » Même si des doutes subsistent sur le rôle joué par l'État islamique dans ce « piratage », il laisse clairement entrevoir les failles de nos systèmes d'information les plus sophistiqués et le pouvoir des groupes terroristes en matières de cyber-attaque.²³

Un reportage diffusé le 13 juin 2015 sur la sixième chaîne de la télévision française, dans l'émission *CAPITAL* et intitulé : « Daesh, État islamique : d'où proviennent les milliards des nouveaux barbares ?²⁴ » s'est intéressé aux aspects économiques de cette organisation qu'il y a encore quatre ans personne ne connaissait.

²¹ V. *Le Figaro.fr* (2015) - *Les États-Unis ont placé Chirac, Sarkozy et Hollande sur écoute* – Le site : <URL: <http://www.lefigaro.fr/international/2015/06/23/01003-20150623ARTFIG00421-les-États-unis-ont-place-chirac-sarkozy-et-hollande-sur-ecoute.php> (Consulté le 24/06/15).

²² V. *Le Figaro.fr* (2015) - *En Allemagne, le scandale de la NSA empoisonne Merkel depuis deux ans* – Le site : <URL: <http://www.lefigaro.fr/international/2015/06/24/01003-20150624ARTFIG00126-en-allemande-le-scandale-de-la-nsa-empoisonne-merkel-depuis-deux-ans.php> (Consulté le 24/06/15).

²³ V. *Libération Économie* (2015) – *TV5 MONDE débranchée par des pirates* – Le site : <URL: http://www.liberation.fr/economie/2015/04/09/tv5-monde-debranchee-par-des-pirates_1238071 (consulté le 22/04/15). (Consulté le 15/06/15).

²⁴ V. *Capital* (2015) - *Daesh, État islamique : D'où proviennent les milliards des nouveaux barbares ?* – Le site : <URL: <http://www.6play.fr/m6/capital/#/m6/capital/11492554-daesh-État-islamique-d-ou-proviennent-les-milliards-des-nouveaux-barbares> - (Consulté le 15/06/15).

Le reportage nous apprend que l'État islamique, « Daesh » en arabe, a bâti son propre État, un territoire aussi grand que l'Italie, coïncé entre la Turquie, la Syrie et l'Irak. L'organisation s'enrichit de la contrebande de pétrole et de coton dont ils cassent les prix afin de pénétrer les marchés européens. Beaucoup de pays peu regardant sur la provenance de ces produits profitent des prix bas sans se poser trop de questions. C'est ce que l'ambassadrice de l'Union européenne en Irak dénoncera au parlement européen le 21 septembre 2014.

(...) c'est désormais Jana Hybaskova, ambassadrice de l'Union européenne en Irak qui vient d'affirmer lors du Comité des Affaires étrangères du Parlement européen que certains pays européens avaient acheté du pétrole à « l'État islamique ». Néanmoins, en dépit des questions pressantes de certains députés européens désireux d'en savoir plus, cette dernière a refusé de divulguer la liste des pays impliqués.²⁵

Rappelons qu'après le renversement de Saddam Hussein en 2003 par les Américains, l'Irak est entré dans une instabilité, un chaos politique qui a fait naître de nombreux mouvements indépendants, dont Daesh. Celui (qui se présente comme le Calife, le successeur du prophète Mahomet, Abu Bakr al-Baghdadi, est le représentant de ce mouvement qui en quelques années va prendre une ampleur considérable. La domination des États voisins et le contrôle de leurs banques vont lui permettre d'amasser un capital permettant de s'autofinancer. Le pétrole extrait et écoulé dans le monde entier via les filières classiques, le commerce du coton, les différentes taxes prélevées à la population, les donations, le commerce de reliques, entre autres, permettent de participer à l'effort de guerre et de payer les salaires des djihadistes arrivés du monde entier. Ce racket à grande échelle, n'est pas sans rappeler les agissements de la Mafia et poussent les minorités, notamment religieuses qui sont persécutées, à s'exiler. Les Chrétiens d'orient n'ont pas le choix : le paiement d'un impôt spécial très élevé qui leur permet d'être tolérés sur le territoire, la conversion à l'islam ou la mort par l'épée. Daesh s'est lancé dans une épuration religieuse et culturelle et rêve de s'étendre jusqu'aux portes de la France comme au moyen-âge. La Syrie lutte et les kurdes reprennent peu à peu le contrôle dans le nord, même les femmes prennent les armes et font reculer l'État islamique, du moins dans cette région. Telle est

²⁵ V. *Le Blogfinance* (2015) - *Irak : certains pays membres de l'UE achèteraient du pétrole de l'État islamique (EI)* – Le site <URL: <http://www.leblogfinance.com/2014/09/irak-lambassadrice-de-lunion-europeenne-accuse-des-pays-membres-petrole-a-lei-État-islamique.html> - (Consulté le 15/06/2015).

la situation six mois après les attentats. Éric Zemmour dans son ouvrage *Le suicide français*, se veut alarmant :

La rivalité entre chiïtes et sunnites pour la direction de la révolution islamique ne connaît pas de limites ; elle arme les terroristes, et finance les propagandes dans tout le monde musulman, jusque dans nos banlieues. Le salafisme saoudien et le chiïsme iranien se font une concurrence sévère, mais poussent de conserve à l'écrasement des versions locales de l'islam, enracinées et adaptées aux mentalités vernaculaires. A travers les pèlerinages massifs à La Mecque, les télévisions par satellite, les prédications enflammées par internet, sans compter les violences de milices locales financées et formées à Téhéran, à Ryad ou au Qatar, ils enrégimentent un milliard d'humains dans un islam plus littéraliste et dogmatique que jamais. (Zemmour, 2014: 172)

L'auteur reprend également les propos du directeur du Centre Islamique de Genève, Hani Ramadan - petit-fils du fondateur égyptien de la confrérie islamiste des Frères musulmans – qui refuse de réduire l'islam à « une simple croyance sans politique ou à un culte sans comportement ». Il nous éclaire sur les fondements mêmes de l'islam :

L'islam est une organisation complète qui englobe tous les aspects de la vie. C'est à la foi un État et une nation, un gouvernement et une communauté, une morale et une force, ou encore le pardon et la justice. L'islam est en même temps une culture et une juridiction, une science et une magistrature, une matière et une ressource, ou encore un gain et une richesse. (*apud*, Ramadan: 2015)

À ce propos, Éric Zemmour affirme que « l'islamisation des banlieues françaises est totale ou presque ». Selon lui, les populations de ces quartiers n'ont plus le choix, l'islam est leur seul « horizon identitaire ». Il évoque également la condition des jeunes de confession juive dans ce milieu. Ces derniers ont fait le choix de partir ne trouvant plus leur place dans la vie de quartier et surtout ne se sentant plus en sécurité. Le journaliste évoque également ce qu'il nomme « l'accoutrement spécifique des adeptes » du salafisme et reprend les propos de Gilles Kepel dans son livre *Passions françaises. La voix des cités*, publié aux éditions Gallimard en 2014 :

La présence ostensible du salafisme – favorisée par l'accoutrement spécifique des adeptes – est un symptôme nouveau et fulgurant. Elle exprime une rupture en valeurs avec la société française, une volonté de la subvertir moralement et juridiquement qu'il serait illusoire de dissimuler et qui pose des questions essentielles. (*apud*, Kepel: 2014)

De fait, on peut poser la question de la compatibilité de l'islam avec les valeurs de la société française. Les Français ont été sondés sur ce sujet dans une enquête menée par l'institut américain Pew Research Center en 2014. Celle-ci a révélé que 74% des Français ont une bonne opinion des fidèles de l'islam. Cependant, seulement 51% d'entre eux estiment aujourd'hui que l'islam est incompatible avec les valeurs de la société française, selon un sondage effectué par *Ipsos* peu après les attentats à Paris.²⁶ Bien que les statistiques sur les croyances religieuses soient interdites en France, on estime à environ cinq millions les musulmans en France. Le débat sur la laïcité est toujours d'actualité et fait de la France une exception quand on pense au poids historique de la religion sur le pays :

Il existe un impensé de la culture française, selon lequel la croyance est l'inverse de la raison ; un sentiment relevant de la superstition, voire du fanatisme, explique l'historien Philippe Portier, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. On ne trouve dans aucun autre pays européen cette distinction, qui nous vient de la Révolution, et qui a été réaffirmé par l'III^e République. S'il est très rare que cet impensé s'exprime encore aujourd'hui à propos du judaïsme ou du catholicisme, il est très présent dans les discours sur l'islam.²⁷

Des chiffres nous sont également livrés par Bernard Maris dans son livre *Et si on aimait la France*. Ce dernier a envoyé son tapuscrit par courriel aux éditions Grasset le 2 janvier 2015 et a été assassiné le 7 janvier lors de l'attentat. L'écrivain, économiste et chroniqueur pour *Charlie Hebdo*, fait état de deux sondages réalisés en 2010 et 2014 :

En 2010 précisément, 77 % des Français déclarent apprécier de vivre dans une société où règne une grande diversité des origines et des cultures. En 2014, sans exprimer le rejet d'une société diversifiée, de nouveaux sondages font apparaître que, pour une majorité, le nombre d'immigrés est trop élevé et que ceux-ci ne cherchent pas assez à s'intégrer. (Maris, 2015: 137)

Rien de comparable n'a jamais eu lieu en France, la libération de Paris en août 1944, les obsèques de Victor Hugo le premier juin 1885, des foules de gens l'ont accompagné jusqu'au Panthéon. Il y a eu d'autres attentats, en mars 2012 à Toulouse notamment, devant l'entrée d'une école juive ce qui a causé de nombreuses morts mais aucune réaction équivalente à ces drames... Alors pourquoi ? Serait-ce parce que les victimes de Toulouse sont des anonymes et celles du journal sont connues ? La mort de

²⁶ V. *L'Express* (2015) – La république face à l'islam - Le site :
<URL: http://www.lexpress.fr/actualite/societe/religion/la-republique-face-a-l-islam_1647673.html>
(Consulté le 08/07/15).

²⁷ *idem*.

Cabu, Charb et les autres affecte-t-elle particulièrement le cœur des Français ? Des questions qui vont en appeler d'autres, déjà posées d'innombrables fois : Peut-on rire de tout ? D'aucuns répondrait : « Oui mais pas avec n'importe qui... ». Où placer le curseur quand il s'agit de liberté d'expression ? Peut-on passer de : « Je suis triste pour *Charlie Hebdo* mais ils n'auraient pas dû dessiner Mahomet » à « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais pour que vous ayez le droit de le dire » (Fourest, 2015: 183). L'islam peut-il s'exonérer complètement des agissements des fondamentalistes ? Les communautés musulmanes et juives les plus importantes d'Europe peuvent-elles cohabiter sur le sol français ? Une république laïque ne veut pas dire sans religion. Un rapport de l'Agence juive pour Israël annonce que 7000 juifs ont quitté le sol français en 2014, ils ont fait leur « Alyah », terme hébreu qui désigne l'immigration vers Israël, soit le double de l'année précédente²⁸. Ils craignent pour leur vie et l'État hébreu déroule le tapis rouge aux migrants qui malgré les alertes et les guerres, s'y sentent plus en sécurité qu'en France, étrange paradoxe. Au contraire, les Chrétiens d'Orient face à l'avancée des islamistes, décident de fuir vers la France qui a accordé 1500 visas d'asile²⁹. On tourne en rond depuis longtemps autour de ces questions, sans apporter d'incontestables réponses et surtout des changements.

La vérité est peut-être qu'on ne sait pas. On suppose, on imagine, on émet des hypothèses mais personne ne sait vraiment. Alors pourquoi ne pas dire notre impuissance, demander de l'aide à nos voisins européens pour tenter de contrôler au mieux cette montée en puissance du terrorisme. Qui mieux que les français de confession musulmane pour aider la population à mieux comprendre ce qui est arrivé, non pas le justifier, ils ne sont pas en cause et trop d'amalgames ont déjà été faits, mais simplement apporter une aide à la France, qui se veut un pays qui accueille toutes les religions, à trouver des solutions. C'est le rôle que la France souhaite voir tenir par les imams qui semble-t-il ne sont pas suffisamment nombreux et ne sont pas formés aux valeurs de la république, certains ne parlant même pas le français³⁰. Dans *Malaise dans l'inculture*, Philippe Val rappelle que « sur les six ou sept millions de musulmans en

²⁸ V. *L'Express* (2015) – *Le départ des juifs de France a doublé depuis 2014* – Le site : <URL: http://www.lexpress.fr/actualite/societe/le-depart-des-juifs-de-france-vers-israel-a-double-en-2014_1636938.html > (Consulté le 12/05/15).

²⁹ V. *Le Parisien* (2015) – *Chrétiens d'Orient, la France a accordé 1500 visas depuis l'été* - Le site : <URL: <http://www.leparisien.fr/international/videos-chretiens-d-orient-la-france-a-accorde-1500-visas-depuis-l-ete-21-03-2015-4624263.php> > (Consulté le 12/05/15).

³⁰ V. *La Croix* (2015) - *Formation des imams : les conclusions du rapport demandé par le gouvernement* – Le site: <URL: <http://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Formation-des-imams-les-conclusions-du-rapport-demande-par-le-gouvernement-2015-03-03-1286803> > (Consulté le 16/06/15).

France » beaucoup sont convaincus « qu'une réforme de l'islam est nécessaire, parce qu'ils sont terrorisés par ce qui se produit dans leur communauté (...) ». (Val, 2015: 21)

Retournons au 14 janvier, une semaine jour pour jour après que les frères Kouachi aient décimé la rédaction de *Charlie Hebdo*. Durant toute la semaine et par la suite durant plusieurs mois, une quantité considérable d'informations, d'analyses et de commentaires ont envahis tous les moyens de communication. Au gré des journaux télévisés et des interventions des différents acteurs de la société française qui ont, tout à tour, commenté, expliqué, décortiqué, déploré l'événement, l'auteur a pu, peu à peu, analyser les différentes informations disponibles et aura ainsi peut-être contribué à une vision plus claire des faits, et à ce que le lecteur se fasse une autre idée de la France.

Bibliographie :

CHARLIE HEBDO (2015). « Les prédictions du mage Houellebecq », n° 1177.

FOUREST, Caroline (2015). *Éloge du blasphème*. Paris: Grasset.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.

MARIS, Bernard (2015). *Et si on aimait la France*. Paris: Grasset.

VAL, Philippe (2015). *Malaise dans l'inculture*. Paris: Grasset.

VOLTAIRE (1763). Édition 2003. *Traité sur la Tolérance*. Paris: Gallimard.

ZEMMOUR, Éric (2014). *Le suicide français*. Paris: Albin Michel.

Sitographie :

CAPITAL (2015). 'Daesh, État islamique : D'où proviennent les milliards des nouveaux barbares ?' - < URL: <http://www.6play.fr/m6/capital#/m6/capital/11492554-daesh-État-islamique-d-ou-proviennent-les-milliards-des-nouveaux-barbares>> [Consulté le 15/VI/2015].

CENTRE DE LIAISON DE L'ENSEIGNEMENT ET DES MEDIAS DE L'INFORMATION (2015) - 'La satire dans les médias en vingt dates' - <URL: <http://www.clemi.org/fr/je-suis-charlie/la-satire-dans-les-medias-en-vingt-dates/14-novembre-1831>'> [consulté le 04/V/2015].

FRANCE INFO (2015). '10 septembre 1915 : la naissance du « Le Canard enchaîné » - <URL: <http://www.franceinfo.fr/emission/france-info-y-etait/2013-2014/10-septembre-1915-la-naissance-du-canard-enchaîne-12-15-2013-12-10>> [consulté le 04/V/2015).

L'EXPRESS (2015). 'La république face à l'islam' - <URL:http://www.lexpress.fr/actualite/societe/religion/la-republique-face-a-l-islam_1647673.html> [Consulté le 08/VII/2015].

L'EXPRESS (2015). 'Le départ des juifs de France a doublé depuis 2014' - <URL: http://www.lexpress.fr/actualite/societe/le-depart-des-juifs-de-france-vers-israel-a-double-en-2014_1636938.html> [Consulté le 12/V/2015].

L'OBS (2015). 'Emmanuel Todd : "Le 11 janvier a été une imposture' - <URL: <http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20150428.OBS8114/emmanuel-todd-le-11-janvier-a-ete-une-imposture.html>> [Consulté le 17/VI/2015].

LA CROIX (2015). 'Formation des imams : les conclusions du rapport demandé par le gouvernement' - <URL : <http://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Formation-des-imams-les-conclusions-du-rapport-demande-par-le-gouvernement-2015-03-03-1286803>> [Consulté le 16/VI/2015].

LA REGLE DU JEU (2015). Bernard Henri Lévy, 'Caroline Fourest et son éloge du blasphème' - <URL: <http://laregledujeu.org/bhl/2015/05/01/caroline-fourest-et-son-elogue-du-blaspheme/>> [Consulté le 07/V/2015].

LA REGLE DU JEU (2015). Gilles Hertzog. 'Caroline Fourest : Le combat pour la laïcité passe aussi par le droit au blasphème' - <URL: <http://laregledujeu.org/hertzog/2015/04/29/4813/caroline-fourest-le-combat-pour-la-laicite-passe-aussi-par-le-droit-au-blaspheme/>> [consulté le 07/V/2015].

LA REGLE DU JEU (2015). Mohamed Sifaoui. 'Onze janvier, l'association qui contredit Emmanuel Todd' <URL: http://www.dailymotion.com/video/x2v2c96_onze-janvier-l-association-qui-contredit-emmanuel-todd-seminaire-rdj_creation?start=11> [Consulté le 01/07/2015].

LE BLOGFINANCE (2015). 'Irak : certains pays membres de l'UE achèteraient du pétrole de l'État islamique (EI)' - <URL: <http://www.leblogfinance.com/2014/09/irak-lambassadeur-de-union-europeenne-accuse-des-pays-membres-petrole-a-lei-État-islamique.html>> [Consulté le 15/06/2015].

LE FIGARO.fr (2015). 'En Allemagne, le scandale de la NSA empoisonne Merkel depuis deux ans' - <URL: <http://www.lefigaro.fr/international/2015/06/24/01003-20150624ARTFIG00126-en-allemande-le-scandale-de-la-nsa-empoisonne-merkel-depuis-deux-ans.php>> [Consulté le 24/VI/2015].

LE FIGARO.FR (2015). 'Les États-Unis ont placé Chirac, Sarkozy et Hollande sur écoute' - <URL: <http://www.lefigaro.fr/international/2015/06/23/01003-20150623ARTFIG00421-les-États-unis-ont-place-chirac-sarkozy-et-hollande-sur-ecoute.php>> [Consulté le 24/VI/2015].

LE MONDE (2015). 'Le frappant télescope entre la sortie du livre de Houellebecq et l'attentat contre « Charlie Hebdo »' <URL: http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/01/09/le-frappant-telescope-entre-la-sortie-du-livre-de-houellebecq-et-l-attentat-contre-charlie-hebdo_4552323_3260.html> [Consulté le 12/V/2015].

LE MONDE (2015). 'A Béziers, la mairie arme la police et l'affiche partout en ville' - <URL: <http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2015/02/11/a-beziers-la-mairie-arme-la-police-et-laffiche-partout-en-ville/>> [Consulté le 16/VI/2015].

LE MONDE (2015). 'François Lamy : le FN n'est pas invité à la marche républicaine car il « divise le pays et joue sur les peurs. »' - <URL: http://www.lemonde.fr/politique/article/2015/01/08/francois-lamy-le-fn-n-est-pas-invite-a-la-marche-republicaine-car-il-divise-le-pays-et-joue-sur-les-peurs_4552149_823448.html> [Consulté le 04/V/2015].

LE PARISIEN (2015). 'Chrétiens d'Orient, la France a accordé 1500 visas depuis l'été' - <URL: <http://www.leparisien.fr/international/videos-chretiens-d-orient-la-france-a-accorde-1500-visas-depuis-l-ete-21-03-2015-4624263.php>> [Consulté le 12/V/2015].

LE PARISIEN (2015). 'Loi sur le renseignement : les principales mesures qui font polémique' - <URL: <http://www.leparisien.fr/societe/loi-sur-le-renseignement-les-principaux-points-qui-font-polemique-13-04-2015-4688485.php#xtref=https%3A%2F%2Fwww.google.pt%2F>> [Consulté le 22/IV/2015].

LIBERATION ÉCONOMIE (2015). 'TV5 MONDE débranchée par des pirates' - <URL: http://www.liberation.fr/economie/2015/04/09/tv5-monde-debranchee-par-des-pirates_1238071> [Consulté le 22/IV/2015].

M. POLICE ET JUSTICE (2015). 'En 2005, l'affaire des caricatures de Mahomet au Danemark et la solidarité de *Charlie Hebdo*' - <URL: http://www.lemonde.fr/attaque-contre-charlie-hebdo/article/2015/01/07/en-2005-l-affaire-des-caricatures-de-mahomet-au-danemark-et-la-solidarite-de-charlie-hebdo_4551135_4550668.html> [Consulté le 02/VI/2015].

SAVATIER (2015). 'Blog Les mauvaises fréquentations – Nous sommes Charlie dans la diversité' - <URL: <http://savatier.blog.lemonde.fr/2015/02/10/nous-sommes-charlie-dans-la-diversite/>> [Consulté le 10/II/2015].

LA FRANCE INCHANGÉE

Soumission de Houellebecq : roman de continuité

CLEMENT COURTEAU

Université McGill

Climo.climo@gmail.com

Résumé: *Soumission*, dernier roman de Michel Houellebecq, raconte l'arrivée au pouvoir d'un parti musulman en France. Dans la foulée de la peur mêlée de solidarité qui a suivi les événements de Charlie Hebdo, le roman a pu être lu comme une confirmation du danger que représentait l'islam pour la République française. Pourtant, dans l'histoire narrée par François, protagoniste du roman, la conversion de l'État, et plus tard la sienne, sont perçues comme des événements positifs, qui instaurent un cadre social permettant aux désirs refoulés des français d'être assouvis. En montrant que l'islam réifié, imaginaire, dont la France a peur, s'avère un vecteur d'affirmation et de légitimation des désirs des Français, Houellebecq montre que, plutôt que d'être l'altérité radicale qu'il semble être lorsqu'il est présenté à travers la lentille du terrorisme, cet islam caricaturé est plutôt la suite logique dans le développement civilisationnel français.

Mots-clés: misogynie – islam – terrorisme – conversion – Huysmans.

Abstract: Michel Houellebecq's latest novel, *Soumission*, tells the story of a muslim's party's victory at the presidential elections in France. In the midst of the fear-laden solidarity that followed the events at Charlie Hebdo, the novel could be read as a confirmation of the danger Islam represents for the French republic. But in the story narrated by its hero François, the state's, and later his, conversion to Islam are seen as positive events, that set up a social structure where their repressed desires can be openly pursued. By showing that the imagined, reified Islam which France fears, turns out to be a way of affirming and legitimizing its deepest desires, Houellebecq shows that far from being the radical alterity it is often depicted to be when seen through the lens of terrorism, Islam, as caricatured by islamophobia, is the next step in France's civilisational development.

Keywords: misogyny - islam - terrorism -conversion - Huysmans.

« Je n’aurais rien à regretter. » (Houellebecq, 2015: 300) Voilà comment, seuls mots sur la dernière page, se termine le dernier roman de Houellebecq. *Soumission* relate l’histoire de la conversion de François, son héros et narrateur, à l’islam, après l’arrivée au pouvoir d’un parti musulman en France. Conformément aux craintes véhiculées par les tentants de l’islamophobie, cette prise du pouvoir chamboule la vie politique et les valeurs traditionnelles de la République : port du voile, sortie des femmes du marché du travail, islamisation des institutions et légitimation de la polygamie. Toutefois, ce bouleversement est vécu somme toute positivement par François qui, comme l’atteste la clôture du roman, gagne au change dans cette nouvelle société islamique. La conversion de François est relatée parallèlement à la relation qu’il entretient avec Huysmans, son auteur de prédilection, duquel il est le spécialiste attitré. Célèbre pour sa conversion au catholicisme, Huysmans, qui avait au début écrit le prototype du roman français de la décadence avec *À Rebours*, l’a mise en scène dans le Cycle Durtal, un ensemble de romans relatant le parcours spirituel du protagoniste et les embûches se trouvant sur son chemin jusqu’à son rôle final d’oblat à la Trappe. Toutefois, si la conversion Durtal part d’un « élan véritable, un sourd besoin de supplier l’Incompréhensible » (Huysmans, 1996: 125), celle de François est vécue avec désinvolture, en songeant aux avantages qu’il tirerait de ses mariages future avec les femmes musulmanes, « dévouées et soumises » (Houellebecq, 2015: 297). Cette différence entre les deux conversions, mises explicitement en parallèle dans le roman, souligne un aspect fondamental de la démonstration qui s’opère dans *Soumission*, à savoir que l’islamité – ainsi désignerons-nous ici, par souci de distinction, l’islam orientalisé tel que se le représente l’Occident, celui qui habite ses rêves sécuritaires et nourrit ses haines raciales – plutôt que d’être l’altérité destructrice qui mettrait fin à des siècles de haute culture pour les remplacer par une ère de barbarie, représente plutôt la réalisation des désirs cachés de l’Occident, la « troisième voie » entre le socialisme et l’individualisme, et la prochaine étape fantasmée de son développement. L’islam houellebecquien est présenté comme une religion qui, plutôt que de renverser les valeurs de la société française contemporaine, propose un ordre social où la misogynie qui l’habite peut enfin être vécue pleinement, sans honte. Il se trouve alors que cette misogynie pleinement assumée est aussi la solution politique à la crise économique et au chômage qui sévissent en occident, et que la vision politique des autorités musulmanes est à mille lieues du terrorisme, rejeté par Houellebecq comme quantité négligeable de la « question musulmane ». Finalement, jusqu’à la vie spirituelle

véhiculée par l'islamité du roman est, elle aussi, parfaitement compatible avec la cosmogonie scientiste occidentale, ce qui facilite la transition de la société française qui ne subit à travers elle, au final, que des transformations de surface, et toujours pour le mieux. Plutôt que d'être un ordre du monde pervers qui détruirait les institutions occidentales, l'islam serait donc la continuité logique des structures sociales européennes, et leur chance de se maintenir telles quelles, en assumant leur part maudite. C'est donc en continuité, et non en rupture, avec l'Occident actuel, que Houellebecq propose d'appréhender l'islamité. Il montre alors que la France islamophobe n'a peur que d'elle-même, de ses désirs décomplexés.

La première partie du roman relate la « triste jeunesse » du narrateur (*idem*: 11). Avec force effet de misérabilisme, François est présenté au lecteur comme le type de l'universitaire professionnel, médiocre mais talentueux et qui réussit sa carrière en échouant sa vie sur tous les autres aspects. On retrouve le *topos* du mâle désillusionné, très répandu dans la littérature française contemporaine. Ce lieu commun *fin de siècle*, qui a peut-être comme origine Des Esseintes, le premier héros de Huysmans dans *À Rebours*, se retrouve chez des auteurs français comme Beigbeder (*L'Amour dure trois ans*, *Windows on the World*) ou Houellebecq lui-même (*l'Extension du domaine de la lutte*, *les Particules élémentaires*). Il met en scène un narrateur masculin en mal d'amour, revenu de tout, qui assume une posture conservatrice sous couvert de rébellion face à une société bourgeoise en déclin, à laquelle il se heurte constamment, frustré dans sa masculinité, trop sensible ou intelligent pour la bêtise et la cruauté du monde. L'horizon d'attente est un roman misogyne et choquant qui laisse une grande place au commentaire social, où le dépassement de la société bourgeoise semble passer par le reniement de ses valeurs d'égalité et de justice, sur fond de rapports sexuels désincarnés, décrits méthodiquement et avec détachement par des personnages masculins pour qui les femmes ont une existence principalement utilitaire.

Toutefois, dès les premières pages de *Soumission*, cette désillusion dépasse les limites de l'individu pour prendre un aspect civilisationnel, alors que François fait coïncider la fin de sa jeunesse avec celle de l'Occident tout entier : « Dès le lendemain matin [de la soutenance de ma thèse de doctorat] je compris qu'une partie de ma vie venait de s'achever, et que c'était probablement la meilleure. Tel est le cas, dans nos sociétés *encore* occidentales et social-démocrates, pour tous ceux qui terminent leurs études, etc. » (*idem*: 11, nous soulignons) Nous sentons dès le départ, qu'avec la

jeunesse qui s'achève, un monde au complet s'achève lui aussi. *Encore* occidentales, les sociétés européennes vivent en sursis, tout comme François jouira malgré la fin de sa vie étudiante d'une jeunesse prolongée en devenant professeur d'université. Son rapport à la littérature est donc représentatif de ce prolongement artificiel, qui ne peut que se terminer incessamment : « La spécificité de la littérature, art majeur d'un Occident *qui sous nos yeux se termine*, [est de] vous donner un contact avec un autre esprit humain, etc. » (*idem*: 13, nous soulignons) Cette activité propre à l'Occident, nous est présentée comme une qui n'est rendue possible qu'à l'heure de son déclin, par « les ultimes résidus d'une social-démocratie agonisante » qui permettent à François de « consacrer l'ensemble de [s]es journées à une activité [qu'il] avait choisie. » (*idem*: 15) La littérature représente donc le type de la liberté occidentale, émancipée de la nécessité et ce, jusqu'à l'absurde :

Les études universitaires dans le domaine des lettres ne conduisent comme on le sait à peu près à rien, sinon pour les étudiants les plus doués à une carrière d'enseignement universitaire dans le domaine des lettres – on a en somme la situation plutôt cocasse d'un système n'ayant d'autre objectif que sa propre reproduction, assorti d'un taux de déchet supérieur à 95%. (*idem*: 17)

Cette liberté dont François jouit par la pratique de son activité spécialisée lui permet, plus que la simple « fréquentation intellectuelle d'un ami », surtout de demeurer à l'heure de son déclin personnel dans une jeunesse prolongée. En effet, sa position de professeur lui permet de rester dans le circuit de la jeunesse et de nouer des relations intimes avec ses étudiantes. Sans amis, la vie intime de François est présentée comme entièrement tributaire du cycle de vie universitaire :

Ces relations amoureuses se déroulèrent suivant un schéma relativement immuable. Elles prenaient naissance en début d'année universitaire à l'occasion (...) d'une de ces multiples occasions de socialisation, si fréquentes dans la vie de l'étudiant, et dont la disparition consécutive à l'entrée dans la vie professionnelle plonge la plupart des êtres humains dans une solitude aussi stupéfiante que radicale. Elles suivaient leur cours tout au long de l'année, des nuits étaient passées chez l'un ou chez l'autre, des actes sexuels avaient lieu. À l'issue des vacances d'été, au début donc de la nouvelle année universitaire, la relation prenait fin, presque toujours à l'initiative des filles. Elles avaient (...) *rencontré quelqu'un*. (*idem*: 19-20)

Confirmant les attentes du lecteur, les femmes sont placées à l'origine de la misère affective du narrateur. « Moi aussi, j'étais *quelqu'un*. » (*idem*: 20) Cette plainte participe à la victimisation de François, tenu à l'écart de la vie amoureuse par celles qui

le rejettent, ne pouvant voir en lui un individu à part entière, *quelqu'un*, mais rien qu'une étape vers une relation plus significative, simple entre-deux pour elles dans leur chemin vers la vie rangée. Mais encore ici, plutôt que de singulariser sa situation, François universalise ses échecs relationnels, si bien qu'il est présenté comme la victime non pas des femmes elles-mêmes ni de circonstances particulières, mais d'un ordre relationnel global :

Selon le modèle amoureux prévalant, (...) les jeunes gens, après une période de vagabondage seul correspondant à la préadolescence, étaient supposés s'engager dans des relations amoureuses exclusives, assorties d'une monogamie stricte, où entraient en jeu des activités non seulement sexuelles mais aussi sociales (sorties, week-ends, vacances). Ces relations [...] devaient être considérées comme ayant d'apprentissages de la relation amoureuse (...) avant d'aboutir, comme une apothéose, à la relation ultime, celle qui aurait cette fois un caractère conjugal et définitif, et conduirait, via l'engendrement d'enfants, à la constitution d'une famille.
(*idem*: 20-21)

Cette mise en schéma des parcours amoureux, en rapprochant encore davantage la vie personnelle du narrateur de l'universel occidental, nous permet de voir la position particulière que François occupe dans l'univers social du roman : parce qu'il est demeuré à l'université malgré la fin de sa jeunesse, il n'a pas vécu cette « disparition consécutive à l'entrée dans la vie professionnelle » qui plonge « la plupart des êtres humains » dans la solitude. Si le narrateur quadragénaire peut continuer d'avoir accès aux « filles », c'est que, professeur d'université, il demeure dans le circuit social de la jeunesse. Il a pu continuer d'occuper la même place dans ce schéma immuable, celle du « vagabondage sexuel » qui résiste à la « relation amoureuse exclusive », aussi bien qu'à la relation conjugale et définitive. Ainsi, lorsqu'il décrit ses relations amoureuses actuelles, on voit le pouvoir changer de mains : là où les femmes pouvaient mettre fin à la relation afin de progresser dans « l'ordre relationnel », le professeur, lui, mettra fin aux relations afin de demeurer à cette étape intermédiaire :

Ma propre vie sexuelle, les premières années qui suivirent ma nomination au poste de maître de conférences à l'université Paris III – Sorbonne, ne connut pas d'évolution notable. Je continuai, année après année, à coucher avec des étudiantes de la fac. (...) La seule vraie différence par rapport à mes années d'étudiant, c'est que c'était en général moi, maintenant, qui mettais fin à la relation en début d'année universitaire. (*idem*: 23-24)

Les collègues féminines de François, par contre, présentées comme peu attrayantes, ne jouissent pas de cette prolongation. Si elles échouent à se maintenir dans la position adéquate pour bénéficier de ce sursis, c'est qu'elles souffrent de cette « inégalité de base qui veut que le vieillissement chez l'homme n'altère que très lentement son potentiel érotique, alors que chez la femme l'effondrement se produit avec une brutalité stupéfiante. » (*idem*: 24) Cette présentation de l'inégalité entre les sexes montre sans grande surprise que la prolongation de la jeunesse est une affaire exclusivement masculine. Le roman toutefois va plus loin que d'attester la misogynie ordinaire de l'institution universitaire. Comme nous l'avons vu, la vie personnelle de François représente la vie sociale occidentale, et sa jeunesse, sa décadence. C'est ainsi que, avant même l'incursion de l'islam dans le roman, la lectrice comprend que le futur de l'Occident est réservé aux hommes. Lorsque, après la transition à l'islam, les femmes seront exclues du personnel de la Sorbonne, cette nouvelle donne politique ne viendra que confirmer cette situation déjà très réelle dans les mœurs occidentales.

À travers ses relations, François accède à une connaissance globale des mœurs amoureuses et sexuelles de son époque, qu'il commente abondamment, fidèle en cela au lieu commun du mâle blasé qu'il incarne, dont la vision subjective est avant tout un dispositif à commentaires et diagnostics relativement choquants sur sa société. Ces observations sur sa vie personnelle, propulsées à la hauteur de la civilisation par la liaison thématique de sa vie privée et de la société entière présente dès l'incipit, et dont le vecteur est l'activité littéraire professionnelle, acquièrent alors une qualité universelle qui fait de François le personnage-type de la transition de la civilisation occidentale à la civilisation islamique, son aventure spirituelle particulière représentant l'aventure sociale française au grand complet. Sa désillusion personnelle peut alors être lue comme une mise en scène du cynisme, compris comme un nouveau type de naïveté qui lui permettra de franchir la frontière où se terminent conjointement l'Occident et la jeunesse.

La montée progressive de l'islam dans le roman est d'abord présentée comme inquiétante par son puritanisme. François, qui assiste à la transformation politique de la société française, est pris de vertige devant la transformation des mœurs qu'elle pourrait très bien impliquer : « En débouchant place d'Italie, je fus soudain envahi par la sensation que tout pouvait disparaître. Cette petite Noire aux cheveux bouclés, au cul

moulé dans un jean, qui attendait le bus 21, pouvait disparaître ; elle allait certainement disparaître, ou du moins être sérieusement rééduquée ». (*idem*: 90)

Toutefois, cette transformation, il la sait dès le départ ne devoir être que superficielle, d'apparence. Si la parure extérieure est transformée, le vêtement intime, lui, demeure le même. Ainsi, songeant à la fermeture probable d'une boutique de mode, François pense-t-il :

Le magasin *Secret Stories* par contre, qui vendait de la lingerie de marque à des prix dégriffés, n'avait aucun souci à se faire : le succès des magasins analogues dans les galeries marchandes de Riyad et d'Abu Dhabi ne s'était jamais démenti (...). Vêtues pendant la journée d'impénétrables burqas noires, les riches Saoudiennes se transformaient le soir en oiseaux de paradis, se paraient de guêpières, de soutiens-gorge ajourés, de strings ornés de dentelles multicolores et de pierreries ; exactement l'inverse des Occidentales, classe et sexy pendant la journée parce que leur statut social était en jeu, qui s'affaissaient le soir en rentrant chez elles, abdiquant avec épuisement toute perspective de séduction, revêtant des tenues décontractées et informes. (*idem*: 91)

Déjà, on voit la frustration affective de François considérer l'islam avec envie. Comme dès les premières pages il voyait dans la « relation amoureuse exclusive » le principal obstacle à la pérennité de ses relations (et qui sera, nous le verrons, remplacée avantageusement par la polygamie musulmane), il voit ici le mode de vie occidental comme gage de l'échec de la vie conjugale, la femme de carrière n'étant pas compatible avec le rôle de séduction qu'elle doit endosser. Ainsi, après ce long passage de commentaires sur la sensualité de l'islam, une scène vient en confirmer la justesse par une illustration de la misère conjugale occidentale, sorte d'application dans la pratique des thèses développées juste avant sous forme de commentaire. Alors que François est en visite chez Bruno, un vieil ami, il considère Annelise, son épouse, avec le même mépris :

Le matin probablement elle se faisait un brushing puis elle s'habillait avec soin, conformément à son statut professionnel (...) puis elle rentrait vers vingt et une heures, épuisée, elle s'effondrait, passait un sweat-shirt et un bas de jogging, c'est ainsi qu'elle se présentait devant son seigneur et maître et il devait avoir, il devait nécessairement avoir la sensation de s'être fait baiser quelque part. (*idem*: 93-94)

La femme occidentale, toute en séduction et attrait dans le monde, devient dans la sphère privée une créature informe et lasse, indigne d'un « seigneur et maître »

masculin, qui s'est manifestement fait duper par ces mêmes promesses de séduction publiques. La frustration majeure de la France, ce n'est pas tant de vivre au milieu des tentations, qui impliquent un refoulement obligatoire des pulsions : c'est bien plutôt la vie « en ménage », où la femme, d'objet de désir se transforme en corps mou et fatigué, qui signe l'échec de la vie de couple occidentale. Aussi, tout ce qu'il reste à l'homme ordinaire, ce sont ces tentations publiques, « la détection des cuisses de femmes, la projection mentale reconstruisant la chatte à leur intersection, processus dont le pouvoir d'excitation est directement proportionnel à la longueur des jambes dénudées » (*idem*: 177). C'est pourquoi l'islam fait peur : son puritanisme, qui menace de faire disparaître les jupes courtes et les « culs moulés », semble enlever au Français son dernier objet compensatoire. De fait, après la prise de pouvoir par la Fraternité musulmane, François observe-t-il cette transformation majeure :

Un nouveau vêtement aussi s'était répandu, une sorte de blouse longue en coton, s'arrêtant à mi-cuisse, qui ôtait tout intérêt objectif aux pantalons moulants que certaines femmes auraient pu éventuellement porter ; quant aux shorts, il n'en était évidemment plus question. La contemplation du cul des femmes, minime consolation rêveuse, était elle aussi devenue impossible. Une transformation, donc, était bel et bien en marche ; un basculement objectif avait commencé de se produire. (*idem*: 177)

Plus tard, toutefois, lorsque François, qui a perdu *in absentia* son poste à la Sorbonne, croise un ancien collègue, nous voyons la vraie nature de ce changement, son versant privé. Alors qu'il s'enquiert des transformations en cours à l'université, François interroge son collègue :

« Et les étudiantes? » demandai-je (...). Il sourit franchement. « Là, évidemment, les choses ont beaucoup changé ; disons que ça a pris des formes différentes. Je me suis marié » ajouta-t-il avec un peu de brusquerie. « Marié avec une étudiante » précisa-t-il. (...) Je vais prendre une deuxième épouse le mois prochain. (*idem*: 181)

L'islam, qui vide les rues de la présence féminine, ne le fait que pour la recadrer dans la vie privée des hommes, là où, disposant des pouvoirs matrimoniaux, ils ne pourront être frustrés de leurs séductions, mais en seront les uniques bénéficiaires. Bien plus, le passage du flirt au mariage permet de transformer complètement le rapport des hommes à leurs désirs. Si la misogynie universitaire française prolonge la jeunesse de François en lui donnant accès chaque année à de nouveaux arrivages d'étudiantes, elle ne la prolonge toutefois qu'en tant que jeunesse, c'est-à-dire qu'il est enfermé dans une

étape intermédiaire de la vie, celle du « libertinage amoureux », dont il finit par se lasser. Son désintérêt pour la vie amoureuse, après le départ de Myriam (la dernière en date de ses copines étudiantes), ses tentatives ratées de prendre du plaisir auprès des prostituées, montrent le caractère invivable de cette période flottante où l'enferme la société occidentale. La décadence de la vie de François est due à cette jeunesse prolongée artificiellement, alors que d'autres, Bruno, par exemple, qui n'ont pas cette chance, vivent tout simplement une triste misère conjugale. La proposition de l'islam, est de rendre permanente et officielle la situation amoureuse réservée à la jeunesse, et de fait généraliser et légitimer sous forme de relation conjugale non-exclusive, le désir amoureux de François depuis le tout début, auquel le « libertinage amoureux » ne pouvait pas répondre adéquatement. L'islam, alors, plutôt que de mettre fin à une civilisation occidentale moribonde et de la remplacer en imposant un système de valeurs complètement différent, lui donne un second souffle en lui permettant de réaliser les promesses qu'elle était incapable de tenir et qui causaient la souffrance des hommes.

C'est ce renouveau permis par l'islam qui mènera François à sa conversion. En visite chez Rediguer, véridirecteur de la Sorbonne après l'arrivée au pouvoir de la Fraternité musulmane, il croise d'abord sa nouvelle épouse, Aïcha, « une fille d'une quinzaine d'années, vêtue d'un jean taille basse et d'un tee-shirt Hello Kitty » (*idem*: 243), qu'il peut voir car elle a oublié de se voiler. Il rencontre ensuite Malika, la première épouse du directeur, « une femme d'une quarantaine d'années, grassouillette et d'allure bienveillante » (*idem*: 247). Durant la conversation, qui tourne autour de sa conversion à l'islam, étape nécessaire vers la réintégration de François à son poste de professeur, François ne peut « s'empêcher de songer à son mode de vie : une épouse de quarante ans pour la cuisine, une de quinze ans pour d'autres choses... sans doute avait-il une ou deux épouses d'âge intermédiaire. » (*idem*: 262) C'est ce qui guidera la réflexion de François pendant que dans les jours suivants il tentera de réfléchir à « une espèce de Créateur de l'Univers » (*idem*: 262). Finalement, lorsqu'il rencontre Rediguer à nouveau et qu'il apprend qu'il aura droit à au moins trois épouses, choisies par des marieuses pour qu'elles soient conformes à son statut social élevé, François, qui tout au long du roman vit sur une jeunesse prolongée de moins en moins fonctionnelle, commence à « prendre conscience – et ça, c'était une vraie nouveauté – qu'il y aurait, très probablement, autre chose. » (*idem*: 295) La véritable nouveauté qu'amène l'islam, c'est ce renouveau affectif et sexuel de François. En pensant à ses futures amantes, il se

dit que « chacune de ces filles, aussi jolies soit-elle, se sentirait heureuse et fière d'être choisie par moi, et honorée de partager ma couche. Elles seraient dignes d'être aimées; et je parviendrais, de mon côté, à les aimer. » (*idem*: 299)

Tout au long du parcours affectif de François, qui passe d'une jeunesse décadente dysfonctionnelle à un statut matrimonial qui permet d'officialiser ses meilleurs aspects et de garantir leur pérennité, Houellebecq s'affaire à la transformation de la figure du mâle blasé, mise en place au début du roman afin de montrer, dans sa progression, ses souffrances et ses désirs, pour finalement en faire la figure-type de la conversion à l'islam. L'évolution de la relation de François à l'islam, qui passe de l'indifférence à la crainte, pour finalement se solder par une conversion avantageuse, représente aussi celle de la France et de l'Occident en général : en devenant musulmans ils échangent un système de valeurs contradictoires et frustrantes, basé sur le cycle séduction-frustration, pour un autre, qui replace ouvertement les promesses féminines dans le cadre de la domination masculine légitime et assumée. Ainsi, la conversion de François ressemble davantage à une conversion monétaire qu'à une conversion de l'âme : il troque une devise contre une autre, en gagnant au change, mais ne transforme en rien son rapport au monde ou à la vie spirituelle.

Cette échangeabilité religieuse, est le principal moteur de l'ironie noire de *Soumission*. En présentant un islam parfaitement compatible avec l'Occident, Houellebecq évite complètement le sujet qui brûle toutes les lèvres : celui du terrorisme, de la guerre, du « conflit de civilisations ». François s'intéresse à peine aux cadavres qu'il croise au hasard de son chemin (*idem*: 129-130) et ne s'inquiète pas des affrontements qui se déroulent à Paris : « je n'avais pas peur, j'étais sans grande raison persuadé que les affrontements s'arrêteraient boulevard Clichy. » (*idem*: 62). Même Ben Abbas, la figure du triomphe islamique dans le roman, est éloigné au possible du cliché extrémiste :

Il ne faut pas se le représenter comme un taliban ni comme un terroriste, ce serait une grossière erreur ; il n'a jamais eu que mépris pour ces gens. Lorsqu'il en parle (...), au-delà de la réprobation morale affichée, on distingue très bien cette nuance de mépris ; au fond, il considère les terroristes comme des *amateurs*. (*idem*: 154)

Ce chef politique, qui fait triompher l'islam par la voie des urnes plutôt que par la terreur, est aussi un conservateur qui se place en continuité avec les idées politiques

françaises, en soutenant une économie de droite libérale et « le caractère indépassable de l'économie de marché » (*idem*: 153), et en restituant à la charia, au contraire d'un Tarik ramadan qui la présente comme une « option novatrice, voire révolutionnaire » (*ibidem*), sa « valeur rassurante, traditionnelle » (*ibidem*). Non seulement il peut offrir une continuité à la France, mais il peut aussi lui permettre de réaliser son désir inavouable : la « restauration (...) du patriarcat » (*ibidem*). Nous l'avons vu plus haut, la principale fonction de l'islam dans le roman est de donner un nouveau souffle à la vie affective française en rendant officielle et durable la vie sexuelle réservée autrement à la jeunesse. D'ailleurs, pendant toute cette démonstration, Houellebecq prend soin d'intercaler les moments de discussion politique entre hommes (François et le mari de Marie-Françoise, une collègue), avec les moments de servilité toute occidentale de cette dernière : « À la voir s'affairer sur son plan de travail... », « Elle avait préparé des tartelettes au cou de canard et aux échalotes, délicieuses... », « Marie-Françoise nous invita à passer à table ; elle avait préparé une salade de fèves accompagnée de pissenlits et de copeaux de parmesan. C'était délicieux, tellement que je perdis un instant le fil du discours de son mari. », « Marie-Françoise nous servit ensuite des souris d'agneau confites accompagnées de pommes de terre sautées, et je commençais à perdre pied. », « Marie-Françoise apporta le dessert, une croustade landaise aux pommes et aux noix. Cela faisait longtemps en tout cas que je n'avais pas aussi bien mangé. » (*idem*: 151-159) Une telle exhaustivité dans la description de la tâche de l'épouse sape l'effet de nouveauté des réformes politiques de Ben Abbès, et montre que cette sujétion des femmes à l'homme est banale et fait partie du quotidien des français, bien qu'un désir d'affirmation des hommes subsiste tout de même.

D'un point de vue politique, seul Ben Abbès peut rendre ce désir possible, ce qu'il fait de l'islam représente une véritable option pour la France. Lorsque Ben Abbès professe ces idées choquantes pour la bonne société bourgeoise bien que secrètement désirées par elle, parce qu'il est musulman :

Un boulevard s'ouvrait devant lui, que la droite ne pouvait pas emprunter (...) sans se faire qualifier de réactionnaires, voire de fascistes par les ultimes soixante-huitards, momies progressistes mourantes (...) lui seul était à l'abri de tout danger. Tétanisée par son antiracisme constitutif, la gauche avait été depuis le début incapable de le combattre. (*idem*: 154)

L'effet positif de l'élection de Ben Abbès sur l'économie politique de la France s'accompagne d'un « optimisme qu'elle n'avait pas connu depuis la fin des Trente

Glorieuses » (*idem*: 198) En effet, son élection provoque la baisse drastique de la délinquance, mais surtout celle du chômage, « dont les courbes étaient en chute libre (...) dû sans nul doute à la sortie massive des femmes du marché du travail » (*idem*: 199).

Corollaire de ce retour au foyer, on assiste à « la diminution drastique du budget de l'Éducation nationale – de loin le premier budget de l'État auparavant. Dans le nouveau système mis en place, l'obligation scolaire s'arrêtait à la fin du primaire – c'est-à-dire, à peu près, à l'âge de douze ans ; le certificat de fin d'études était rétabli, et apparaissait comme le couronnement normal du parcours éducatif. (*ibidem*)

Ben Abbès, en coupant dans les dépenses gouvernementales davantage que les partis les plus libéraux, réalise l'objectif actuel de l'État minimal sans susciter aucune opposition. Mais il ne s'arrête pas là et répond aux désirs des jeunes et de la gauche en coupant les subventions étatiques aux grands groupes industriels, pour favoriser l'auto-entreprenariat :

Ces mesures furent d'emblée extrêmement populaires ; depuis plusieurs décennies, le rêve professionnel universellement exprimé par les jeunes était en effet de « monter sa boîte », ou du moins d'avoir un statut de travailleur indépendant. Elles correspondaient en outre parfaitement aux évolutions de l'économie nationale : malgré de coûteux plans de sauvetage, les grands sites industriels avaient en effet continué de fermer en France, les uns après les autres ; alors que l'agriculture et l'artisanat tiraient parfaitement leur épingle du jeu, et même conquéraient, comme on dit, des parts de marché. (*idem*: 202)

Parce qu'il répond aux crises du capitalisme tout en évitant de changer le système économique, l'islam est présenté dans le roman comme la nouvelle panacée, un système plus adapté à la configuration économique actuelle, faite de travail autonome et de petite entreprise, que la social-démocratie européenne. Si cette dernière avait misé sur l'entrée des femmes sur le marché du travail comme résolution temporaire d'une crise de la consommation, la nouvelle société musulmane, elle, propose à même fin leur sortie. L'habileté avec laquelle Houellebecq décrit un islam politique, au sens européen du terme, dans un roman où les allusions au terrorisme et aux affrontements armés sont si brefs et périphériques qu'ils semblent placés là expressément pour diminuer leur importance, pour laisser toute la place aux aspects positifs de la nouvelle religion étatique, qui permet de redonner vie aux économies européennes moribondes, témoigne du sérieux avec lequel il considère l'islam et le monde musulman comme réelle

puissance politique, alors que pour beaucoup le point focal des réflexions demeure le moment fort du terrorisme.

Dans *Windows on the world* (2003), roman portant sur les attentats du 11 septembre 2001, Frédéric Beigbeder, réfléchissant sur l'inutilité apparente de son entreprise littéraire, déplore que « l'écrivain est comme la cavalerie, qui arrive toujours trop tard. » (Beigbeder, 2003: 43). Il arrive après l'attentat, après les morts, et ne peut rien faire d'autre que dire « Je suis New York ». Parce que le point de départ de sa réflexion est l'atrocité, et qu'il ne s'intéresse à l'islam que par la lentille de cette atrocité, il ne peut que décrire l'atrocité, dans un roman mimétique de l'attentat lui-même, qui en reproduit la violence à un niveau littéraire, pacifié, donc acceptable. Ainsi, parlant d'une femme voilée croisée dans le métro : « Je l'aurais bien attrapée dans un coin mais elle a refusé : – Désolé : ce soir ma chatte fait le ramadan ! Je tiens à présenter mes excuses aux autorités musulmanes pour la blague qui précède. Je sais très bien que le ramadan autorise à manger le soir. » (*idem*: 44)

Contrairement à ce que Houellebecq exprime, l'islam est présenté ici comme ce qui prive le Français de sa libre sexualité, ce qui sépare le mâle blasé des femmes qu'il désire et qui se moquent de lui. Tout au long du roman de Beigbeder, l'auteur-narrateur est prisonnier de cette antinomie Islam-Occident, posture que *Soumission* fait évoluer rapidement pour en montrer les limites, afin de démontrer la compatibilité et l'harmonie des deux civilisations, qui s'entendent pareillement sur la domination des femmes. Cette compatibilité, Beigbeder ne l'esquisse qu'une fois, en dévoilant par mégarde son alliance objective avec les terroristes alors qu'il parle des *party girls* new-yorkaises qui ne veulent pas de lui :

Ben Laden veut du mal à ces filles. Moi je ne veux que du bien à leurs tétons durs dans des débardeurs trop serrés. (...) Et c'est là que j'ai une révélation. Aujourd'hui le PLAY-BOY INTERNATIONAL est une femme. (...) C'est d'elles que les islamistes ont peur et comme je les comprends ! Moi aussi elles me foutent les jetons avec leur artillerie lourde : le mascara, le gloss, les parfums orientaux, les dessous soyeux. Elles m'ont déclaré la guerre. (*idem*: 229)

Cette alliance contre l'ennemi commun aux islamistes et à l'écrivain français, n'a lieu apparemment que sur fond d'un désaccord fondamental : Ben Laden veut du mal aux femmes, Beigbeder leur veut leur amour, même si tous deux au fond sont en guerre avec elles. Toutefois, ces deux figures sont rapprochées dans la peur que leur

inspire ces femmes séductrices et *empowerées* : le terroriste par sa pudeur fanatique, l'écrivain par la timidité de *loser* blasé qu'il décrit tout au long du roman. Mais Beigbeder ne va pas au bout de ce rapprochement, et n'assume pas ses conséquences ultimes, où Ben Laden paraît alors être une version idéalisée, forte de Beigbeder, et le meurtre des femmes occidentales l'accomplissement de son désir secret de vengeance. C'est cette proximité d'intérêts que Houellebecq a compris et qu'il s'est affairé à décrire dans *Soumission*. L'insolence islamiste, qui outrepassé les bornes de l'acceptabilité européenne est à même de réaliser ses désirs cachés. Si Beigbeder a choisi l'angle de l'indicible pour décrire la tragédie de l'attentat dans toute son atrocité, allant jusqu'à la comparer au cliché de l'atroce que représente la Shoah « le Windows of the World était une chambre à gaz de luxe. Ses clients ont été gazés, puis brûlés et réduits en cendres comme à Auschwitz. Ils méritent le même devoir de mémoire. » (*idem*: 334), c'est avant tout pour masquer cette identité, pour se distancier au possible de ceux avec lesquels il sent, finalement, une camaraderie fondamentale.

C'est pourquoi Beigbeder arrive trop tard : parce qu'il ne peut identifier, avant le massacre, de motif de divergence radicale d'avec Ben Laden. « C'est eux qui l'ont fait, mais c'est nous qui l'avons voulu » (Baudrillard, 2007), écrit scandaleusement Baudrillard au lendemain du 11 septembre. Comme lui, Houellebecq dit que nous voulons l'islam, nous désirons l'insolence et le courage des islamistes, qui peuvent dire ce que l'homme occidental ne peut que penser, ou à la rigueur écrire dans un roman. Houellebecq, lui, n'arrive pas trop tard : *Soumission* arrive avant *Charlie Hebdo* et avant le Vendredi 13, et pourtant les questions que le roman soulève sont encore plus actuelles depuis ces événements, les seules vraiment d'actualité. En comparaison, *Windows on the world*, et la matière du 11 septembre en général, nous semblent terriblement *vintage*. Si Baudrillard pouvait conclure son texte sur les attentats en décrivant la guerre d'Irak à venir comme « un non-événement, un événement qui n'a pas lieu [et dont] la raison d'être est de substituer à un véritable et formidable événement historique, unique et imprévisible, [comme l'attentat du WTC] un pseudo-événement répétitif et déjà-vu. » (*ibidem*), force est de constater que le terrorisme vieillit mal lui aussi, et que c'est l'attentat qui est aujourd'hui un non-événement. Déjà après le 11 septembre, nous attendions le prochain attentat. Après le marathon de Boston, après *Charlie Hebdo*, nous attendions le prochain attentat. Le soir du Vendredi 13, j'attendais le prochain attentat. Le terrorisme, qui a pu être « l'acte qui restitue une singularité

irréductible au cœur d'un système d'échange généralisé » (*ibidem*), est devenu la routine d'un système d'échange basé, de plus en plus, sur la singularité (par le retour à l'artisanat, la popularité des marchandises à faible tirage et des micro-productions culturelles, la généralisation de la catégorie « *underground* » et l'auto-entreprise : les mêmes types industriels, nous l'avons vu, auxquelles Ben Abbès, héros politicien de *Soumission*, adapte l'économie politique française).

Beigbeder refuse cette banalité du terrorisme, et cherche ses racines, pas nécessairement chez les islamistes, radicaux « de toute façon », mais dans la décadence de la bonne société française. Il fait ainsi de l'anticonformisme la cause première des attentats : Extrait d'*À Rebours*, de Huysmans :

C'était le grand bain de l'Amérique transporté sur notre continent; c'était enfin, l'immense, la profonde, l'incommensurable goujaterie du financier et du parvenu, rayonnant, tel qu'un abject soleil, sur la ville idolâtre qui éjaculait, à plat ventre, d'impurs cantiques devant le tabernacle impie des banques ! Eh ! Croule donc, société ! Meurs donc, vieux monde ! S'écria Des Esseintes, indigné par l'ignominie du spectacle qu'il évoquait... Je le savais ! Le vrai coupable de l'attentat n'est pas Oussama Ben Laden mais ce fieffé Des Esseintes. Je me doutais bien que ce dandy décadent adoptait un comportement un peu louche. À force de trouver esthétique le nihilisme, les enfants gâtés cautionnent les mass murderers. Tous les excentriques garçonnets qui professent la haine en ricanant ont désormais des taches de sang sur leur plastron. (...) Le dandysme est inhumain ; les extravagants, trop lâches pour passer à l'acte, préfèrent suicider les autres qu'eux-mêmes. Ils tuent les mal habillés. Des Esseintes assassine de ses mains blanches des innocents qui ont commis le crime d'être banals. (...) On croit pointer du doigt des responsables involontaires, des fonds de pension anonymes et impersonnels, des structures virtuelles. Mais au bout du compte ce sont des gens qui hurlent, qui supplient et saignent. La fin du monde est ce moment où la satire devient réalité, où les métaphores deviennent vraies, où les caricaturistes se sentent morveux. (*apud* Beigbeder, 2003: 84)

C'est selon lui par les extravagants, terroristes en puissance que la France s'est rendue vulnérable aux attentats. Ceux que la société dégoûte, qui voudraient voir le vieux monde s'écraser et qui perçoivent alors, par-delà la tragédie, le système attaqué lors d'un attentat et qui se réjouissent à demi de cette porte ouverte vers la ruine d'une société pourrie tout en frissonnant devant l'horreur de ceux qui provoquent cette ouverture, c'est ceux-là qui assassinent. Les jeunes esthètes qui méprisent la masse prolétarienne, les jeunes révolutionnaires qui veulent l'effondrement du capitalisme, ne font que précipiter les attentats et les calamités et, sous ce système qu'ils haïssent, « ce sont des gens qui hurlent, qui supplient et qui saignent. » Ce passage très *people* du

roman de Beigbeder, qui appelle au pathétique et dont la fin ne manque pas d'impressionner le lecteur au fait des événements de *Charlie Hebdo*, n'est possible que par l'emphase mise sur *À Rebours*. Si la faute peut échoir à Des Esseintes, c'est qu'il est le type du nihilisme fin-de-siècle, le français blasé par excellence. Mais se concentrer sur ce roman de l'échec du romantisme, c'est surtout ignorer toute la dernière partie de l'œuvre de son auteur. Alors que Beigbeder accuse Des Esseintes, c'est Durtal que Houellebecq met en cause. Ce faisant, il prend au sérieux le cul-de-sac du dandysme fin de siècle : « Comment, lorsqu'on a écrit un livre d'une originalité aussi puissante [qu'*À Rebours*], qui demeure inouï dans la littérature universelle, comment peut-on continuer à écrire ? La première réponse qui vient à l'esprit est bien sûr : avec la plus extrême difficulté. » (Houellebecq, 2015: 48).

Plutôt que de rejeter la responsabilité de la géopolitique actuelle sur un Des Esseintes finalement impuissant à changer le cours des choses, il se tourne vers Durtal, personnage de la dernière partie de l'œuvre de Huysmans, qui met en scène à travers lui sa propre conversion au catholicisme. Ainsi, le maître de la littérature de la décadence parvient à faire de la littérature après son propre triomphe dans le nihilisme, une littérature qui soit autre chose que la décadence, qui la renverse, en quelque sorte, tandis que Beigbeder reste dans la décadence, fait un roman de décadence avec le 11 septembre, et se place ainsi du côté d'un occident « qui sous nos yeux se termine ». Tout l'intérêt du roman de Houellebecq est qu'il se place justement de l'autre côté, celui de la civilisation, de la vie spirituelle : il écrit un roman de conversion, c'est pourquoi il s'intéresse au Huysmans du renouveau.

Le problème posé par l'œuvre de Huysmans et auquel *Soumission* tente de répondre est le suivant : comment est-il possible que, au fil de l'écriture de Huysmans, Des Esseintes, nihiliste forcené, se métamorphose en Durtal, personnage profondément spirituel ? La conversion du héros alors qu'il est en proie au doute et aux douleurs qu'impliquent son acheminement vers la religion, représentent un changement total, l'entrée dans une nouvelle vie. La conversion, chez Huysmans, signifie la transformation, l'orientation de l'existence entière vers Dieu. Ce changement ne peut être total qu'à partir de la figure de Des Esseintes, qui en représente l'exacte antithèse. Toutefois, le roman de Houellebecq met en scène une conversion qui n'est pas une ouverture à l'altérité, mais le troc d'une routine contre une autre. Comme on convertit une devise en une autre selon un taux de change particulier, François convertit son

athéisme français en islamisme tiède pour satisfaire aux exigences de la nouvelle donne politique et bénéficier de ses avantages passés, bonifiés par le nouveau régime.

C'est que, contrairement à la conversion de Durtal, celle de François n'est pas l'aboutissement d'un processus intérieur de doute et de crainte, suivi d'un saut dans le vide qui aboutit à la foi, mais bien la fin d'une longue désillusion qui le conduit à accepter une situation inchangeable mais avantageuse. Il ne se convertit pas : il se « soumet ». Soumission à ses désirs, d'abord, à la nouvelle organisation politique qui permet à ses désirs de trouver satisfaction, ensuite. Soumission de laquelle Rediger fait l'éloge en rapprochant son sentiment religieux de la soumission de la protagoniste d'*Histoire d'O* :

L'idée renversante et simple, jamais exprimée auparavant avec cette force, que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue. C'est une idée que j'hésiterais à exposer devant mes coreligionnaires, qu'ils jugeraient peut-être blasphématoire, mais il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. Voyez-vous, poursuit-il, l'islam accepte le monde, et il l'accepte dans son intégralité, il accepte le monde « tel quel », pour parler comme Nietzsche. (*idem*: 260-261)

Ce rapprochement scelle l'union de l'islam houellebecquien avec la misogynie française ordinaire, mais aussi avec le positivisme scientifique. L'islamité, encore une fois, vient remplacer une catégorie déjà existante des sociétés occidentales : le Dieu auquel on se soumet de cette manière dans le roman, est complètement assimilé à la nature. La piété de Rediger et son admiration pour le monde « tel quel » est illustrée par la cohabitation, dans son bureau, de versets du Coran avec « des photos grand format, tirées sur papier mat, qui représentaient des amas galactiques, des supernovas, des nébuleuses spirales. » (*idem*: 297) Lors de sa conversion, François aussi sera enivré des images spatiales :

Des images de constellations, de supernovas, de nébuleuses spirales me traverseraient l'esprit; des images de sources aussi, de déserts minéraux et inviolés, de grandes forêts presque vierges; peu à peu, je me pénétrerais de la grandeur de l'ordre cosmique. Puis, d'une voix calme, je prononcerais la formule suivante, que j'aurais phonétiquement apprise : « Ach-Hadou ane lâ ilâha illa lahou wa ach-hadou anna Mouhamadane rassouloullahi. (...) Et puis ce serait fini; je serais, dorénavant, un musulman. (*idem*: 298)

Cette identité de Dieu avec la nature vue à travers les lentilles de Hubble, montre la compatibilité de l'islamité avec le positivisme scientifique occidental actuel. Car la science, par ses démonstrations univoques et implacables, est le principal vecteur de soumission dans les sociétés occidentales : soumission à la nécessité, aux lois de la physique, au système social. Mais qu'amène cette spiritualité qui ne propose autre chose que la toute-puissance de l'implacable ? Qu'une soumission nietzschéenne au monde tel qu'il est ? C'est ici qu'il faut adresser la tache aveugle du roman, l'élément constamment tenu hors de sa matière : la foi. La foi comprise non pas comme « croyance », mais comme état d'esprit tourné vers autre chose que le donné, la foi comme tour de force de l'esprit qui parvient à penser l'existence par-delà la nécessité, par-delà l'implacable. Et la conversion que cette foi implique est autre chose qu'un changement de mode de gouvernance ou le troc d'un trousseau de croyances pour un autre, mais justement le geste courageux de rejeter la gouvernance, de rejeter la croyance, de se rejeter hors de soi-même, dans ce que Kierkegaard appelle : « *La lutte de la foi ; la lutte folle pour la possibilité*. Car la possibilité seule ouvre la voie du salut. (...) Et celui-là seul dont l'être est bouleversé à tel point qu'il devient esprit et conçoit que tout est possible, celui-là seul s'est approché de Dieu. » (Chestov, 1998: 27)

Tant que cette foi ne se sera pas au cœur de la cité, tant qu'il n'y aura pas de conversion générale à ce saut dans le vide que représente la foi privée véritable, la France, et l'Occident tout entier, et l'Orient même, malgré l'islam, malgré la Sécurité, malgré tous les dogmes, tout ça restera inchangé.

Bibliographie :

BAUDRILLARD, Jean (2007). *L'Esprit du terrorisme*. Paris: Le Monde.

BEIGBEDER, Frédéric (2003). *Windows on the world*. Paris: Gallimard.

CHESTOV, Léon (1998). *Kierkegaard et la philosophie de l'existence*. Paris: Vrin.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.

HUYSMANS, Joris Karl (1996). *En Route*. Paris: Gallimard.

Sitographie :

LEMONDE(2007). 'Disparitions' <URL:http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2007/03/06/l-esprit-du-terrorisme-par-jean-baudrillard_879920_3382.html>

**REPRÉSENTATIONS DES FEMMES DANS LES UNES DE CHARLIE HEBDO
(DE 1975 À 2013)**

Le clivage entre féminismes et humour

JULIE GRENON-MORIN

Université du Québec à Montréal

juliegrenonmorin@videotron.ca

Résumé : Il existe des tensions entre humour et féminismes, ce que nous proposons de décortiquer à la lumière de quatre numéros de *Charlie Hebdo*. Dans un premier temps, nous jetons un œil sur les théories qui prennent en compte la liberté d'expression et la possibilité de rire des champs du ressort des féminismes au même titre que d'autres types d'idées, ce qui ne fait pas l'unanimité chez les féministes. Dans un deuxième temps, nous effectuons une analyse des caricatures en une pour évaluer les représentations des personnages féminins et donc des féminismes. Les unes à l'étude sont issues de deux périodes afin de bien marquer le clivage entre elles, soit les années 70 et 2010 : # 227 (1975) et # 342 (1977) ainsi que # 924 (2010) et # 1081 (2013).

Mots-clés : femmes – féminismes – caricatures - années 70 - années 2010.

Abstract: Tensions exist between humor and feminisms, which is the subject of our paper regarding four issues of *Charlie Hebdo*. First, we will take a look on theories concerning the liberty of speech and the possibility of laughing about anything, including women and feminisms, which is not something every feminist agrees on. Second, we analyse the caricatures on the front pages to evaluate the representations of the women characters and the feminisms. These front pages were issued in two different times, which shows the split between them, namely the 70' and the years 2010: these editions are # 227 (1975) and # 342 (1977) as well as # 924 (2010) and # 1081 (2013).

Key words: women – feminisms – cartoon – seventies - years 2010.

Dans la foulée du tragique attentat perpétré contre la revue satirique *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015, un engouement sans précédent a pris naissance pour l'hebdomadaire. Difficile d'échapper à cette déferlante qui a au moins eu l'avantage de faire connaître cette publication française à un plus large public, c'est un euphémisme de le dire. Au-delà des questions soulevées par les intégrismes religieux et qui ont fait l'objet de nombreux débats, notamment sur des unes qui ont fait beaucoup parler (pensons au numéro dit « des survivants » ou bien encore à la une qui a poussé des malfaiteurs à un incendie dans les bureaux de la revue en 2011), la représentation des femmes à travers les caricatures parfois irrévérencieuses du *Charlie Hebdo* apparaît fascinante. La présente analyse se veut donc à l'écart de la question trouble de l'islam pour un sujet plus nouveau et des procès expéditifs tels que « Ils l'avaient bien cherché ».

L'étude repose sur quatre unes de par leur importance évidente en tant que page frontispice, à deux époques, soit les années 70 et l'époque actuelle. Il s'agit des numéros 227 (publié le 24 mars 1975) et 342 (2 juin 1977) ainsi que des numéros 924 (3 mars 2010) et 1081 (du 6 mars 2013). Nous essaierons, à travers une lecture texte/image, de définir la place des femmes dans l'espace public, et plus particulièrement celle accordée dans les limites de ce journal maintenant célèbre, à la manière d'un échantillonnage sociétal quoique imparfait. À l'image des combats féministes des décennies passées, les femmes font face à des tensions multiples, bien que le contexte ait évolué, en France comme au Québec. Il s'agira donc d'évaluer la portée du message satirique des dessins des artistes à deux époques distinctes, dont certains ont été assassinés dans les circonstances que nous connaissons. Nous tenterons d'y parvenir, même si « les considérations sur un humour féminin semblent parfois l'embrumer » et que « c'est le propre de l'humour, justement, de résister à l'analyse » (Falardeau, 2014: 227 pour les deux citations). Le clivage entre ces deux périodes permettra de mettre en lumière les avancements en matière de féminismes. Ce texte souhaite finalement être un hommage, tout en demeurant critique, à la mémoire des humoristes et des membres de l'équipe décédés, mais aussi une volonté de se pencher davantage sur cette revue qui, bien que ce soit pour de très mauvaises raisons, est passée à l'Histoire.

Prises de position

Tout d'abord, rappelons en quoi consiste la revue et ce qui la caractérise. *Charlie Hebdo* se distingue dans le panorama journalistique français en étant le seul hebdomadaire à traiter l'actualité par le biais du dessin de presse principalement. Des chroniques, des textes d'humeur et des reportages s'inscrivent également dans les numéros. Ce journal se positionne comme libertaire et la direction mentionne que son équipe est de « toutes les composantes de la gauche plurielle, et même des abstentionnistes³¹ ». Ainsi, il s'est rendu célèbre pour ses critiques des religions et ses positions laïques, en plus d'être écologiste et féministe, et attaquant la droite et l'extrême droite, mais aussi la gauche. D'ailleurs, le rédacteur en chef Gérard Biard affirmait dans *Libération* qu'« on ne peut pas être de gauche si on n'est pas féministe³² ».

En vingt-trois ans d'existence dans sa forme actuelle (autrefois *Hara-Kiri*, *Charlie Hebdo* a été créé en 1970 et publié jusqu'en 1982 ; la nouvelle mouture remonte à 1992), *Charlie Hebdo* a consacré plusieurs unes aux luttes féministes et soutient le mouvement. Par le biais de la satire, c'est bien la promulgation des femmes que veut la rédaction de l'hebdomadaire. Certes, le féminisme n'est ni le sujet principal ni le préféré de *Charlie Hebdo* ; son regard peut parfois manquer de justesse. C'est ce qu'a attesté avec vigueur, dans un texte pamphlétaire, Dinaïg Stall dans « *Charlie Hebdo : l'imposture féministe* » sur le site *Les mots sont importants*. Stall s'insurge sur un numéro hors-série publié en 2011 *Le féminisme est l'avenir de l'homme* auquel ont participé un grand nombre de femmes. Même l'écrivaine féministe Nancy Huston y est allée de son commentaire en janvier 2015. Questionnée par rapport aux événements de *Charlie Hebdo*, elle semble avoir occulté l'aspect nécessaire de la caricature en blâmant les humoristes de la revue : « J'ai toujours détesté l'image des femmes et des

³¹ À ce propos voir MOUNIR, Roderic (2010) - *Charlie Hebdo, c'est la gauche plurielle* - *Le courrier* - Le site : <URL: http://www.lecourrier.ch/charlie_hebdo_c_est_la_gauche_plurielle >

³² À ce propos voir VALLAEYS, Béatrice (2011). *Charlie Hebdo et ses drôles de dames* – *Libération* - Le site : <URL: http://www.liberation.fr/societe/2011/04/30/charlie-hebdo-et-ses-droles-de-dames_732453 > (Consulté le 30/04/15).

homosexuels qui transparaisaient dans les dessins de *Charlie Hebdo*, comme j'ai détesté le fait qu'il publie les caricatures islamiques³³ ».

Il faudrait dire aux détracteurs de ce numéro hors-série qu'il n'entrevoit sûrement pas de devenir une référence pour les féministes, de la même façon qu'il serait malvenu d'en vouloir à l'émission humoristique *Infoman*³⁴ parce qu'elle n'est pas une critique « assez sérieuse » de l'actualité et de la politique ; tout est dans la *nature* qui précède ce que l'objet se destine à être tout en admettant que certains ratés peuvent survenir. Bien sûr, la critique de Stall est une rectification des choses, mais il semble bien que son angle mort soit la légitimité de l'humour qui permet certains détours. Oui, il est possible de rire de tout, y compris des femmes. C'est sur les traitements qu'on en fera qu'il faut s'attarder, non pas en commençant par pourfendre tout humour à l'égard des femmes. Le but de ce hors-série était de faire un tour d'horizon le plus complet possible des cibles du journal, embrasser une des causes qui lui est chère. D'ailleurs, deux grandes spécialistes de l'humour au féminin, Judith Stora-Sandor et Regina Barreca, « l'humour féminin naît avant tout du désir de s'affirmer contre les siècles d'oppression du pouvoir masculin » (Falardeau, 2014: 227).

Suite à l'attentat contre *Charlie Hebdo*, on a assisté à un déferlement de sympathies pour la revue et il semble que nombre de gens sont prêts à réaffirmer ses prises de position multiples, ce qui est attesté par l'énorme popularité du mouvement « Je suis Charlie ». Cela se vérifie du côté des sites pro-femmes : la revue féminine en ligne *Au féminin* et le blogue féministe *Sans compromis* (qui reprend tel quel le texte en ligne d'*Au féminin*, mais avec un choix des caricatures parfois différent). Si on peut reprocher à cette revue de promouvoir des aspects peu conciliables avec le féminisme par le biais de ses chroniques (mode, beauté, psycho-pop, etc.), il demeure que l'article soutient *Charlie Hebdo* et salue ses prises de positions féministes. À contre-courant du ton général de sa revue, l'auteure Margaux Rouche reproche entre autres aux caricaturistes, ces individus entre « artistes et journalistes » (voir titre de l'article de C. Delporte) certains de leurs traits :

Charlie Hebdo et les femmes, c'est une histoire qui ne se veut pas compliquée. Le féminisme n'est pas le sujet préféré du journal satirique et pourtant, quelques couvertures lui sont dédiées.

³³ À ce propos voir HAUERT, Valérie (2015). *L'écrivaine Nancy Huston condamne l'humour de Charlie Hebdo - RTS Info* – Le site : <URL: <http://www.rts.ch/info/culture/6497610-nancy-huston-je-n-ai-jamais-yu-l-utilite-d-etre-bete-et-mechant.html>. > .

³⁴ Émission journalistique québécoise réalisée par Jean-René Dufort livrée sur un ton humoristique.

Oui mesdames, on affiche souvent des seins énormes et des fesses grossièrement rebondies au travers des dessins de Charb ou Cabu. Pourtant, nos combats y sont relayés. La pilule, la notion de « femme objet » qui nous révolte ou encore les Femen... Les débats qui concernent la femme, *Charlie Hebdo* en parle et les soutient. (Article Rouche)

Ces dires paraissent paradoxaux dans le contexte d'*Au féminin*, mais ils démontrent à quel point ces événements ont remué les esprits en France. Le féminisme vu par *Charlie Hebdo* ne laisse donc pas indifférent, même si les tribunes, parfois plus populaires, ne parlent pas nécessairement d'une même voix en ce qui concerne les femmes.

Pourtant, exagérer les courbes féminines, par exemple, peut certes être critiquable, mais il demeure que l'amplification des traits est propre à la pratique de la caricature. D'ailleurs, il en va de même pour les deux sexes. L'étymologie du terme « caricature » corrobore l'idée d'exagération : « Le mot *caricature* est tiré du mot italien *caricare*, charger, exagérer. Ce terme peut désigner toute satire graphique, ou, dans un sens restreint, le *portrait-charge* et la satire de l'actualité politique. » (Falardeau et Aird, 2009: 8) En outre, la caricature a une triple fonction : la propagande, le commentaire et le divertissement par le rire (*idem*: 237). Il y a donc une part de subjectivité et d'opinion qui peut s'avérer choquante, surtout lorsque l'objet ciblé est en situation de subordonnée comme le sont les femmes. Néanmoins, les causes féministes gagnent à rire de certains de leurs aspects, car l'humour permet de prendre du recul, telle une « ventilation par le rire » bienfaitrice, et d'éviter les pièges du dogme.

Lorsque l'on observe avec plus d'attention le phénomène humoristique, on constate qu'il sera toujours plus ou moins méchant, avec une pointe d'amertume, c'est-à-dire qu'il utilise toujours une « cible » ou qu'il fonctionne selon le principe de levier d'Archimède : la blague devra « s'appuyer » sur quelque chose pour faire rire. Évidemment, être soi-même cette cible peut être désagréable et insultant. Cependant, il s'agit d'un processus hygiénique pour l'être humain : l'humour sert à « sortir d'un cadre ou y entrer, faire le va-et-vient sur une frontière 'identitaire', où pétillent des bulles de sens imprévu, dû aux *secousses d'identité* conscientes ou non » (Sibony, 2010: 93). Chaque individu est donc susceptible de voir son identité troublée par le processus humoristique, intimement lié à la liberté d'expression, termes qui font tant parler. En aucun cas l'humour, dans les limites de la loi il va sans dire, ne doit être remis en question dans une démocratie et il s'inscrit en tant que garant des libertés individuelles.

Il faudrait donc plutôt voir dans la prise de position féministe du magazine un signe encourageant puisque partie prenante aux débats. Les mouvements féministes devraient se réjouir qu'une telle publication s'adresse au « grand public », malgré des ventes de niche de 45 000 copies avant les attentats, prenne le parti des femmes, à la manière de Beyoncé³⁵ ou d'Emma Watson (voir son discours) dernièrement, c'est-à-dire qu'une vedette envisage et fasse la promotion du féminisme. Là encore, ces actions par ces deux femmes en vue mériteraient d'être saluées et non rabrouées.

En outre, l'humour est un monde, une industrie d'hommes et *Charlie Hebdo* est allé à contre-courant, et ce, malgré son équipe majoritairement masculine (une seule femme parmi les dessinateurs réguliers³⁶). Ce hors-série n'était pas la première intervention en la faveur des femmes. De plus, faut-il également rappeler qu'il s'agit d'une revue publiée en France, qui est loin d'être le paradis du féminisme, à tout le moins pas autant que dans les pays anglo-saxons ? Pour toutes ces raisons, il est à propos de considérer les témoignages de *Charlie Hebdo* comme proféministes.

Les années soixante-dix

À la première époque visée, les années 70, la revue est dirigée par le dessinateur Cavanna (François Cavanna), le fondateur de la revue. En cette année des femmes décrétée par l'ONU, le 24 mars 1975³⁷ (numéro 227), *Charlie Hebdo* publiait une première page illustrée par Reiser (Jean-Marc Reiser), concernant directement les problématiques féminines et titrée « La femme est-elle un objet ? » Depuis, la question a été répondue à de multiples reprises sur toutes sortes de tribunes ; les unes de *Charlie Hebdo* de l'époque actuelle s'aventurent sur d'autres terrains glissants. Sur un fond orange, l'image représente un personnage féminin nu de race blanche aux traits grotesques, agenouillée, assise sur ses pieds, de dos et la tête tournée vers le lecteur. Ses fesses sont exagérément rebondies et son visage est foncièrement laid : sa peau est

³⁵ Explications et pistes de réflexion : À ce propos voir : *La Presse* (2014). Nathalie Collard. *Féministe, Beyoncé ?* Le site : <URL: http://plus.lapresse.ca/screens/4631edee-fd5d-4c2f-92d6-f9594d165eed|_0 > (Consulté le 27/01/15).

³⁶ Piste de lecture : À ce propos voir : *Ici Radio-Canada.ca* (2015). Cécile Gladel. *Où sont les femmes caricaturistes ?*, Le site: <URL: http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2015/01/23/006-caricaturiste-femmes-monde-hommes.shtml > (Consulté le: 27/01/15).

³⁷ Le 20 novembre 1975, avec le numéro 262, paraissait aussi une première page autour de la question de la contraception titrée « La pilule pour les hommes » dessinée par Reiser. Elle représente un homme et une femme qui font l'amour; la femme demande « L'as-tu prise ? » et l'homme répond « Parole d'honneur ! »

boutonneuse, ses cheveux rares, son nez démesuré et son air général penaud. Sur le côté gauche, on peut lire le texte suivant, qui répond au titre : « Le cul, ça va, mais la gueule, c'est pas terrible. », ce qui constitue un commentaire extérieur plutôt que les paroles de la femme. En effet, aucune bulle ne relie le texte au personnage.

Il n'y a pas consensus avec la représentation féminine lorsque ce sont les parties du corps ayant une dimension sexuelle qui sont visées chez les femmes. C'est ce qu'attestent notamment Manon Tremblay et Nathalie Bélanger dans leur article qui porte sur les caricatures de femmes politiques (Tremblay & Bélanger, 1997 : 49) ; par contre, la femme de la une ne représente pas une figure connue en particulier, ce qui change la donne. En effet, le lecteur ne peut pas faire de lien avec la vie privée de la personne caricaturée si elle n'est pas connue du public. Cependant, cela constituerait l'autre versant de cette analyse, de tels attributs physiques seraient aussi caricaturés chez les hommes s'ils en étaient pourvus.

En ce qui concerne la seconde caricature, aussi par Reiser, celle du numéro 342 publié le 2 juin 1977, elle « célèbre » la Fête des Mères. Cette année-là, l'ONU vient d'officialiser la Journée internationale des Femmes. Un fond pourpre met en scène une femme de race blanche aux traits séduisants, le bras dans les airs tel un signe de victoire (rappelant les fameuses images « We can do it! » des travailleuses dans les usines lors de la Seconde Guerre mondiale). Le personnage porte une robe courte noire et ses cheveux pâles sont soignés, sans oublier ses seins et ses fesses rebondis : rien à voir avec la laideur de la une précédente. Ici, la femme s'écrit : « Vive la pilule ! » Ce message est d'une portée féministe plus tranchante qu'avec la une précédente par la prise de parole du personnage (l'autre ne disait rien) et du ton employé. Elle ne critique en aucun cas les femmes et se positionne de leur côté sans compromis ; l'effet humoristique se trouve dans l'inadéquation exposée.

L'humour de la caricature porte ici sur les avantages de la prise de pilule puisqu'elle a permis une plus grande liberté aux femmes, c'est devenu une évidence. L'incongruité entre la Fête des Mères et le médicament crée un décalage comique : ce choix est audacieux pour l'époque. L'image laisse à penser que le personnage regrette d'avoir des enfants ou bien ne souhaite en aucun cas en avoir d'autres puisque le poids de leur venue est lourd, coûteux au quotidien. On le sait, cette fête est souvent décriée : elle peut être vue comme un événement ringard, une simple occasion pour les enfants

d'acheter des cadeaux, un mépris des tâches maternelles ou une célébration hypocrite, puisque les mères le sont trois cent soixante-cinq jours par an. Tout ceci est critiqué par le biais de la une et va plus loin encore en faisant un parallèle avec les cachets contraceptifs.

En 1975, Reiser se moque davantage de la femme hautement improbable de son dessin que des femmes en général et « pas terrible » agit ici comme un euphémisme. Il peut être vu comme une dénonciation des trop fortes accusations, qui surviennent parfois chez les féministes, un appel à la raison en quelque sorte. Autrement dit, ce n'est pas parce que les femmes ne sont *pas* des objets qu'on ne peut pas les critiquer, surtout lorsque la critique est méritée. Par ailleurs, la nudité et le positionnement du personnage suggèrent une moquerie des magazines érotiques de style *Play-boy* et, peut-être, des femmes qui choisissent de poser pour elles. Ce genre de dénonciation pourrait encore avoir cours aujourd'hui, quoique d'affubler une femme d'autant de défauts physiques pourrait être perçu comme sexiste. Une dénonciation du féminisme et de ses excès se dissimule derrière ce dessin, peut-être causée par un sentiment de peur chez le caricaturiste et le reste de l'équipe de l'époque, difficile d'en être sûr.

Ensuite, si l'on prend en considération l'allure physique du personnage de 1977, séduisant, mais pas à l'extrême, comme une marque d'émancipation et de liberté, le dessin de Reiser va à l'encontre des stéréotypes, ce qui n'est pas toujours le cas dans les caricatures de presse, tel que vu plus haut. Bien avant la venue de *Hara-Kiri* ou de *Charlie Hebdo*, il y a eu une évolution depuis les années 40, en tout cas au Québec, puisque le célèbre Robert La Palme n'allait pas au-delà des conventions dans ses œuvres :

De fait, les femmes restent plutôt confinées dans des rôles conventionnels, voire stéréotypés : femmes d'intérieur, ménagères, etc. Soulignons que les seules fois où les femmes sont représentées comme occupant un emploi salarié, il s'agit d'un emploi typiquement féminin, c'est-à-dire l'enseignement ou le travail ménager – comme « bonne ». Jamais elles ne sont représentées travaillant dans une manufacture, emploi que de nombreuses femmes occupent au cours des années 1940. (Turgeon, 2009-2010: 372)

La une du *Charlie Hebdo* est une preuve des changements qui ont eu cours entre ces deux périodes, puisqu'on est passé d'une représentation inadéquate et fautive à une image de liberté presque absolue, puisque rien n'entrave la femme illustrée en une. De

nos jours, une attention plus pointue serait probablement accordée à ce que la femme ne soit pas représentée comme un être séduisant, mais davantage en mettant l'accent sur ses capacités et son intellect. En ce sens, il y a eu une progression dans la caricature qui mise

sur autre chose que les attributs physiques féminins, même si l'on peut argumenter que cela est une marque d'émancipation.

Par rapport aux années 40, il y a un changement radical dans les années 70, par le traitement beaucoup plus libéral du corps des personnages de femmes. Dans les cas de 1975 et 1977, la femme est dessinée seule, telle une combattante un peu isolée. Néanmoins, le ton change entre les deux années qui séparent les couvertures, des années riches en changements sociaux pour le sexe féminin, marquées par la promulgation de l'année de la Femme d'abord, puis celle de la Journée du 8 mars ensuite. À l'observation de l'évolution de la courbe des libertés entre ces deux numéros, les transformations s'annoncent nombreuses dans le camp des féministes.

Les années deux mille dix

La deuxième époque sur laquelle l'analyse souhaite se pencher est celle des années 2010 à nos jours, une époque de grandes libertés pour les femmes occidentales dans son ensemble. Depuis 2009, *Charlie Hebdo* était dirigé par le dessinateur Charb (Stéphane Charbonnier), et ce, jusqu'à sa mort lors des attentats. La troisième une, intitulée « Journée de la femme », le numéro 924 publié le 3 mars 2010, soit à temps pour la Journée internationale des Femmes, est illustrée par une caricaturiste, Catherine Meurisse (la seule collaboratrice régulière de l'équipe), Catherine de son nom d'artiste. Le dessin montre une femme imposante les seins nus, de race blanche, qui porte une écharpe rouge sur laquelle est inscrit « Tempête Xynthia ». Ses cheveux blonds sont attachés avec un ruban rouge, mais la coiffure est lâche. Le bas de son corps est recouvert par un drap blanc et elle est pied nu. Cette femme ressemble aux Nanas de Niki de St-Phalle, ces sculptures de dames voluptueuses et colorées, parfois de taille colossale. Comme avec la couverture précédente, le personnage affiche un bras en l'air à la façon du « We can do it! ». Son visage est fendu par un sourire dentelé, exagéré et presque épouvantable. Le personnage marche dans une gadoue verte d'où sont projetés des arbres, des bateaux et des déchets au passage de celui-ci. Finalement, la bulle contient le texte : « Comptez pas sur moi pour passer la serpillère ! »

D'emblée, on note les détails et couleurs plus nombreux de cette une, en comparaison avec celles présentées plus haut, tributaire d'une évolution dans les styles et des moyens de la revue qu'il serait pertinent d'évaluer en d'autres lieux. Le titre est d'entrée de jeu litigieux puisque les féministes s'accordent grosso modo pour dire que la désignation de « la femme » au singulier est réductrice³⁸. Malgré cette bévue, il serait injuste de ne pas considérer le point de vue assurément proféministe de ce numéro. La tempête Xynthia à laquelle l'écharpe fait référence concerne la dépression météorologique majeure qui a frappé une grande partie de l'Europe de l'Ouest à partir du 27 février 2010 et qui causé le décès de quarante-cinq personnes³⁹ (article « La tempête... »). Par ailleurs, le personnage est doté d'une voix, ce qui dénote de l'importance qu'on lui accorde.

La dernière et quatrième une, du numéro 1081, a été publiée le 6 mars 2013, soit la semaine de la Journée internationale des femmes, une fois de plus. L'illustration est de Luz (Rénald Luzier). Ce numéro porte le titre « Les Femen prennent les choses en main » et est tout aussi coloré, sinon plus, que la couverture précédente. Sur un fond blanc se trouve une Femen au centre de la page; trois hommes en bas de page sont représentés : de gauche à droite, il s'agit du pape François coiffé d'une mitre et portant une croix au cou, de Silvio Berlusconi avec sa cravate aux couleurs italiennes et de Dominique Strauss-Kahn, en robe de chambre de l'hôtel Sofitel, clin d'œil à l'évènement qui a mené à son arrestation à New York. Les trois personnages masculins sont égorgés par la Femen qui empoigne leurs testicules à deux mains avec force et a les étirés au point d'entourer leur gorge plusieurs fois. Ils arborent donc des grimaces grotesques, leurs yeux sont exorbités, ils bavent et leur langue est flasque. La Femen porte la couronne de fleurs caractéristique au groupe féministe d'où pendent de longs rubans. L'un de ses seins est peint en jaune, l'autre en bleu, les couleurs du drapeau de l'Ukraine. Le visage de la femme est vengeur, avec un regard décidé et de petites marques autour de sa tête qui signifient la puissance de son geste.

Sur la une de 2010, on ne peut pas nier le côté volontaire et robuste de la femme en couverture puisqu'elle évoque une force égale à celle d'une puissante tempête. Le texte exprime aussi un choix de ne pas suivre les conventions, c'est-à-dire celles qui

³⁸ À ce propos voir : *8 mars.info* (2016). Le site : <URL: <http://8mars.info/?lang=fr>> -

³⁹ À ce propos voir : *OUEST-FRANCE* (2010). *La tempête a fait au moins 45 morts en France*. Le site : <URL: <http://www.ouest-france.fr/la-tempete-fait-au-moins-45-morts-en-france-541824>>

relèguent les femmes au ménage et à la cuisine. En ce sens, il brise la norme, ce à quoi s'emploient volontiers les différentes déclinaisons du féminisme. La vigueur du personnage est une vision positive du féminisme, mais qui ne dissimule néanmoins pas un côté plus péjoratif. En effet, le féminisme est comparé à une tempête meurtrière et onéreuse pour les Européens : c'est donc dire la perception du mouvement féminin. La tempête/femme passe en laissant derrière elle des dégâts gigantesques et qu'elle ne veut pas réparer ou nettoyer, de surcroît. Il n'en reste pas moins que la critique est rude pour les mouvements féministes, puisque l'on constate que le dessin montre que « le 'pouvoir occulte', toujours féminin, est toujours monstrueux. » (Krakovitch, Sellier & Viennot, 2001: 17) La caricature se veut donc ici aussi une critique qui peut parfois prendre des allures pénibles.

La caricature de 2010 est ouvertement une critique des féminismes, plus que celles de 1975 et plus encore que celle de 1977. Par rapport au dessin qui demande si la femme est un objet, l'action malfaisante de la femme qui cause d'importants dégâts est plus forte par le mouvement du personnage ainsi que par la portée de la signification de la tempête. L'œuvre de Catherine se veut donc, dans cette perspective, une critique encore plus forte à des mouvements qui ont pris de la vigueur par rapport aux décennies précédentes. Ainsi, la caricature remplit son rôle de critique de la société, même si elle peut écorcher les féministes; elle est un empêchement du doctrinaire.

Dans la une de 2013, *Charlie Hebdo* n'utilise absolument pas le levier comique dont les caricaturistes peuvent disposer contre les Femen. Ainsi, la revue se positionne en tant que porte-voix du groupe, en accord avec leurs idéaux. Pourtant, elles n'ont pas échappé aux critiques qui sont parfois parvenues de groupes féministes; tous n'ont pas acclamé ces femmes « forgeant l'image d'une activiste à la fois érotique et combattante, ancrée dans la mythologie de l'Amazone » (Dalibert & Quemener, 2014: 170). Bien que défendant des idées « correspondant à un modèle idéal de féminité blanche » (*idem*: 170), l'hebdomadaire tisse des liens avec les mouvements féministes et joue le jeu médiatique que proposent les Femen. L'ouverture des caricaturistes vise à encourager les femmes dans leurs démarches d'émancipation encore incomplète, c'est en tout cas ce qu'une personne avisée sur les tenants et aboutissants de l'humour et de ses fonctions devrait évaluer. La caricature approuve donc les appels jugés parfois défavorablement et les endosse. Elle semble applaudir le groupe. En outre, la Femen ne parle pas, mais son

geste violent vaut peut-être plus encore du point de vue féministe, c'est-à-dire qu'elle agit au lieu de simplement parler.

D'ailleurs, une autre une en date du 22 janvier 2014 (numéro 1127) interpelle les actions des Femen, dont le titre est « Valérie Trierweiler va mieux ». On l'y voit, récemment trompée par le président français François Hollande, ce qui a fait couler beaucoup d'encre, seins nus, brandissant une pancarte où est inscrit « Phallocratie ». Sur son torse, elle a peint « Fuck the macho ». Elle porte une couronne à la Femen. Ces deux couvertures démontrent l'importance accordée à ce groupe par *Charlie Hebdo* qui en fait une critique respectueuse, sinon plus. La caricature de 2013 salue aussi la puissance des Femen et de leurs cibles, ce qu'elles partagent avec la revue. En effet, elle s'attaque à toutes les religions desquelles le clergé catholique, les frasques sexuelles de l'ex-président italien ainsi que celles de l'ancien directeur du Fond monétaire mondial, autrefois perçu comme le dauphin à la présidence française. En la promotion des Femen, on voit la concrétisation des idéaux féministes de la revue qui alloue une place de choix aux combats similaires aux militantes. Cette prise de position est claire plus que jamais en comparaison avec les autres unes féministes.

La liberté d'expression s'est vue augmentée, entre les deux époques des caricatures, issues de deux des trois vagues du féminisme, selon une catégorisation populaire. La une de 1977 est plus engagée que celle de 1975, malgré un court écart entre les publications. Les unes des années 2010 témoignent d'une conception plus active de la féminité : les personnages féminins sont davantage en action. Si la une de 2010 fait montre d'un côté tranchant, elle célèbre la Journée des femmes et attaque le rôle de la ménagère normalement relégué aux femmes : une apologie des féminismes est évidente, tout comme pour la une de 2013, mais de manière encore plus accentuée. En définitive, à la lecture des quatre dessins et si l'on considère la critique humoristique comme une action positive, la progression de la force du message proféministe a été constante.

Conclusion

Même s'il n'a pas été question ici de toutes les caricatures ouvertement féministes qu'il y a encore à l'intérieur de la revue, l'échantillonnage présenté donne à voir une réalité qui ne peut pas être occultée, à savoir le penchant proféministe et profemmes de *Charlie Hebdo*, et ce, de longue date, puisque vigoureux à au moins deux

époques. Néanmoins, l'héritage des féministes est trouble, puisqu'il apparaît qu'elles manquent parfois d'humour lorsque des thématiques féministes ou féminines sont attaquées par les caricaturistes. *Charlie Hebdo* a souvent été critiqué pour la représentation de femmes dans ses dessins; pourtant, ce groupe généralement composé d'hommes voulait et veut encore participer aux débats et barrer la route à la doctrine.

Les quatre unes choisies ici (d'autres couvertures encore auraient pu faire l'objet de notre attention, notamment deux couvertures en 1996) montrent à la fois un féminisme bien ancré dans les mœurs et une évolution à travers les ans. Si les dessins des années 70 portent des marques d'un féminisme de moins grande envergure qu'aujourd'hui, il reste que les prises de position de la revue sont claires et font progresser le discours social à leur façon. Quant aux couvertures des présentes années, elles dénotent à la fois d'une critique affirmée des féminismes, tout en louangeant les mouvements, dont le groupe Femen, qui est peut-être à l'heure qu'il est l'entité féministe qui fait le plus de bruit. Par ailleurs, les affirmations féministes de *Charlie Hebdo* ne s'arrête pas là, notamment avec d'autres unes qui présentent les mouvements sous divers aspects. La place accordée aux femmes et plus encore aux féminismes, dans les différentes unes, est de plus en plus importante, dénotant d'une amélioration quant à leur place en société, si l'on envisage la revue comme un échantillonnage représentatif de celle-ci.

Il reste que l'humour doit pouvoir utiliser les féminismes comme cible, ce qui constitue une preuve de leur existence fleurissante et participe à une constante émulation d'idées. Celles et ceux qui sont jadis montés aux barricades suite au célèbre monologue d'Yvon Deschamps « La libération de la femme » (1973) l'ont déjà constaté, le contraire serait de promouvoir un féminisme qui risque d'être dogmatique, car, il convient de le rappeler, « la caricature est primordiale en démocratie » (Falardeau & Aird, 2009: 7), une démocratie à laquelle le féminisme ne peut pas échapper. L'humour, ce n'est un secret pour personne, irrite parfois, mais c'est précisément par ce choc intellectuel qu'il se rend indispensable⁴⁰. Il convient de ne pas oublier que l'humour est une prise de distance.

⁴⁰ Une autre une exprime ce côté parfois malveillant, parfois blessant de l'humour. Le numéro 1058 du 26 septembre 2012 illustré par Charb représente savamment ce phénomène : l'on y voit un homme des cavernes tenant dans une main une torche enflammée et dans l'autre de l'huile dans une coque de noix de coco. Le titre de la caricature est « L'invention de l'humour ».

Bibliographie :

CAVANNA, François (dir.) (1975). *Charlie Hebdo*, n°227, Paris: Les Éditions du Square, 24 mars.

CAVANNA, François (dir.) (1975). *Charlie Hebdo*, n°262, Paris: Les Éditions du Square, 20 novembre.

CAVANNA, François (dir.) (1977). *Charlie Hebdo*, n°342, Paris: Les Éditions du Square, 2 juin.

CHARBONNIER, Stéphane (dir.) (2011). *Charlie Hebdo*, n° hors-série *Le féminisme est l'avenir de l'homme*, Paris: Les Échappées, avril-mai.

CHARBONNIER, Stéphane (dir.) (2012). *Charlie Hebdo*, n°1058, Paris: Les Échappées, 26 septembre.

CHARBONNIER, Stéphane (dir.) (2013). *Charlie Hebdo*, n°1081, Paris: Les Échappées, 6 mars.

CHARBONNIER, Stéphane (dir.) (2014). *Charlie Hebdo*, n°1127, Paris: Les Échappées, 22 janvier.

CHARBONNIER, Stéphane (dir.). *Charlie Hebdo*, n° 924, Paris: Les Échappées, 3 mars 2010.

DALIBERT, Marion et Nelly Quemener (2014). *Femen, l'émancipation par les seins nus ? Hermès, La Revue*, C.N.R.S. Éditions, 2014/2, n° 69, pp. 169 à 173.

DELPORTE, Christian (1992). *Le dessinateur de presse, de l'artiste au journaliste. Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 35, jul.-sep.1992, pp. 29-41.

FALARDEAU, Mira (2014). *Femmes et humour*. Québec: Presses de l'Université Laval.

FALARDEAU, Mira et Robert Aird (2009). *Histoire de la caricature au Québec*. Montréal: VLB.

KRAKOVITCH, Odile / SELIER, Geneviève / VIENNOT, Éliane (2001). *Femmes de pouvoir : mythes et fantasmes*. Montréal: L'Harmattan,

SIBONY, Daniel (2010). *Le sens du rire et de l'humour*. Paris: Odile Jacob.

TREMBLAY, Manon et Nathalie Bélanger (1997). *Femmes chefs de partis politiques et caricatures éditoriales : l'élection fédérale canadienne de 1993*. Recherches féministes, vol. 10, n° 1, pp. 35-75.

TURGEON, Alexandre (2010). *Les femmes et la politique dans les caricatures de Robert La Palme, 1943-1951*. Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 63, n° 2-3, 2009-2010, pp. 361-387.

VISSIÈRE, Jean-Louis (1999). *Féminisme et caricature à la Belle époque*. *Lectura*, 4. pp. 93-106.

Sitographie :

B. Sophie. (2015) : « *Charlie Hebdo, féministe ?* », Sans compromis.
<URL: <https://sanscompromisfeministeprogessiste.wordpress.com/2015/01/08/je-suis-charlie-charlie-hebdo-feministe/> > [consulté le 27/ I/ 2015]

COLLARD. Nathalie (2014). « *Féministe, Beyoncé ?* » La Presse,
<URL: http://plus.lapresse.ca/screens/4631edee-fd5d-4c2f-92d6-f9594d165eed|_0 >

GLADEL, Cécile (2015). « *Où sont les femmes caricaturistes ?* ». Ici Radio-Canada.ca.
<URL: http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/arts_et_spectacles/2015/01/23/006-caricaturiste-femmes-monde-hommes.shtml> [Consulté le 27/I/2015]

HAUERT, Valérie (2015). « *L'écrivaine Nancy Huston condamne l'humour de Charlie Hebdo* ». RTS Info. <URL: <http://www.rts.ch/info/culture/6497610-nancy-huston-je-n-ai-jamais-vu-l-utilite-d-etre-bete-et-mechant.html>.>

MOUNIR, Roderic (2010). « *Charlie Hebdo, c'est la gauche plurielle* ». Le courrier.
<URL: http://www.lecourrier.ch/charlie_hebdo_c_est_la_gauche_plurielle >

OUEST-FRANCE (2010). « *La tempête a fait au moins 45 morts en France* ». <URL:<http://www.ouest-france.fr/la-tempete-fait-au-moins-45-morts-en-france-541824>>

ROUCHE, Margaux (2015). « *Charlie Hebdo et ses drôles de femmes* ». Au féminin
<URL:<http://www.aufeminin.com/news-societe/charlie-hebdo-et-ses-droles-de-femmes-s1186246.html>> [consulté le 27/I/2015]

STALL, Dinaïg (2012). « Charlie Hebdo : l'imposture féministe ». Les mots sont importants.net. <URL: <http://lmsi.net/Charlie-Hebdo-l-imposture>> [consulté le 27/I/2015]

TREMBLAY, Odile (2015). « Les filles des caricaturistes ». Le Devoir Montréal. <URL: <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/433687/les-filles-des-caricatures>>

UNITED NATIONS (2014). « Emma Watson at the HeForShe Campaign ». Official UN Video. <URL: <https://www.youtube.com/watch?v=gkjW9PZBRfk>>

VALLAEYS, Béatrice (2011). « *Charlie Hebdo* et ses drôles de dames », Libération. <URL: http://www.liberation.fr/societe/2011/04/30/charlie-hebdo-et-ses-droles-de-dames_732453> [consulté le 30/IV/2015]

8 MARS.INFO (2016). <URL: <http://8mars.info/?lang=fr>>

LES INTELLECTUELS FRANÇAIS DE L'ENTRE-DEUX GUERRES

Le tragique de la condition humaine chez Malraux et Martin du Gard

ANA MARIA ALVES

I.P. Bragança - CLLC – Aveiro

amalves@ipb.pt

Résumé : Composé de deux périodes séparées par la crise économique de 1929, l'entre-deux-guerres se distingue par une coupure entre les années vingt et les années trente. En littérature, cet intervalle de temps est marqué par un renouveau dans tous les genres.

Notre objectif est, tout d'abord, de contextualiser ce cycle qui nous permettra de choisir, par la suite, un genre. Notre élection se posera sur le roman qui puise sa matière dans l'actualité, sur « le roman moderne [qui] est un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme [...] » (Picon, 1959: 66).

Ne cessant jamais de se soucier du destin humain, Malraux affirmera dans ses Antimémoires « ce qui m'intéresse dans un homme quelconque, c'est la condition humaine » (Malraux, 1972: 22). Cette préoccupation, ce tragique de l'existence, cette inquiétude de l'individu sous toutes ses formes sera présenté, comme nous nous proposons de le démontrer, non seulement, dans l'œuvre de Malraux, plus précisément dans *La Condition humaine* mais aussi dans celle de Roger Martin du Gard - *Les Thibault*.

Mots-clefs : intellectuels - entre-deux-guerres - Condition humaine – destin – tragique - existence.

Abstract: Composed of two separate periods by the economic crisis of 1929, the interwar period is characterized by a cut between the twenties and the thirties. In literature, this time interval is marked by a revival in all genres.

Our goal is, first, to contextualize this cycle that will allow us to choose, eventually, a genre. Our election will focus on the novel that draws its material in the news, on "the modern novel [which] is a means of expression of the tragedy of the man [...]" as evidenced by Malraux.

Never ceasing to care about human destiny, Malraux states in his Antimemoires "I'm interested in any man, that is *The human condition*." This concern, this tragedy of existence, the concern of the individual in all its forms will be presented, as we propose to show, not only in the work of Malraux, specifically in *Man* but also in that of Roger Martin du Gard - *Les Thibault*.

Keywords: intellectuals - interwar period - Human Condition – destiny - tragic existence.

(...) Il est possible que dans le domaine du destin, l'homme vaille plus par l'approfondissement de ses questions que par ses réponses (Malraux, 1972: 18).

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, une nouvelle génération d'intellectuels français secouée par la guerre ébauche de nouveaux repères idéologiques et de nouveaux types d'engagement de l'intelligentsia dans son ensemble qui ont abouti sur ce qu'on a appelé « l'esprit des années 1930 ». D'après Otilia Pires Martins, la France :

(...) demeure incontestablement, et aux yeux du monde, le modèle intellectuel. (...) L'entre-deux-guerres verra l'apogée de la NRF autour d'André Gide, le maître à penser de la jeunesse. Paul Valéry poursuit sa carrière commencée avant la guerre et la littérature française s'enrichit au moyen d'une grande diversité et pluralité : la fantaisie et la poésie de Cocteau, Giraudoux, Henri Michaux, Max Jacob, Saint-John Perse, Supervielle coexistent avec la sagesse et la « religiosité » de François Mauriac, Paul Claudel, Julien Green, Bernanos ou encore l'anti-religiosité d'un Montherlant. (Martins, 2000: 246)

L'entre-deux-guerres permet de distinguer une littérature des années vingt et une littérature des années trente marqué par l'engagement des intellectuels que ce soit en faveur du fascisme, du communisme ou du pacifisme, tous ont choisi leurs camps et ont utilisé de leur notoriété pour défendre leurs positions. Positions qui se reflètent dans leurs écrits donnant ainsi naissance à une littérature moderne qui témoigne les préoccupations de l'époque. À ce propos, Maurice Rieuneau affirme que c'est :

(...) sous le signe du témoignage que se situe cette décennie qui va de l'armistice aux premières manifestations de la grave crise économique, politique et morale des années 1929 à 1933 (...) cette période de notre littérature, et particulièrement du roman, est dominée par la guerre, hantée par le souvenir de l'événement récent. Le roman n'est pas le seul genre touché par la contagion ; essayistes, penseurs, dramaturges, poètes, ont senti qu'au sortir d'une pareille tourmente qui a fait vaciller la civilisation sur ses bases il était indécent de parler d'autre chose, et de reprendre les jeux de l'esprit. (...) le roman tient pourtant la place la plus importante parmi les grands genres traditionnels. La guerre n'a pas entamé la suprématie du roman : elle l'a au contraire confirmée. (Rieuneau, 2000: 15-21)

Le roman conquiert donc une nouvelle forme d'expression ou les auteurs, comme André Malraux et Roger Martin du Gard, manifestent dans leurs œuvres, de forme aigüe, leurs inquiétudes et y retracent le tragique de l'homme. Un nouvel humanisme cherche à s'installer renforçant, de la sorte, la valeur de la personnalité humaine comme le soutient d'ailleurs Lanson :

Les écrivains replongent donc l'homme dans son milieu social, mais s'efforcent visiblement de préserver le plus possible les droits de l'individu, tout en faisant aux exigences de la société les concessions nécessaires. « L'homme » reste le point d'optique essentiel ; un nouvel humanisme cherche à s'établir, qui se renforce souvent de considérations métaphysiques sur la valeur de la personnalité humaine. Il est évident que, dans le désordre des doctrines qui se heurtent et se combattent, l'humanité est à la recherche des croyances et d'idées qui refasse son unité, rompue par les révolutions et les guerres. (Lanson, 1951: 1214)

Le roman atteste, ainsi, l'expérience personnelle de l'écrivain et Malraux s'inscrit parfaitement dans ce cadre dans lequel il décrit sa participation comme romancier des révolutions : *La Condition humaine* - 1933 - chronique de la révolution de 1927 à Shanghai ; *Le Mépris* -1935 - ou il expose les débuts du nazisme en Allemagne : *L'Espoir* 1937 – portrait de la guerre d'Espagne. De son côté, Roger Martin du Gard dans *Les Thibault* - 1920 -1937 - est vigoureusement ancré dans les reconstitutions historiques, les fresques de familles bourgeoises. Notons que ce portrait de famille, qu'il avait si bien dessiné, lui vaudra le Prix Nobel de Littérature en 1937 qui lui fut remis « pour le pouvoir artistique et la vérité avec laquelle il a décrit les conflits humains et certains des aspects fondamentaux de la vie contemporaine dans son roman *Les Thibault* »⁴¹.

Partant de *La Condition humaine* de Malraux et des *Thibault* de Roger Martin du Gard, nous tenterons, à présent, de démontrer que ces deux auteurs peuvent s'inscrire dans ce genre qui se traduit comme étant le roman de l'individu vu qu'il rapporte l'inquiétude, le tragique de l'existence, la recherche de nouvelles valeurs de vie.

Les huit volumes des *Thibault*, qui parcourent l'entre-deux guerres, se développent à partir de la personnalité des deux fils du père Thibault – Antoine – fils aîné - et Jacques - fils cadet. Cette figure paternelle de caractère autoritaire, représente la bourgeoisie catholique absolument conservatrice de la fin du XIX^{ème} siècle. Cet individu, dont le portrait est peint montrant les traits austères, se montre, cependant, généreux répandant le bien autour de lui en proportionnant un soutien financier à de grands projets charitables. Nonobstant ce caractère sévère qu'il fait question de cultiver, il montrera, face à ses fils, une affection or mesure qui mettra a découvert le cœur de cet homme.

⁴¹ À ce propos voir : Roger Martin du Gard (2015) - *Facts. Nobelprize.org. Nobel Media AB 2014*. Le site : <URL: http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1937/gard-facts.html > (Consulté le 22/12/15).

Antoine et Jacques Thibault, retiendront notre attention car ils représentent le dédoublement de l'auteur et c'est à partir de ceux-là que nous comprendrons l'importance de l'individu qui atteste l'inquiétude de l'homme et qui s'inscrit dans une recherche de justice, de bonté, de partage avec l'autre, en un mot : d'humanisme.

Or, Jacques représente l'image d'un fils qui ne supportera pas l'autorité bourgeoise. Depuis son enfance, il désire la liberté comme nous pouvons d'ailleurs le vérifier par cet extrait dans lequel il affirme être né pour souffrir, aimer, espérer : « j'espère, j'aime et je souffre ! » (Martin du Gard, 1955a: 626).

La rigueur extrême de son père tout au long de son adolescence le fait vivre comme un prisonnier seul dans un univers adverse ce qui fera naître en lui un sentiment, d'abord infructueux, de révolte mais qui éveillera sa conscience à la découverte d'un nouvel idéalisme - le socialisme. Cette révélation l'entraînera à constater que « les hommes sont des bêtes malheureuses, des bêtes martyrisées... » (Martin du Gard, 1955b: 981) donc proscrits à l'angoisse, à la solitude, à l'absurdité du monde. Après avoir pris connaissance de cette évidence tragique, de cette hécatombe universelle, il lui sera difficile de vivre comme avant. Il lui faudra prendre parti active dans la vie communautaire participant aux luttes, se montrant hostile aux souffrances, aux guerres. À ce sujet, l'auteur déclarera, dans une lettre datée du 9 septembre 1936 et dirigée à Marcel Lallemand, son horreur pour la guerre : « Principe : tout, plutôt que la guerre ! (...), tout même le fascisme en France ! (...) ce qu'est la guerre pour un peuple, le mal suprême, la souffrance à la « Nième » puissance ! » (Martin du Gard, 1958: 1150). Reconnaisant certains aspects négatifs du socialisme, il reconnaît surtout que cette sympathie envers les socialistes se doit au fait que ceux-là sont hostiles à la guerre. Cet éveil vers ce parti politique fera comprendre à Jacques l'importance de la recherche de nouvelles valeurs de vie ou bien d'un nouveau sens de vie. Cette découverte se tiendra à la reconnaissance d'un pilier essentiel qui se construirait par la solidarité à l'autre, à son semblable. Cet idéal altruiste sera, à sa mort, résumé par Antoine, son frère, à Jean-Paul, le fils de Jacques et de Jenny : « Que sa vie *solitaire*, sa pensée inquiète, jamais fixée, te soient un exemple de loyauté vis-à-vis de soi-même, de scrupule, de *force* intérieure et de dignité » (Martin du Gard, 1955b: 982).

Cet humanisme nous renvoie d'emblée au crédo de l'auteur qui défendait à l'heure de sa mort : « Un jour viendra, un jour viendra !... Les cœurs battront à

l'unisson, l'égalité des hommes se fera, dans la dignité, la justice...» (*idem*: 708) Mais ce sentiment d'optimisme tourne rapidement au pessimisme quand il affirme lors de la rédaction d'une lettre, datée du 6 octobre 1943, à Félix Sartiaux :

J'atteins la vieillesse après avoir constaté tant d'erreurs et accumulé tant de doutes, que je ne suis sûr que de mon ignorance. J'ai cherché en vain un sens, un but, à la vie, à la condition humaine ; et je sais maintenant qu'on m'entertera bredouille... Il est bien probable que l'homme n'a pas de destin en ce monde, ni en aucun autre. C'est dommage. Un univers moins incohérent, moins absurde, serait plus confortable. Mais je préfère encore une déception aux fausses consolations des billevesées métaphysiques. Je crois avoir très complètement exprimé mon point de vue à la page 332 de l'*Épilogue* (je ne me rendais pas compte, en écrivant, à quel point je résumais là ma « conclusion ») (*idem*: 988-989).

Cet témoignage révèle l'humanisme de l'auteur qui est d'une extrême conscience morale. Cet humanisme se reflète chez le fils aîné Antoine qui, en tant que médecin, a le privilège d'arrêter la souffrance des autres. Cet attribut, sur lequel il n'avait jamais déposé autant d'importance, devient le vrai moteur de son existence et donne un nouveau sens à sa vie qui jusqu'alors avait été superficielle. Cet éveil lui fait saisir, aussitôt, que la solidarité qu'il éprouve en vers l'autre doit devenir le leitmotiv de son parcours de vie.

Ainsi, on retrouve chez les deux frères l'image, le reflet de l'auteur qui avait déjà proclamé, en janvier 1920, que Jacques et Antoine représentaient son côté antithétique présent en lui-même :

(...) j'avais été brusquement séduit par l'idée d'écrire l'histoire de deux frères : deux êtres de tempéraments aussi différents, aussi divergents que possible, mais foncièrement marqués par les obscures similitudes que crée, entre deux consanguins, un très puissant atavisme commun. Un tel sujet m'offrait l'occasion d'un fructueux dédoublement : j'y voyais la possibilité d'exprimer simultanément deux tendances contradictoires de ma nature : l'instinct d'indépendance, d'évasion, de révolte, le refus de tous les conformismes ; et cet instinct d'ordre, de mesure, ce refus des extrêmes, que je dois à mon hérédité ? (Martin du Gard, 1955a: LXXX-LXXXI)

Comme nous l'avons signalé plus haut, Antoine « se refusait à laisser l'inquiétude s'installer en lui, bouleverser sa solide existence qu'il s'était faite et sur quoi reposait son équilibre » (*idem*: 142). Cependant, son évolution dans l'intrigue passe d'une vie d'ordre, de bourgeoisie confortable, égoïste, vivant sans complexe entre

ses besoins physiques et son travail, à la conviction que la solidarité humaine doit devenir son chemin de vie tandis que la vie de Jacques a été, comme il le constate lui-même, « une longue et spasmodique soumission à une orientation mystérieuse, à un enchaînement fatal » (Martin du Gard, 1955b: 717).

Nous découvrons, alors, la pensée de l'auteur qui veut nous dévoiler que face à la guerre, face à la mort, face à l'injustice oppressante d'un conformisme familial et à partir de l'histoire des deux frères, que la souffrance de l'être humain vient de l'impuissance de l'homme face à la cruauté du destin. Dans ce sens, Jacques lancera son meilleur défi au destin en choisissant sa propre mort :

A l'heure où tant de victimes innocentes sont vouées au plus obscur, au plus passif des sacrifices, il éprouve de la fierté à être demeuré maître de son destin ; à s'être choisi sa mort : une mort qui sera, tout ensemble, un acte de foi et sa dernière protestation d'insurgé, sa dernière révolte contre l'absurdité du monde ; — une entreprise délibérée, qui portera son empreinte, qui sera chargée de la signification précise qu'il aura voulu lui donner (*idem*: 710).

Le désarroi des deux frères nous fait, finalement, découvrir par le déroulé de cet exposé que l'auteur entre dans la ligne des nouvelles techniques du roman moderne qui est d'exprimer l'effroi de la condition humaine. L'auteur nous introduit dans un contexte où le poids de l'Histoire s'oppose à la faiblesse de l'homme soulignant, de la sorte, le tragique de l'être humain et dévoilant sa compassion pour l'humanité. Dans ses premiers romans, l'auteur nous présente une atmosphère optimiste et prometteuse qui avec le prélude de la guerre s'évanouit. Tous les désirs des deux frères deviennent illusoires et sont détruits par le destin qui est étranger à l'homme, par l'abandon de l'espoir. La tragédie, le bouleversement qui s'approche avec l'arrivée de la guerre paraît avancer pour dévaster « d'un coup leurs petits projets individuels, anéantir l'existence des uns, métamorphoser celle des autres, accumuler dans chaque destinée particulière les ruines, les deuils, bouleverser le monde » (*idem*: 875). A propos des menaces de guerre qui se rapprochait rapidement l'auteur affirmait avec clairvoyance : « L'homme est l'homme, avec son fond abject » (Martin du Gard, 1958: 1150). Face à ce nouveau cataclysme qui s'entrevoit, RMG, d'une ardeur pacifiste, émet, à nouveau, cette profession de foi « Tout, tout, exactement : tout plutôt que la guerre ! Invasion, asservissement, déshonneur, plutôt que le massacre de la population » (Martin du Gard, 1955b: 525-526). Cet écho d'une guerre à venir et le souvenir d'une expérience vécue renforcera son amour pour l'humanité mais aussi son athéisme et son pessimisme

comme nous pouvons le vérifier par ces mots écrits à Margaritis : « la secousse de la guerre, le spectacle universel de l'homme à nu, la promiscuité auprès d'autres êtres simples et vrais, m'a encore davantage ouvert les yeux, débarrassé de toute crédulité, de tout mysticisme, de tous les mysticismes » (Martin du Gard, 1992-93: 782)

Encore à propos de ses héros, Antoine et Jacques Thibault, Michel Winock affirme, dans *Le siècle des intellectuels* :

[ils] agissent en symbiose avec la communauté historique à laquelle ils appartiennent. Soit, comme Antoine, pour accepter la mobilisation et la guerre. Soit, comme Jacques, pour désertier, non pour dérober, mais afin de se lancer dans une action héroïque, chimérique, désespérée et sublime : jeter des tracts pacifistes d'un avion, avant de trouver une mort affreuse. (...) Martin du Gard, il le souligne à Stockholm, sans vouloir être un écrivain à message souhaite rendre tangibles à travers *L'Été 1914* les nouveaux risques de guerre et l'impératif de la fraternité humaine. (Winock, 1997: 387)

Le discrédit face au destin de l'homme n'a jamais cessé de préoccuper Roger Martin du Gard c'est pourquoi, nous pouvons souligner que cette préoccupation s'inscrit incomparablement dans l'intérêt qu'il porte à l'homme, à la condition humaine.

Ce souci peut être comparé, de surcroît, à celui de Malraux qui déclarait dans ses *Antimémoires* « ce qui m'intéresse dans un homme, c'est la condition humaine » (Malraux, 1972: 22). Nous retrouvons cette inquiétude de l'individu face au destin humain dans *La condition humaine*, du même auteur, où le thème récurrent est le tragique de l'existence. D'après Janine Mossuz-Lavau, Malraux est :

(...) littéralement habité par le sens du tragique, il connaissait la source du mal – la mort [et] a jusqu'à son dernier souffle, tenté de la défier, de refouler pas à pas ses envoyés malfaisants, comme le torero s'avance centimètre par centimètre, vers le mufle agité d'un taureau qui recule imperceptiblement, même si c'est parfois pour mieux s'élancer. (Mossuz-Lavau, 1987: 9)

Comme le souligne Henri Godard, ces grands bouleversements du monde et du sort de l'homme sont décrits par l'esthétique de Malraux, qui pourrait se résumer de la sorte: « Ce qui me touche dans le romancier – comme dans l'artiste quel qu'il soit – n'est pas le monde qu'il peint mais la transformation particulière qu'il est obligé d'imposer à ce monde pour parvenir à le traduire » (Godard, 1990: 95).

Aussi, dans *La condition humaine*, Malraux reproduit le cadre historique de la révolution chinoise, plus précisément, l'insurrection des ouvriers chinois à Shanghai en

1927. Toutefois ce thème reste secondaire face à celui qui occupe, de fait, l'immense préoccupation de l'auteur qui est celui du destin humain, de l'angoisse, du tragique de la condition humaine, de la solitude.

Questionner sur le rôle de l'écrivain, Malraux répondra que son devoir est « d'exprimer le sentiment tragique de la solitude » (Lacouture, 1976: 146) et ajoutera encore que le roman est « un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme » (Carduner, 1968: 216). L'humanisme de l'auteur est souligné par Carduner qui affirme que :

Malraux apparaît donc préoccupé de saisir et d'exprimer les problèmes universels de notre civilisation ; pas un seul des livres qui suivront ne manquera de traduire dans son titre cette préoccupation. C'est d'ailleurs à l'échelle de la planète qu'il pense le mieux saisir ces problèmes : c'est d'une confrontation de L'Orient et de l'Occident qu'il espère faire jaillir une nouvelle notion de l'homme. (...) Malraux est prêt à définir sa notion d'un humanisme mondial, synthèse de l'Orient et de l'Occident. (*idem*: 7)

L'humanisme de Malraux sera, à nouveau, honoré dans un article d'André Rousseaux daté du 8 décembre 1933, intitulé *La Condition humaine, prix Goncourt* :

L'auteur de la *Condition humaine*, en somme, rêve d'une révolution pour la libération de l'homme, révolution qui n'a jamais été accomplie qu'une fois dans le monde : par le christianisme. Et qui ne peut l'être que par lui. Pour la recommencer, M. Malraux dépouille et dénude l'homme avec une sorte d'acharnement ; il le réduit à sa valeur solitaire ; il le met, loin de tout devoir, de toute attache, en toute affection, en face de son destin : du destin auquel il est voué, s'il a le sentiment qu'il a une âme. Voilà la « condition humaine ». Mais il manque une présence à cette situation tragique : celle de dieu. C'est parce que les héros de M. Malraux refusent cette présence autant qu'ils la désirent qu'ils se débattent dans une existence pathétique désespérée. En couronnant une œuvre de cette importance, de préférence au livre d'un débutant, l'Académie Goncourt paraît avoir pris le parti, avec sagesse à notre avis, de choisir un lauréat qui, tout en étant jeune encore, a donné des garanties sur son avenir littéraire. Les dix ont préféré, aux plaisirs et aux risques de la découverte, la satisfaction de consolider leur palmarès. La journée est bonne pour M. André Malraux. Elle est bonne aussi pour le prix Goncourt. (Monvel, 1973: 122)

Le prix Goncourt est donc reçu par l'auteur pour avoir traité d'un sujet qui lui était si précieux celui de la condition humaine. Ainsi, et à partir de son roman *La Condition humaine*, l'auteur suggère que la révolte est la solution à la misère des hommes. Rappelons ici *L'Homme Révolté* d'Albert Camus qui écrivait à ce propos : «

[La révolte] est métaphysique parce qu'elle conteste les fins de l'homme et de la création. L'esclave proteste contre la condition qui lui est faite à l'intérieur de son état ; le révolté métaphysique contre la condition qui lui est faite en tant qu'Homme » (Camus, 1951: 39).

C'est à partir de ce thème principal que Malraux exploitera dans son roman les problèmes cruciaux avec lesquels l'Homme se débat : la solitude, la souffrance, l'angoisse, la mort, Dieu. Malraux a conscience que les fondements de Justice, d'égalité, de fraternité ont été exécutés pour plus que la civilisation décadente tente de les préserver. Devant cette perte de foi en un monde meilleur débordant de principes, devant ce spectacle absurde, la volonté de déclencher une révolte devient chaque fois plus intense pour l'auteur et se sentiment s'était déjà développé dans son essai, daté de 1926, *La Tentation de l'Occident* :

(...) que nul bientôt ne pourra plus cacher, et qui n'apparaîtra qu'armée : la volonté de destruction. C'est de l'injustice que nos millions de malheureux ont conscience et non de la Justice, de la souffrance et non du bonheur. Le dégoût qu'ils ont de leurs chefs les aide à comprendre ce qu'ils ont de commun. J'attends avec quelque curiosité celui qui viendra leur crier qu'il exige la vengeance et non la justice... Plus puissante que le chant des prophètes, la voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos d'Asie... (Malraux, 1926: 201-203)

Le désir d'une révolte est ici évident. Il est marqué par le refus du passé, de l'angoisse devant le néant de l'après-guerre, l'espoir perdu et privé d'un sens, d'un but spirituel. L'objectif de la révolte malrucienne serait, alors, de redonner à l'Homme confiance, dignité et espoir éloignant le caractère déshonorant de la mort et essayant de renforcer la possibilité de l'affronter plutôt que de la redouter. Par le biais de trois grands révolutionnaires Tchen, Kyo et Katow, Malraux montrera dans *La Condition humaine* combien la révolte paraît prendre jour à partir d'une prise de conscience de l'humiliation et de la souffrance. Mais et comme le soutient Gaëtan Picon « prendre conscience pour lui [le révolté], c'est découvrir combien sa condition est inacceptable » (Picon, 1960: 48). A partir de ce crédo, nous tenterons, à présent, de découvrir ces trois combattants.

Ainsi, et pour ce qui est de Tchen, qui avait reçu une première éducation religieuse jusqu'au fanatisme et par son parcours à l'université de Pékin où il avait initié sa deuxième éducation et où il était devenu adepte de la Révolution, Malraux lui avait

fait avouer qu'il ne pouvait « vivre une idéologie qui ne se transformât pas immédiatement en actes » (Malraux, 1960: 227). Cette remarque signera le début de l'action terroriste de Tchen qui recherchera « (...) le sens même de la vie, la possession complète de soi-même » (*idem*: 226-290). Celle-ci se traduira comme l'expression d'une prise de conscience de la part de ce dernier, comme une maîtrise sur lui-même alors qu'il commettait un meurtre dès les premières pages du roman en abattant un trafiquant d'armes. Dès lors, nous sommes plongés dans la conscience de Tchen qui, après le meurtre, se découvre seul sans trouver une place parmi les hommes, parmi le « monde des vivants » (*idem*: 513) se sentant exclu du monde et détaché de son être. Le roman est alors placé sous le signe de la solitude et de l'angoisse qui en résulte. Le tourment de Tchen est réel car il se croit capable « [...] de vaincre mais non de vivre sans victoire » (*idem*: 223). La mort est donc l'aboutissement de ce processus d'exclusion autant que de son terrorisme. Pour déclencher cet apaisement qu'il recherche tant, cela-dit reprendre possession de soi-même, il commettra un attentat suicide contre la voiture du général Tchang-Kai-Shek qu'il voit non comme ennemi mais comme instrument qui va lui permettre d'atteindre son objectif – la mort. Il lancera une bombe et se jettera sous la voiture se donnant ensuite la mort par un seul coup de revolver. Là, « (...) il avait sombré dans un globe éblouissant » (*idem*: 354). Pour plus que l'attentat n'ait pas porté de fruit, vu que le général n'était pas dans la voiture, il avait réussi à atteindre son désir de se libérer de sa solitude, il avait réussi à couronner son désir de destruction, mais aussi son désir de pureté étant donné qu'il s'était engagé totalement dans sa cause. A ce sujet, Gisors, la figure du sage de ce roman, père de Kyo remarquera qu' « (...) il est très rare qu'un homme puisse supporter (...) sa condition d'homme » (*idem*: 678) c'est pourquoi Tchen conservera une dimension humaine ce révoltant contre le tragique de sa condition. Or, Tchen a vécu la solitude et mourra dans la solitude ce qui nous fait observer que derrière cet épisode politique, derrière ce révolutionnaire se cache une tragédie humaine.

Un autre trait malrucien - la recherche de la dignité, qu'on insistait tant à asphyxier, nous amènera à présent à Kyo, militant révolutionnaire, organisateur principal de l'insurrection à Shanghai qui a comme objectif précis de « (...) donner à chacun de ces hommes... la possession de sa propre dignité... » (*idem*: 227) concédant ainsi un sens à leur vie et à la sienne. Conscient que seule la révolution peut restituer aux Chinois la dignité perdue, il s'élancera dans cette lutte. Cependant, son engagement

ne sera donné qu'à demi, vu que le sens de vie recherché ne trouvera pas l'amplitude de leurs ambitions spirituelles. Comme Tchen, Kyo se sentira étranger aux autres et affirmera même que « (...) les hommes ne sont pas [ses] semblables, ils sont ceux qui [le] regardent et [le] jugent » (*idem* : 548-549), il subit « la solitude immuable derrière la multitude mortelle » (*idem*: 548).

Même sa relation avec May, sa femme, qui lutte contre le sort de la femme chinoise, le fait souffrir car après avoir pris connaissance de sa trahison et même ayant conscience qu'ils avaient décidés d'avoir une relation non conventionnelle, il sent que sans elle « il ne servirait plus sa cause avec espoir mais avec désespoir, comme un mort lui-même » (*idem*: 215). La rupture est immédiate, Kyo a la certitude que s'il continue ce projet de lutter contre l'humiliation des travailleurs, il trouvera la mort prouvant ainsi qu'il avait raison. En effet, pour échapper à ses bourreaux, il se suicide pour conserver sa dignité en avalant et écrasant son cyanure entre les dents et en ayant le désir que sa mort « ressemble à sa vie » (*idem*: 405) se raccrochant désespérément à Katow avec qui il cherchait à s'unir en mourant.

Ce troisième grand révolutionnaire, le Russe Katow, apparaît, à bien des reprises, complémentaire de Tchen et de Kyo, il est de tous celui qui est marqué par l'Histoire, il a plus d'expérience étant donné qu'il a participé à deux Révolutions Russes - 1905 et 1917. Condamné à cinq ans de bagne après avoir attaqué la prison d'Odessa et plus tard condamné à mort, mitraillé lors de son exécution, il survécu cependant à l'horreur que l'homme est capable de perpétrer. Katow a pourtant un trait singulier, il reste en retrait et se méfie des « qualités du cœur » (*idem*: 334) ce qui lui donne un côté profondément humain révélant, de la sorte, un nouveau contour, un nouvel attribut du révolté malrucien.

A la différence de Kyo, Katow essaie de créer des liens de fraternité. Ainsi, épris des valeurs révolutionnaires « Katow découvre le secours qu'apporte à l'individu solitaire une communauté vivante à laquelle il peut se lier » (*idem*: 93). Il se rapprochera de Helmmelrich, compagnon de combat qui incarne la condition ouvrière et qui n'a plus rien à perdre dans la défense de la cause vu qu'il souffre car son enfant et sa femme viennent d'être massacrés. Katow se dévoile comme étant le seul personnage dont la générosité est sublime, doté d'un humanisme sincère qui culmine à sa mort. Alors que

Kyo avale son cyanure, Katow donne le sien à deux compagnons de captivité se résignant en conséquence à une mort cruelle.

De ce fait, nous vérifions que Malraux concède dans ce roman une grande importance à la mort et, à ce sujet, Pierre de Boisdeffre souligne que « (...) la mort a pris la place de la Providence : elle est là, pour tous ces hommes qui luttent, horrible et parfois fraternelle ; non pas un repos dérisoire, mais l'accomplissement d'une vie » (Boisdeffre, 1953: 351). Il serait juste d'affirmer que le prix de la vie ne se tient pas à un jugement divin mais à un moment précis – celui de la mort. Kyo en faisait si bien référence en affirmant, comme on l'a vu plus haut, qu'il voulait que sa mort « ressemble à sa vie » (Malraux, 1960: 405) ou bien quand Tchen désirait atteindre « la possession complète de lui-même » (*idem*: 226) dans un acte exalté et uniquement individuel qui ne concerne pas le salut collectif à la différence de Kyo qui gagne une victoire morale sur ses oppresseurs. Nous pouvons encore revenir à Katow pour qui la mort est la « suprême expression de la vie » (*idem*: 407).

Par le biais de Gaëtan Picon, nous pouvons soutenir pour terminer, que le drame des personnages de Malraux, « (...) vient de ce qu'ils ne peuvent renoncer à leur lucidité et que leur lucidité ne leur découvre que ténèbres » (Picon, 1945: 68-69). Rapidement, nous observons que les personnages qui incarnent la révolte malrucienne se voient impuissants face à la réalisation de leur mission et aux résultats qui devaient ressortir de telle action. Un aveu de Malraux montre avec justesse que lui-même s'attendait à l'échec de l'action quand il affirmait « si l'homme n'est pas ce qu'il cache, il n'est pas seulement ce qu'il fait » (Picon, 1959: 10). De la sorte, l'homme ne devrait pas être défini uniquement par son action car et reprenant une affirmation du vieil Alvear dans *L'Espoir* « (...) l'homme n'engage dans une action qu'une partie limitée de lui-même » (Malraux, 1996: 711).

Nous sommes, à présent, obligé de constater que la tragédie humaine marque profondément ces deux auteurs. En effet, nous pouvons vérifier que, d'une part, chez Malraux le terrain de l'action n'est pas exploré ayant en vue l'action en soit, il est, à l'inverse, orienté vers le drame de la condition humaine. D'autre part et de son côté, Roger Martin du Gard, qui est marqué par l'expérience d'avoir traversé deux guerres cruelles, ne cesse de se questionner face à cette catastrophe humaine et à l'acceptation d'une telle barbarie par une civilisation raisonnée. Rappelons, à ce propos, ce que

Jacques Thibault affirme « (...) jamais l'humanité n'a connu (...) un pareil aveuglement » (Martin du Gard, 1955b: 981).

Atteint d'un profond pessimisme provoqué par toutes ses épreuves de vie, RMG gardera cependant encore l'espoir « que la vie peut être belle, que le progrès est possible, que la civilisation n'est pas tout à fait une chimère et qu'il y a des moments, dans la vie de l'humanité, où elle n'est pas vouée à tous les malheurs » (Martin du Gard, 1983: 946).

Son désir profond d'un apaisement de la tragédie humaine trouvera son envol sur un rappel : « (...) je rêve, avec envie, à cette phrase de Malraux sur le vieux Gisors dans *La Condition humaine* (...) : Il appliquait son intelligence à se faire aimer des hommes en les justifiant... » (Martin du Gard, 1992-1993: 1034).

Bibliographie :

Bibliographie primaire

MALRAUX, André (1926). *La Tentation de L'Occident*. Paris: Grasset.

MALRAUX, André (1960). *La Condition Humaine, Œuvres complètes I*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MALRAUX, André (1972). *Antimémoires*. Paris: Gallimard.

MALRAUX, André (1996). *L'Espoir, Œuvres complètes II*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MARTIN DU GARD, Roger (1955a). *Œuvres complètes I*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MARTIN DU GARD, Roger (1955b). *Œuvres complètes II*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard.

MARTIN DU GARD, Roger, (1958). *Lettre à Marcel Lallemand, du 9 septembre 1936 in La Nouvelle Revue Française- N° 072- Hommage à Roger Martin du Gard - 1881-1958*.

MARTIN DU GARD, Roger, (1983). *Le Lieutenant-Colonel de Maumort*. Paris: « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard,

MARTIN DU GARD, Roger (1992-1993). *Journal, I-III*, édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard. Paris: Gallimard.

Bibliographie secondaire

BOISDEFFRE, Pierre de (1953). *Métamorphose de la littérature*, T 1. Paris: Alsatia.

CAMUS, Albert (1951). *L'Homme Révolté*. Paris: Gallimard.

CARDUNER, Jean (1968). *La création romanesque chez Malraux*. Paris: Librairie A-G Nizet.

GODARD, Henri (1990). *L'autre face de la littérature, essai sur André Malraux et la littérature*, Gallimard.

LACOUTURE, Jean (1976). *Malraux, Une vie dans le siècle*. Paris: Seuil.

LANSON, Gustave (1951). *Histoire de la littérature française*. Paris: Hachette.

MARTINS, Otilia da Conceição Pires (2000). « La France des années noires ». Aveiro: *Revista da Universidade de Aveiro, Letras*, 17.

MONVEL, Boulet de, (1973). *La Condition humaine. Extraits*. Paris: Librairie Larousse.

MOSSUZ-LAVAU, Janine (1987). *André Malraux, qui êtes-vous?* Lyon: La Manufacture.

PICON, Gaëtan (1945). *André Malraux*. Paris: Gallimard.

PICON, Gaëtan (1959). *Malraux par lui-même*, « Écrivains de toujours ». Paris: Seuil.

PICON, Gaëtan, (1960). *Panorama de la nouvelle littérature française*. Paris: Gallimard.

RIEUNEAU, Maurice (2000). *Guerre et révolution dans le roman français*: Genève: Slatkine Reprints.

WINOCK, Michel (1997). « Martin du Gard, prix Nobel », in *Le siècle des Intellectuels*. Paris: Seuil.

LA CAGE QUI CACHE :

LA CAGE DOREE de Ruben Alves⁴²

CRISTINA MARINHO

Universidade do Porto
marinho@letras.up.pt

Résumé : Le succès de la comédie française réalisée par le luso-descendant Ruben Alves, *La Cage Dorée* (2013), semble reposer sur ses *clichés* d'épopée lusitanienne à Paris sans que ses malheurs aient été assez relevés. Or, sous ce portrait apparemment naïf peut très bien se dissimuler une troublante peinture des immigrants portugais et de leur *dés-intégration* française que cet essai tente de déchiffrer, d'une part, et d'expliciter, de l'autre, à partir de la remise en question comparée des dénominateurs communs critiques des deux pays.

Mots-clés : *clichés* - émigration portugaise – dévoilement – France.

Abstract: The French Comedy *La Cage Dorée* (produced by the luso descendant Ruben Alves, 2013) success seems to be mainly due to its *clichés* of Portuguese epics in Paris, and its miseries may not have been underlined enough. Thus, under this apparently *naïf* portrait an intriguing painting of Portuguese immigrants' French *dis-integration* may really be hiding, which is the aim of this essay, on one hand, to bring out and, on the other one, to clarify, by questioning comparative critical common denominators of the two countries.

Keywords: *clichés* - portuguese emigration – revelation – France.

⁴² Cet essai contient la synthèse des principales lignes d'analyse de la production de Ruben Alves développées en cours de « *Da França Colonial à França Miulticultural* » (1^{er} semestre de l'année scolaire 2015/16).

La condition tacite de *soft comedy* accordée à *La Cage Dorée* semble avoir été à la fois la cause et la conséquence des limites auxquelles un général applaudissement, entre rire et larmes, s'est borné, le discours politique consensuel, du reste électoral et ponctuel, l'emportant aussi sur une analyse quelconque, aussi gênante ou hypocrite fût-elle. Or, si le bon côté travailleur des immigrés portugais à Paris y est on ne peut plus mis en évidence, ce qui confirmerait, en effet, l'éloge de leur réussite toujours dans le sens d'illustrer leur promotion sociale en France, au moins deux dimensions du film de Ruben Alves ont été jusqu'à maintenant, et pour la même raison, nettement passées sous silence. La première se développe sur un plan irréfutable de visibilité et elle nous empêcherait immédiatement d'assumer le truisme sur lequel semble se bâtir son succès : les serfs lusitaniens non seulement satisfont à perte d'haleine l'insupportable bourgeoisie des beaux quartiers parisiens qui les exploite capricieusement et sans pitié et leur sourit dans la proportion directe de son profit quotidien et de leur docilité indéniable, comme l'envie, la paresse, le mensonge les rongent à leur intérieur communautaire souvent peint selon une uniformité sans faille. Inextricablement, le visage français s'avère atroce surtout dans l'hypocrisie irrespectueuse des frontières humaines d'acceptabilité sociale, demandant l'inacceptable à la générosité en même temps qu'il essaiera de lui payer le minimum et ne le récompensera que sous la menace imminente de sa perte, ce qui, d'ailleurs, ne se vérifiera, enfin, pourtant, pas. La deuxième se disséminant plutôt dans l'ensemble du film de façon ambiguë peut être d'autant plus difficile à dégager si l'on tient à ce qu'elle se clarifie dans l'étroite dépendance de la compréhension des sens sous-jacents à un axe, à peine perçu, subtilement insinué, qui tranche *La Cage Dorée* en deux et dont la portée fondamentale en découlerait forcément. D'où ce plan d'invisibilité, pour ainsi dire, qui justifierait, en grande partie, le bilan superficiel sur la naturelle *catharsis* des foules immigrées se fondant en joie et en amertume dans les salles de cinéma, mais n'en expliquerait point ni le silence sur les contradictions intrinsèques et nettes du film, ni, et encore moins, la non-remise en question intellectuelle, universitaire et spécifiquement cinématographique, du statut léger de la création de Ruben Alves. Aussi éparpillé, d'une part, et voilé, de l'autre, soit-il, le fait qu'on efface ouvertement l'épuisement obéissant des portugais et aussi leur fragilité pour n'en dégager que la réussite ostentatoire au cœur de la France suggère la censure, dans la perplexité, du monde contemporain sur toute détermination authentique de la réalité politique, interculturelle.

Ruben Alves à beau refuser la projection autobiographique de sa comédie, la tendance à restreindre l'ampleur significative du film prévaut aussi bien dans la délimitation générationnelle de la famille Ribeiro que dans la circonscription de l'arrogance gauloise à l'évidence du XVI^e arrondissement, le *cliché* dégradant lui-même toute possibilité d'abstraction effective à interpréter. Par conséquent, le tout s'avèrerait déréalisé, s'il était question d'interroger la nette servitude, solitaire aussi entre compatriotes, songeant au retour rédempteur au Portugal que les patrons, indélébiles, annuleront par une *main de fer dans un gant de velours* amical. Il serait, donc, encore moins probable de (bien vouloir) y surprendre une œuvre polyédrique qui très au-delà de sa surface de carte postale n'épargnerait personne : nos deux pays, parents et enfants, voisins, patrons et employés, le dessus du panier, amants, affaires y seraient courageusement examinés ou même tournés impitoyablement en dérision, sous le regard d'aigle du jeune réalisateur français. En effet, l'illusion dé-réalisatrice d'un paysage quasi touristique nous libèrerait même de tout souci de profondeur et de toute responsabilité concernant tout fantasme identitaire : Miguel Esteves Cardoso exprimera, par excellence, le mépris implicite dans le silence paradigmatique que la censure procure justement dans le sens de déréaliser le film lui-même. *Un film qui n'est pas* (Cardoso, 2013,s.p) radicalise certainement et la mauvaise conscience sur notre *fatum* de soumission et le racisme national, outre le snobisme souvent caricatural de ce personnage, qui tolère à peine, s'il ne marginalise pas définitivement, son humble émigré se donnant fatalement, avec maladresse éternelle, des airs de tout petit marquis sur la scène sociale portugaise. Aussi se permettra-t-il de ne pas assez justifier son élimination, car il n'est point question de jugement, en fait, tout en déclarant que les portugais de *La Cage Dorée* n'existent pas, malgré l'exception de la très portugaise Rita et le talent des acteurs à jouer l'illusion, le mensonge de ce faux portrait⁴³. Formel dans son approche critique spécialisée, Lauro António semble contrarier toute évaluation négative sous-estimant une apparente facilité du film afin de, entre autres aspects

⁴³ Nous traduisons : Miguel Esteves Cardoso affirmera que *La Cage Dorée* « n'a pas à être vu ni dans une salle de cinéma, ni ailleurs. J'avais une impression vaguement positive du film sans rien avoir lu sur lui. À peine vu, je l'ai complètement perdue. Au moins Ruben Alves a eu raison en un point : en tant que portugais, j'ai eu honte du film, bien que je n'aie rien à voir avec lui. Les acteurs - surtout la merveilleuse Rita Blanco - sont incroyables car ils nous créent l'illusion du fait qu'il y a des portugais pareils, aussi l'antithèse de l'intelligente, autonome et imaginative personne qui est la très portugaise Rita ». S'il considère que le mauvais film de Justin Lee peut encore être une toile de fond d'une activité de lecture légère, l'œuvre de Ruben Alves, par contre, « n'est même pas une bonne merde : c'est une mauvaise merde. Elle n'est pas amusante : elle ne parvient même pas à être une misère ». (Cardoso, 2013, s.p.).

cruciaux, mettre en valeur ses stéréotypes, « mais la vérité est qu'ils marchent bien (et les stéréotypes existent parce que des personnages comme ceux-ci existent aussi) », dans un ensemble exalté d'« amusement », de « bonhomie », sans une « caricature lourde », sans « aliénation des problèmes et des difficultés » (António, 2013,s.p). Après avoir regretté l'élitisme de la « bien-pensance » cinématographique nationale privilégiant l'hermétisme sur la toile que les masses ne verront point, il ne cessera pourtant pas de souligner que c'est « un méconnu Ruben Alves, portugais à Paris, et le fils d'une mère-concierge et d'un père-maçon, décidant de faire un film sur les émigrés portugais en France » dans le but, encore une fois, d'en dégager une bonne qualité de l'argument, « tout en créant de solides relations entre la tradition de la comédie française et notre comédie des années 30/50 », à avoir bâti des personnages qui s'y imposent par leur « dimension humaine » (*idem*). Tout en déplorant le fait que le cinéma national, imperturbablement sombre depuis la Ière République jusqu'à nos jours, reste « le plus critique et désespéré de la planète », il conclura que Ruben Alves y fait preuve d'« une maturité indéniable, dans l'écriture, dans la conception, dans la direction d'acteurs » et que la leçon est donnée à l'étranger par « un émigré portugais à Paris »⁴⁴ qui garde la sagesse de l'humilité, un « certain orgueil » de nous-mêmes, conciliables avec l'« élégance », le « bon goût » de ne pas reprocher avec excès. Nous sommes, par conséquent, face à une autre expression des mêmes préjugés de Miguel Esteves Cardoso sans sa brutalité, certes, mais sans que celle-ci cesse un seul instant de se raffiner aussi dans l'éloge et par excellence dans ses circonstances extrêmement soignées.

D'abord, Il importe de signaler que le réalisateur n'est définitivement pas un émigré portugais à Paris (emprisonné dans son identité familiale toujours rappelée) et que *La Cage Dorée* est une production cinématographique française dont le sujet ne saurait se restreindre à l'émigration portugaise en France tout court, aussi située,

⁴⁴ Nous traduisons : « (...) Nous avons, donc, ici, une comédie amusante, qui traite des portugais en France avec élégance et bon goût, avec un certain orgueil de notre façon d'être, sans des larmes inutiles, si nécessaire reprochant, mais avec d'évidentes qualités narratives et de très bonnes interprétations. (...) Sans avoir à se flatter, avec une certaine humilité dans l'utilisation du matériel à filmer, il donne une leçon d'efficacité auquel le public français d'abord (plus d'un million et deux cents mille spectateurs) et le public portugais à ce moment (180 mille lors des premières sessions) a brillamment correspondu. » (António, 2013: s.p.).

Lauro António y mettra également en valeur son grand plaisir à entrer dans une salle de cinéma encombrée et pouvoir y écouter « les réactions franches d'un public tout à fait conquis. Non par la facilité, que quelques critiques habituels reprocheront au film, mais par la rassurance de qui a des ongles pour jouer du fado (qui y surgit également comme Pauleta, d'ailleurs). (...) » (*idem*: s.p.)

d'ailleurs, dans le temps soit-elle. N'oublions, par la suite, pas que le pseudo-émigré ne saura ni exhiber, ni perdre fierté, sûrement contrôlée, il ne sera pas fataliste, sera efficace, et reprochera, en cas de nécessité, *mais*, j'en souligne l'adversité et l'intrigante logique de la phrase, témoigne d'« évidentes qualités narratives et de très bonnes interprétations ». Vitor Sousa ne risquera pas trop, dans ses « Réflexions sur le retour décisif de l'émigration portugaise et la portugnalité d'une cage (de moins en moins) dorée », lorsqu'il établit un succès quantitatif du film à vrai dire dépourvu d'« ampleur qualitative directement proportionnelle » (Sousa, 2014: 69) et il ne commettra toutefois pas l'erreur de louer le film à partir des critères lusitaniens prévisibles⁴⁵. À son avis, outre le nouvel essor d'émigration nationale en 2012 rejoignant le vieux sujet, sa popularité se devrait au fait qu'il s'agit « d'une histoire simple, pleine d'humour et avec des relations de proximité avec beaucoup de portugais qui, directe ou indirectement, ont vécu de près le phénomène de l'émigration des années 1960 » (*idem*: 41). Ce chercheur ajoutera que « le film réfléchit sur l'éventuel retour de l'émigré au Portugal, après de longues années en France, où ils ont leurs vies définies et leurs familles établies », il saura comprendre son ironie qui consisterait dans « l'inversion du parcours logique, leurs enfants prenant la direction du Portugal, tandis que leurs parents, émigrés depuis très longtemps, seraient très liés au pays d'accueil, finalement leur 'vrai' pays » (*idem*: 42). Cependant, il reprochera au jeune réalisateur l'anachronisme de la représentation filmique des émigrés actuels, d'après un cadre figé des années 60, qui, correspondant à une « logique française », ne contribue en rien à « la redécouverte du portugais, en France » d'autant plus bouleversée, insistera-t-il, par cette fiction ironiquement éloignée de la réalité : les enfants des émigrés de cette génération seraient mariés à des Français et décideraient de vivre au Portugal, mais la vie de leurs parents perdrait tout

⁴⁵ L'essai de Vitor Sousa (nous traduisons) : « à propos du film *La Cage Dorée* (...) et de sa fiction, nous analyserons le phénomène de l'émigration portugaise vers la France, dans une perspective temporelle et tout en essayant de dessiner le profil des nouveaux émigrés, nous tenterons de remettre en question la portée de l'identité portugaise dans la diaspora, la culture portugaise et les cultures d'origine à l'époque de la globalisation, afin d'interroger le sens de *portugalité*, un mot qui a été récemment plusieurs fois employé, après un hiatus de plusieurs années après la fin de l'*Estado Novo*. » (Sousa, 2014: 41)

Vitor Sousa insistera sur la dimension autobiographique de ce film et prendra ses distances par rapport au refus de Ruben Alves sur ce plan, car « le couple protagoniste a les mêmes métiers de ses parents et toute l'histoire repose sur celle de sa propre vie. » (*idem*: 42)

Il importe de noter que Vitor Sousa n'acceptera pas la censure critique qui voit dans le regard plutôt français de Ruben Alves de l'arrogance et il mettra en valeur, par contre, la capacité du jeune cinéaste à déceler les « incongruités entre la réalité et ce que quelques -uns aimeraient qu'il arrive, en ce qui concerne, en plus, le discours politique. » (*idem*: 70)

sens en dehors de leur « patrie », où ils seraient indispensables, dans leurs univers professionnels (*idem*: 69-70).

Et s'il appartenait précisément à l'in vraisemblable d'une partie de la narrative renversée de défaire le « cliché » qui, par cet avenir irréel, se trouverait une fois pour toutes véritablement désuet ? Le sacrifice machinal constant des (bons) portugais qui garantit l'effet d'identification, dans une parfaite vraisemblance à perpétuité, se brise graduellement par l'orgueil irrévérent de Maria dont la fille, belle, est la petite amie du fils du patron de son père, véritable audace d'in vraisemblance de *La Cage Dorée*, dont le dîner de rapprochement des deux familles (quasi) extrêmes s'avèrerait le climax. En fait, ce dîner se revêt de multiples évidences parodiques, en elles-mêmes éloquentes, le contraste entre les conventions d'élégance étant poussé à l'extrême quand la très haute bourgeoise danse avec sa servante sur la table, et qui seront aussi dramatiquement exploitées avec netteté. Non seulement la pseudo belle-mère fait preuve d'ignorer le Portugal, elle remettra la propriétaire française à sa place jouant le rôle de la concierge (seule la parodie permettrait l'échange de rôles), le cadre narratif ne cessera d'éclaircir la nature contractuelle des relations entre maîtres et serviteurs récompensés juste pour éviter une perte pragmatique, perdus dans un luxe sans mode d'emploi pour immigrés, leur fils cachant son appartenance sociale afin de s'affirmer auprès de jeunes filles françaises. Cette identité mal dans sa peau se révélerait d'autant plus tragique dans la disruption de leur fille sur le feu de la tension insupportable de ce qui ne peut pas être compatible et dont l'incompatibilité, émouvante jusqu'à susciter de la compassion, se clarifierait par la gifle d'autorité paternelle, elle-même à la fois parodique et l'objet de pitié. Celui-ci précéderait l'annonce imprévue (et sérieusement in vraisemblable) d'une grossesse extemporanée qui concilierait, avec suspicion, au fond, l'inconciliable, sans mariage, pourtant, selon la modernité qui permet (la convenance) d'exclure les restrictions symboliques du critère sociologique matrimonial. Son copain bourgeois et français interrogera, ensuite, l'immutabilité du « cliché » immigré portugais dans la rue juste au cœur de l'insupportable trouble de cette jeune femme et cette question motrice, dont la cible est « la petite portugaise » risquant de l'être éternellement, pourrait constituer l'axe instantané d'une narrative dorénavant développée à rebours. Ainsi, le renversement du dénouement ne se vérifierait-il qu'en partie, car la continuité des « clichés » sur lesquels une rupture devrait s'opérer en pleine vraisemblance semblerait renforcer le piétinement. Le doute s'installerait entre la Française et la petite Portugaise

que l'ambiguïté narrative saurait confondre, tout en nous accordant la responsabilité de distinguer la vraie identité de la jeune femme enceinte qui sera femme d'affaires à Douro, prenant les rênes de l'héritage familial, alors que ses nostalgiques parents continueraient à obéir irréprochablement. Ce banquet dont la joie proverbiale du mariage pourrait être remplacée par la perspective d'un enfant dans l'informalité libérée des traditions (qui scellent une mobilité sociale naturellement mineure dans l'institutionnalisation de l'amour) rapprocherait maîtres et serviteurs, ceux-ci devenus maîtres à leur tour, dans la bonne compagnie du dessus du panier très bénévole qui apprécierait et le magnifique paysage du Nord du Portugal et la folie du football (personnifié, lui-même, en Pauleta, un autre luso-descendant) et de la musique introduite à l'effet *pimba* merveilleusement associée. Il ne s'agirait évidemment pas de concrétiser ni le rôle ni le bonheur du jeune Français dont un bébé n'aurait point interrompu la suite de ses études universitaires (il est fils travaillant avec papa...) par un critère de vraisemblance, car l'atmosphère encore une fois *cliché* du fado aurait soudé toute antinomie. Si Catarina Wallenstein peut formellement représenter le fado (d'Amália Rodrigues) renouvelé des nouvelles générations, *Prece*, une création réalisant très profondément la fusion luso-française par la collaboration du poète Pedro Homem de Mello et d'Alain Oulman⁴⁶, les paroles soulignent inexorablement la *saudade* du pays d'origine : le Portugal glisserait clairement entre Quim Barreiros et Rodrigo Leão, thèse et antithèse nationales dont la synthèse ce fado n'accomplirait que mollement, Catarina s'épuisant à l'ombre d'Amália, dans un impossible retour, dans un renouveau peu convaincant. Cet immuable *modus vivendi* semblerait, donc, irréaliser davantage ce que le doute menacerait intrinsèquement nous rassurant difficilement sur le choix heureux d'un couple français dont l'éclectisme sportif et musical s'harmoniserait à

⁴⁶ Nous traduisons : « Prière » _ « Je mourrai peut-être au lit/ Où la mort est naturelle/ Les mains formant une croix sur ma poitrine/ Des mains de Dieu j'accepte tout/ Mais que je meure au Portugal », in *Obsession*, Amália Rodrigues éditée par Valentim de Carvalho en 1990.

Pedro Homem de Mello est un admirable poète portugais du XX^e siècle (né en 1904 et mort en 1984, à Porto) dont l'œuvre a été sous-estimée jusqu'à nos jours par le canon littéraire national. Royaliste et catholique, ce poète a été un folkloriste distingué, a collaboré dans la Revue « *Presença* » et a prolongé les voix d'António Botto et de Federico Garcia Lorca dans une poésie singulière axée sur des tensions poignantes qu'une mélodie de saveur populaire déguisera en une très apparente simplicité (dont l'élégance aristocratique semble, plus de quarante ans après la Révolution, illisible.)

Alain Oulman (né en 1928 à Lisbonne et mort en 1990 à Paris où il a vécu après avoir été expulsé du Portugal pour des raisons politiques). Ce musicien juif a, depuis 1962, véritablement renouvelé musicalement la carrière d'Amália Rodrigues lui accordant une flexibilité et une portée orchestrale inouïes, en même temps qu'il a introduit dans son univers poétique l'élévation de poètes comme Luís de Camões, David Mourão-Ferreira, Alexandre O'Neill et Manuel Alegre sans laquelle elle n'aurait pas pu se dépasser elle-même.

peine avec les habitudes bourgeoises des bons propriétaires portugais et britanniques de Vin de Porto, ses voisins. D'ailleurs, cette inflexion permettrait de reformuler une problématique systématiquement renfermée dans la sphère interculturelle sous l'optique de la stratification sociale puisqu'il ne serait plus question d'interroger une intégration accomplie par excellence dans le statut familial d'une mixité réussie. Le rapprochement de deux couches sociales disparates s'avèrerait improbable, dans ce contexte, comme universellement, et son défi dans *La Cage Dorée* ne viserait qu'à intensifier les couleurs du portrait dans la caricature que son irréalisme constituerait de façon paradigmatique dans le but de rendre inéludable la stagnation dans le cliché, à vrai dire deux, concernant les deux nationalités. Paulo Branco ne reprochera à Ruben Alves, pourtant, que d'avoir caricaturé « de façon presque raciste »⁴⁷ les Portugais « comme si le Portugal n'avait pas connu des transformations telles que la révolution du 25 avril » (Branco, 2013: s.p.). Dans le même sens, António Loja Neves poussera plus loin l'accusation tout en fondant leur quasi humiliation sur un manque d'analyse dans la prolifération de lieux communs (Neves, 2013: 18) issus d'un regard français, en apparence non prétentieux, sur les minorités, avant tout sur l'ampleur des questions identitaires dans l'air du temps. Et s'il est vrai que personne n'emprisonne les portugais car ils s'emprisonnent eux-mêmes (Cordeiro, 2013: 20), la juxtaposition du nom de ce film avec le livre homonyme de 2009 dont le titre réfère l'Iran⁴⁸ de Khomeiny inviterait à rapprocher des totalitarismes dont l'efficacité se prolongerait très au-delà de l'imaginable et s'accomplirait dans le piétinement en grande partie dû à l'autocensure, la cécité. Celle que Jorge de Sena provoquait précisément lorsqu'il conseillait au Portugal un stage obligatoire à l'étranger sans portugais et sans sardines (Sena, 2013: 59), celle encore qu'Urbano Tavares Rodrigues évoquait par l'opposition aux Espagnols dénués de la gentillesse lusitanienne, selon les Français (Rodrigues, 1973: 92). D'autres voix, encore, se passeront de véritable jugement critique qui se résumera, cependant, à admettre que « bien que dorée, elle ne cessera pour autant d'être une cage » (Rosa, 2013: 7), après avoir globalement considéré le paradoxe identitaire des émigrés, des Français au Portugal, des Portugais en France, et les fortes réactions que le film a éveillées. Elles pourront même

⁴⁷ Nous traduisons tous les extraits cités. Paulo Branco déclare que les émigrés portugais sont intégrés dans la société française et réagissent en tant que français contrairement à ce que ce film exprimerait, selon lui. (Branco, 2013: s.p.)

Il est intéressant de souligner que Clara Moura Lourenço soulignera, en 2008, que les portugais partageraient, en France, leur silence « avec d'autres groupes marginalisés par une culture élitiste ».

⁴⁸ Shirin Ehadi, Prix Nobel de la Paix en 2003, a été son auteur.

souligner la lutte de Ruben Alves contre la xénophobie, la vraie cible de cette création, à une époque dangereuse en Europe, sans assumer un ton politique : le film « aborde les différences entre les classes sociales de façon tranquille, simple, sans des stridences idéologiques. Contrairement à ce qui est normal dans le cinéma français, aussi bien que dans l'italien, le film ne diabolise pas les riches (...) »⁴⁹ Luna Lutaud de *Le Figaro.fr Culture* pourrait représenter la sage distance de la critique française face à l'œuvre trop enveloppée dans son marketing bizarre dont la saveur parodique s'accorderait avec le film lui-même : « Au son d'une entraînante musique lusitanienne et de *um, dois, très* entonné au chœur au Gaumont Marignan, 200 concierges parisiennes d'origine portugaise se mêlaient » à des stars et à la seconde génération « beaucoup d'entrepreneurs, devisant dans les allées avec les costume-cravate de la banque communautaire BCP » (Lutaud, 2013: s.p). Cette critique n'oubliera pas de noter, à propos des parents du réalisateur, que « c'est la deuxième fois de leur vie qu'ils vont au cinéma », et qu'il a demandé aux Portugais de faire du bruit ce soir-là, sous les applaudissements déchaînés ; son sous-titre assez révélateur, « Partie émergée de l'iceberg », ne s'empêchera pas de déclarer que « les Portugais n'ont pas ri aux mêmes répliques que les Français et commentent les détails qu'ils ont été les seuls à repérer », tandis que le directeur de la banque conclura que « nous apprécions le message véhiculé par le film. Au-delà des clichés traités avec sentiment, il montre que notre communauté est bien intégrée et qu'elle joue un rôle économique important en France. » (*idem*: s.p). À bon entendeur, salut. *Le Parisien* réécrira cette mise en place de deux univers ouvertement asymétriques avec autant plus d'élégance bienveillante qui clôt l'article avec la triple exclamation : « C'est amusant, c'est émouvant, c'est un moment de grâce. », procurée par « une exquise comédie où la France *d'en bas* se confronte à celle *d'en haut* », un film, donc, profondément sensible, universellement humain, racontant la revanche d'une communauté qui serait « *d'en bas* sur une France qui se pavane *en haut* impeccablement incarnée par Nicole Croisille. » (*Le Parisien*, 2013: s.p). Annabelle Laurent suit la même tendance à souffler l'incontournable asymétrie inspirant le sourire ou le rire qui blesse et s'en complaît, dans *La Cage dorée : Anatomie d'un succès surprise* ; d'abord, elle identifie Ruben Alves, « Sa mère est gardienne d'immeuble. Son père est maçon. » et se lance vers Hermano Sanches « qui a représenté pendant dix ans les 926 associations portugaises de France » et est sorti

⁴⁹ Nous traduisons : site *50 Anos de Filmes*: « *A Gaiola Dourada* ».

« le cœur serré » d'un film qui « aurait pu être caricatural » (Laurent, 2013: s.p). Il avouera, par la suite, son « affaire politique » et constate « l'inquiétude peut-être réelle », « car les Portugais de France, tout le monde les aime. La question c'est : est-ce qu'on les respecte ? » (*idem*) Cet article nous dira, d'ailleurs, que Ruben Alves a renoncé à un premier scénario d'expatriés français à Lisbonne lui permettant sans pudeur de parler de sa famille, ce que son producteur lui a évidemment interdit pour des raisons matérielles (*ibidem*). Si l'approche nationale glisse entre l'effacement analytique pur et la honte mêlée à un orgueil plus ou moins assumés qui fondent ce silence, la critique française semble évoquer le décalage social, qui prévaut sur tout souci interculturel, afin de le réaffirmer franchement par une fine rhétorique l'illustrant avec simple éloquence. Le film pourrait-il, enfin, disproportionner la fiction de l'insertion quasi naturelle des immigrés portugais en France dans le sens de mettre à nu sa fausseté et si ceci va (difficilement) de soi, ne serait-il pas question de libérer la France aussi de nos jaunes misères ?

Ezra Suleiman, dans sa réflexion sur *Le Conservatisme des Dirigeants* (Suleiman, 2014: 30-32), considère l'importance moyenne de la France dans le monde actuel afin de mettre en valeur le nouveau départ qui la réveillera sur le chemin de « davantage de concurrence, d'innovation, d'adaptation ». La prévalence du discours crépusculaire surtout d'autoreprésentation française autorise, depuis des décennies, cette image internationale (et intérieure) de dysfonction, pour ainsi dire, par rapport à un critère de progrès fatalement dicté par une certaine globalisation, comme si la direction vers l'avenir de la planète n'était qu'une et indiscutablement la bonne. Cette chercheuse de l'Université de Princeton établira, certes, le refus français de la mobilité sociale qui garantirait non seulement les privilèges mais aussi l'impossibilité de toute vraie réforme sociale, ce qui distinguerait en définitif patron et chef de chantier et jetterait cette narrative dans l'espace science-fiction. N'oublions toujours pas que la France enseignait l'imagination au monde bien avant la mondialisation, même très avant la ferveur de la soi-disant flexibilité néolibérale et si son régime présidentiel a longuement su illustrer son âme (simplifications, républicaine), l'âme, un simple homme ne pourra ni rater la réputation nationale, ni fusionner Cailloux et Ribeiro :

Les dirigeants politiques n'oublieront jamais qu'en France on recherche toujours un statut qui assure une rente ! Cela les met en porte-à-faux avec le monde dans lequel nous vivons.

Imagination, mobilité, fluidité ne sont pas compatibles avec les statuts, les rentes, les niches. Comment l'élite politique peut-elle proclamer sa volonté de transformer la société alors qu'elle est attachée aux statuts et aux rentes qui empêchent cette transformation ? La présidence de François Hollande est un cas d'étude : ne pas vouloir toucher aux statuts des citoyens évite de réformer en profondeur. (*idem*: 36-37)

Andrei Makine, dans sa perle intitulée *Cette France qu'on oublie d'aimer, IIIe partie. Déformation*, à propos de son entretien avec Michel Serres, touche à une singulière pudeur française qui établit « des sujets interdits » (Makine, 2006: 71), son allure courtisane côtoyant l'inclination téméraire de son génie voltairien, son penchant vers l'immatérialité qui meut. La francité saurait « réunir dans un ensemble vivace des éléments apparemment incompatibles » (*idem*: 53) soudés en toute volupté non délitée « dans cette égalisation par le bas que dicte le mondialisme » (*idem*: 45) : celui-ci aurait ôté à la France la possibilité de tout dire, à l'encontre de la censure, et y aurait imposé la mutité imaginaire autour de certains sujets, véritables champs de mines ethniques, sociales, religieuses, rêvant de « la parole libre, contradictoire, passionnée » (*idem*: 77). Il s'agirait de garder ce sens de la controverse et de l'admiration de l'adversaire dans la langue libre que la pensée unique n'aurait pas anéantie et qui se chargerait de transfigurer notre monde où « les Français /.../ découvrent (il était temps !) que toute une part de la population dite française les hait » (*idem*: 99).

(...) On les hait parce qu'ils sont blancs, vaguement chrétiens, censément riches. On les hait parce qu'on les sent affaiblis, incertains de leur identité, enclins à leur perpétuelle autoflagellation. (...) Ceux qui brûlent les écoles, qu'ont-ils pu apprendre de leurs professeurs sur la beauté, la force et la richesse de la francité ? (*ibidem*)

Les Portugais, comme les Italiens ou les juifs, illustrent, d'une part, l'intégration de vagues humaines en France qui ne sont pas devenues des parasites jouissant d'un État providence, selon Makine (*idem*: 107). D'autre part, non seulement Alain Finkielkraut regrettera que le changement ait lui-même changé, la France est en proie à « la crise de l'intégration » puisque « les individus ne sont pas interchangeables » et si les différences ne s'avèrent pas insurmontables, « la mince pellicule d'universalité » ne suffira pas à dépasser les tensions (Finkielkraut, 2013: 23). Ce philosophe développera précisément les dangers européens actuels qui consistent à risquer de « succomber à la tentation pénitentielle de nous déprendre de nous-mêmes pour expier nos fautes, tout en essayant d'échapper à l'ethnocentrisme » (*idem*: 129), avant de conclure : « Fragilité de

l'identité nationale. On la dit étouffante, elle se révèle évanescence. » (*idem*: 139). Il est intéressant de noter que la critique anglo-américaine soulignera aussi bien l'intelligence que la capacité d'articuler « the impossible, and yet very real, no man's land situated between the characters' adopted and home countries. » (Van hoeig, 2013: s.p.), dans ce film. L'ampleur des commentaires est graduelle, lorsqu'on affirme que la comédie française s'avère « a touching meditation on the human propensity for sabotaging our desires because of obligations to others » et inclut « their respective employers /who/ have depended on (not to say exploited) them for so long that they can't live without them » dans le sens de mettre en évidence que « social class is an abiding element in French comedy » (Calder, 2013: s.p.). Luciano Graca, dans *Glasgow's Alternative Press*, conclura que « this lighthearted, witty and hilarious tale touches with featherlight hands on very current issues of immigration and prejudice without being engaged in political movements or pedantic, preachy messages » et rapprochera Alves de Almodovar pour ce qui est de son sarcasme, son humour noir et ses personnages hyperboliques (Graca, 2013: s.p.). Ronnie Scheib réduira la portée de ce film à la popularité facile et soulignera qu'« Alves ultimately unites his large cast in festive unity, with comic reversals redeeming the seemingly irredeemable in farcical fashion, and with large doses of ethnic harming » (Scheib, 2013: s.p.). En effet, le vertige semble être au cœur de toute interprétation en ce domaine et toute surface semble cacher des projections multiples, dans un caléidoscope déroutant que le regard scientifique pénétrera à peine : l'étude récente de João Teixeira Lopes sur *Génération Europe ?* et les jeunes Portugais émigrés en France semble être limitée par la nature explicitement non-représentative⁵⁰ de son enquête, malgré la régularité de ses données, comme son auteur le soulignera, étant donnée « l'invisibilité » de ces Portugais(es, surtout) en France. Ce sociologue ajoutera des portraits sociologiques « sans oublier ni les écarts existants entre pratiques et pratiques effectives, ni, encore moins, le souci vif d'objectivité et de dévoilement de la sociologie » (Lopes, 2014: 4) et tout le vertige réside essentiellement dans cette exigence et peut-être dans sa manière plutôt éthérée : nous avons le silence communautaire portugais en France

⁵⁰Nous traduisons : « Ainsi, cet échantillon ne peut-il pas être considéré statistiquement représentatif. Il s'agit d'un échantillon de raison qui obéit aux objectifs de l'enquête. D'ailleurs, cette exigence ne pourrait jamais être déterminante, car nous analysons un phénomène émergent dont on ignore l'univers de référence. Mais je crois pouvoir me permettre d'affirmer que le long et complexe processus d'obtention de réponses prouve aussi bien l'invisibilité de ces émigrés que la réduite dimension (quoique graduelle) des jeunes émigrés licenciés en France. » (Lopes, 2014: 3)

d'hier jusqu'aujourd'hui auquel l'invisibilité de cette réalité submergée s'accouplerait, en fait.

Si l'on écoute l'invisible et si l'on regarde le silence, pourtant, un réseau de sens nous parle davantage d'émigrés, issus d'un pays renfermé sur lui-même (en ce qui concerne ses auto et hétéro-représentations)⁵¹, résidant depuis longtemps en France qui déclassifieraient cette nouvelle vague qui n'intègre pas les associations (*idem*: 5), a des diplômes universitaires que ses parents n'ont pas, tient à se promouvoir socialement au-delà d'une mobilité bloquée au Portugal. Elle poursuit des études en France, tout en accordant, toutefois, la primauté à la voie professionnelle, leur domaine de formation peut être secondaire (elle n'est pas médecin et est rarement économiste : classiquement parlant) et peut ne pas être mis en valeur, dans la société portugaise, aussi pour la dévaluation des institutions supérieures qu'elle a fréquentées exprimant la massification universitaire engendrée par la politique nationale en ce domaine, depuis des décennies⁵². Elle, « un échantillon éventuellement représentatif d'un nouveau *mode d'émigrer* » (*idem*: 42), moins solitaire, est protégée par la famille inscrite dans la modernité du couple qui travaille, souligne que la société française reconnaît ses qualifications, dans un cadre d'épanouissement personnel s'avérant une vraie transition vers la maturité qui échappe aux voies institutionnelles des deux nations (*idem*: 50) et renforcerait le concept de génération européenne. Il importe de noter qu'elle tend, pourtant, à cohabiter (conjugalement aussi, bien-sûr, donc) avec des portugais et bâtit, donc, « une certaine endogamie sociale et même un certain confort dans le renfermement » (*idem*: 49) qui ne s'ouvre apparemment pas aux relations multiples avec des Français⁵³, est souvent incapable de parler correctement français et reproche aux

⁵¹ João Teixeira Lopes considèrera également les « mouvements de mobilité extérieure hautement significatifs » (Lopes, 2014: 7) qui déterminent notre modèle de développement, notre tissu social et la mixité. Tout en considérant notre structure historique, ce sociologue axera son étude sur une actualité difficile à classifier, car il intègre un système lusophone et un système européen avec singularité.

⁵² La spécificité de l'« Universidade Nova de Lisboa » contrariant cette tendance mériterait une observation particulière. L'épanouissement des architectes et le malheur des économistes (si mincément représentés) s'avèrent, à cet égard, délicieux.

⁵³ « Cláudia refuse la condition d'émigrée et met en valeur la connotation négative du mot et elle considère que les Français, surtout les plus âgés, sont des 'racistes' et expriment un ethnocentrisme actif. Elle fait preuve d'inadaptation et limite son apprentissage de la langue française et tient à garder des liens multiples, télévisés aussi (la télévision constitue son loisir central), avec le Portugal. Vasco est issu d'une famille modeste, est venu à Paris aussi afin d'accéder à un large éventail de 'dynamiques culturelles', souligne l'accueil et le soutien amical des Portugais de Paris, non sans noter l'exclusivisme français dans sa restreinte sociabilité informelle. Il refusera, lui aussi, la condition d'émigré, qui est celle de ses parents, et il articule son refus avec la xénophobie 'légère' française pour s'affirmer en tant que 'travailleur déplacé'. Fortement relié au Portugal. Mafalda restreint sa sociabilité extraprofessionnelle au cercle de

Français de ne pas parler l'anglais (*idem*: 58) et réaffirme l'axe professionnel de son exil sans projet de retour souvent rêvé étant donné l'horizon économique bouché du pays d'origine plus ou moins amèrement évoqué. Elle jouit à peine de la richesse cosmopolite de la capitale française et son existence s'épuise dans le cycle du travail, peut être née à l'intérieur de l'émigration envers laquelle prendra des distances afin de réaffirmer sa promotion sociale (*idem*: 71, 82) et sa condition de « citoyen-ne du monde », tout en gardant un cercle amical portugais sécurisant face à des expériences intenses de discrimination quotidienne qui renforcent une intégration profonde autolimitée.

Aussi le but crucial de réussite financière tenant compte de la satisfaction personnelle semble-t-il voiler l'infini capital existentiel français aux yeux de ces jeunes émigrés diplômés constituant un corpus crédible, admettons-le, de représentation contemporaine au fond peu distinctive par rapport aux émigrés d'autrefois dont l'étroit regard *La Cage Dorée* ne pourrait pas ne pas illustrer, car sa portée symbolique se prête aussi à l'ambiguïté séduisante nourrissant le succès commercial du film. Cette survie aisée se fonde sur la nostalgie et sur le ressentiment, les forts liens familiaux se dressant contre la connaissance du monde⁵⁴, comme si celui-ci menaçait les sources contenant le

trente émigrés portugais et référera que les Français sont 'des ignorants', incapables de situer le Portugal, ayant une pauvre culture générale et sales (voir page 62). Tiago a un quotidien intense et heureux dans le domaine de l'architecture, regrette la restriction linguistique et même culturelle des Français (page 64) et n'a jamais été discriminé. Au contraire, il met en évidence le louange français de la réussite portugaise, 'ils peuvent être plus Français que les Français eux-mêmes', en France, son intégration est graduelle et joyeuse, tandis que son sentiment envers le pays d'origine est froid et sarcastique, extrêmement lucide ». (Lopes, 2014: 58-64)

⁵⁴ Dans le Chapitre 5 de son étude, João Teixeira Lopes propose, non sans admettre qu'il ne prétend pas « revendiquer une vision souveraine et définitive quelconque, tout simplement tenant à exploiter les voies ouvertes par cette étude » (Lopes, 2014: 90). En fait, la recommandation d'une « diplomatie active on line » afin de maîtriser, d'une certaine façon, les données de ces agents nouveaux et les mettre en rapport transnational, dépasserait-elle la possibilité de ne pas vouloir l'être par une réaction de refus institutionnel de la politique de la nation à laquelle on ne fait pas confiance ? Par la simple mobilité liquide dans notre espace Schengen par rapport auquel les représentations strictement nationales seraient tout court oubliées ?

Ce reniement ne va qu'apparemment à l'encontre de la deuxième proposition consistant dans le rapprochement de ces jeunes gens aux générations précédentes de l'émigration portugaise en France, bien que (Nous traduisons) : « nous sachions qu'il y a des différences de classe qui semblent insurmontables et qui se traduisent en des formes différentes d'organisation et d'expression de la réalité, engendrant des préjugés mutuels et une certaine difficulté éprouvée par les émigrés récents à se reconnaître dans la catégorie et dans le stéréotype de l'émigré', non seulement pour son réductionnisme, surtout pour son association à des situations aussi bien de subalternité que de grossièreté ou 'mauvais goût' (ce qui exprime des luttes sociales et symboliques de démarcation) » (Lopes, 2014: 90) Ce sociologue suggèrera, donc, ici, « une diplomatie de médiation » qui orienterait toute une construction de systèmes symboliques axée sur des inégalités sociales capable de générer un nouvel esprit associatif et la conscience d'un rôle politique à jouer dans les deux pays, dans la pluralité des profils. Il semble croire, donc, qu'« une communauté imaginée » reste à faire, grâce au favorable partage juvénile. Or, ne s'agirait-il plutôt d'éviter les communautés portugaises préexistantes puisqu'on sait qu'on les ressemble beaucoup plus qu'on ne le voudrait (admettre, au moins), cette distance délibérée exorcisant la claire (non évidente)

secret du bonheur exclusif qui remplira jours et nuits. Seule une origine sociale plus privilégiée projetée dans une formation académique plus distinguée, pour ainsi dire, semble effacer naturellement l'hypersensibilité de la supériorité gauloise, du chic parisien, du mépris qui reflète nettement les fantasmes de l'émigration hantant jusqu'à l'absurde une genèse confondant toujours éducation avec simple progrès matériel pour se travestir tout le temps en mauvaise conscience. Lorsqu'on renverse ce que l'on ne voit plus à force de trop l'avoir vu, lorsqu'on dévisage ainsi le cliché, risquant de le prendre solitairement à corps faute de lumière et de courage collectif, l'oppression bourgeoise du XVI^e ne suffit plus à justifier, dans des pétales de la compassion de soi, notre servitude au cœur de la liberté qu'on ne se donne même pas la peine de soupçonner et de scruter, même lointainement, dans la saveur de sa langue unique. Si l'on insiste que *La Cage Dorée* opère la consécration des concierges qu'il manquait et dont l'étiquette se colle perpétuellement sur notre dos courbé, la fiction se mêlant des portraits figés certainement à l'extrême douteux pour alléger et pourquoi ?, ne nous appartiendrait-il pas, finalement, de bien vouloir savoir ce que le film consacre en fin de comptes ? Et de demander comment cette foule de concierges a répondu à l'invitation de Ruben Alves les incitant à rompre le silence lors de cette avant-première insolite aux Champs Elysées ? Interrogerait-il la soumission qui coule dans les veines portugaises, s'exprimant par la cécité, le mutisme, la discrétion plus auto-infligés que justifiés par l'autoritarisme ou la xénophobie qui résumeraient très injustement les relations avec la France, de la sorte beaucoup plus réduite que réductrice ? Cette diminution viscérale de soi, sans que le pays d'accueil puisse être le bouc émissaire, n'est-elle pas la même chez nous, entre nous, qui chasse historiquement la droiture et le courage les exilant afin de constituer le noble caractère de l'*estrangeirado* de tous temps expulsés « volontiers » par des « petits » portugais ?

La censure puise toujours aux sources de la plus longue Inquisition, du despotisme, de la dictature, de révolutions imaginaires, elle tisse un silence en filigrane l'emportant sur des caravelles pourtant magnifiques dont l'univers ne s'est jamais

identification ? Rappelons que le capital d'évolution financière serait loin d'accomplir des trajets d'appartenance sociale, plus longs et plus complexes, d'autant plus complexes à partir d'une psychologie de reniement, manquant l'intelligence de la simplicité pour apprendre l'ouverture. *La Cage Dorée* nous propose, d'ailleurs, des tableaux d'interaction tendre, quasi, par des moments (incluant des enfants), complices, entre la bourgeoisie parisienne des patrons et leurs concierges portugaises précisément autour d'une table. Ce bonheur partagé, dont le banquet reste une métaphore universelle très humaine (intrinsèque et contiguë à la carnavalesque), dans la communication, dissout toute ségrégation avec une générosité grand bourgeoise, par nature.

subordonné⁵⁵. Ruben Alves aurait pu faire son *Eloge de la Folie*, il l'aurait quasi fait, s'il avait osé ne pas se soumettre : nous attendrons son histoire des expatriés français à Lisbonne. Ce jour-là la légende nous apprendra qu'il était finalement un prince dont la mère, belle et malheureuse, l'a dû rendre aux soins d'honnêtes bergers qui redouteront la pure noblesse de leur fils rayonnant de lumière. Il n'aurait pas, ainsi, que tendrement consacré tout un peuple aujourd'hui impossiblement soumis, il aurait fait preuve de sa race, celle d'une indomptable reine qui défie et aime : la France.

Bibliographie :

BETHENCOURT, Francisco (1991). *A Memória da Nação*. Lisboa: Livraria Sá da Costa Editora, pp. 473-503.

CORDEIRO, A. D (2013). *Ser português e França não era "glamour" e agora é ?* Revista 2, *Público*, 9.6, pp.18-24.

CURTO, Diogo Ramada / BETHENCOURT, Francisco (1991). *A Memória da Nação*. Lisboa: Livraria Sá Costa.

EBADI, Shinin (2011). *The Golden Cage: Three brothers, Three choices, One destiny*. Oxford: Sales Press.

FINKIELKRAUT, Alain (2013). *L'identité malheureuse*. Paris: Gallimard.

LOPES, João Teixeira (2014). *Geração Europa? Um Estudo sobre a Jovem Emigração Qualificada para França*. Lisboa: Editora Mundos Sociais.

LOURENÇO, Clara. M. (2008). *Testemunhos autobiográficos de mulheres emigrantes: para uma nova gramática da portugalidade*. e-cadernos CES, 2.

MAKINE, Andreï (2006). *Cette France qu'on oublie d'aimer*. Paris: Flammarion.

⁵⁵Nous traduisons : « (...) Ainsi pourrions-nous dire que la tendance vers la sédimentation de la communauté historique (...) n'a jamais été aussi définie par de multiples agents simultanés. Paradoxalement, c'est précisément à cette époque que la communauté historique est exposée aux mouvements centrifuges, des mouvements qui ont toujours existé (dans le cadre de l'émigration, des pouvoirs fragmentaires, des complexes inter-régionaux), mais dont le pouvoir de séduction se multiplie, étant donnée la division du travail social vers le plan international. C'est dans cette nouvelle conjoncture de l'intégration économique mondiale qu'il importe de suivre l'évolution des traits d'identité d'une communauté historique (encore aujourd'hui) mouvante dans le monde, sa capacité à s'adapter à de nouveaux complexes politiques et culturels, son ouverture au dialogue des civilisations. » (Bethencourt, 1991: 503).

NEVES, A.L. (2013). *Um filme “feel good” ?* in *Revista Atual. Expresso*, 3 août, pp18-19.

RIBEIRO, Daniel (2013). *A gaiola dourada*, in *Revista Expresso*, 26 octobre, pp. 46-52.

RODRIGUES, Urbano Tavares (1973) *Redescoberta da França (Cadernos “Seara Nova”)*.
Lisboa: Seara Nova.

ROSA, Irina., *Lá por ser dourada não deixa de ser uma gaiola*, in *Expresso*, 8 août.

SARAIVA, Arnaldo (1968). *Falando com Jorge de Sena*. Entrevista a Arnaldo Saraiva, n°
especial de *O Tempo e o Modo*, 59 (Avril), pp 409-430.

SOUSA, Vítor de (2014). *O filme A Gaiola Dourada: Reflexões sobre o regresso em força da emigração portuguesa e a “portugalidade” de uma gaiola (cada vez menos) dourada*. Centro de Estudos de Comunicação e Sociedade, Universidade do Minho, in *Observatório (ODS)*, Journal*, vol.8_ n°3, 039-74.

SULEIMAN, Ezra (2014). *Le Conservatisme des Dirigeants*. in *Revue des Deux Mondes, Qu'arrive-t-il à la France ?* pp. 29-37.

Sitographie :

20 MINUTES SITE (2013). « Cinéma : La Cage dorée : Anatomie d'un succès surprise » -
<URL: <http://www.20minutes.fr/cinema/1167947-20130604-20130604-la-cage-doree-anatomie-succes-surprise>>

50 ANOS DE FILMES SITE (2016). “A Gaiola Dourada” -
<URL: <http://50anosdefilmes.com.br/2014/a-gaiola-dourada-la-cage-doree/> > [consulté le 1/II/2016]

ANTÓNIO, Lauro (2013). “Apresentação de A Gaiola Dourada” -
<URL: http://lauroantonioapresenta.blogspot.pt/2013_08_01_archive.html > [consulté le 25/II/2016]

CALDER, Peter (2013). NZ “Herald, The Gilded Cage offers comedy with some meat in its bones”.<URL:http://www.nzherald.co.nz/entertainment/news/article.cfm?c_id=1501119&objectid=11178451 >

CARDOSO, Miguel Esteves (2013). “Um filme que não é” in *Pública* -
<URL: <https://www.publico.pt/opiniao/jornal/um-filme-que-nao-e-27044360> >

GRACA, Luciano (2014). Review “The Gilded Cage”, The Weeg. G Glasgow’s Alternative
Press - <URL: <http://theweeg.com/2014/02/26/review-the-gilded-cage-glasgow-film-theatre/>.>

LEFIGARO.FR.CULTURE (2013) - <URL : <http://www.lefigaro.fr/cinema/2013/04/23/03002-20130423ARTFIG00491-la-communaute-portugaise-se-mobilise-pour-la-cage-doree.php>>

[consulté le 1/II/2016]

LE PARISIEN (2013) – ‘Cinéma : La Cage dorée’ -
<URL: <http://www.leparisien.fr/magazine/week-end/cinema-la-cage-doree-22-04-2013-2748653.php>. > [consulté le 1/II/2016]

SCHEIB, Ronnie (2014). ‘Variety – Editions’ –
<URL: <http://variety.com/2014/film/festivals/film-review-the-gilded-cage-1201151476/> > Film
Review, The Gilded Cage.

VAN HOEIG, Boyd (2013). ‘The Gilded Cage (La Cage Dorée)’ in The Hollywood Reporter.
The bottom line. The Gilded Cage –
<URL: <http://www.hollywoodreporter.com/review/gilded-cage-la-cage-dor-576470> > [consulté
le 28/VI/2013],

PEQUENA ANGULAR; ALMADA EM RELANCE

Notas-relâmpago acerca da Obra Literária de José de Almada Negreiros no centenário de Orpheu⁵⁶

CELINA SILVA

FLUP

celinas@letras.up.pt

Resumo: Leitura panorâmica da obra literária de Almada Negreiros na sua constante mutação, focando-se os exemplos maiores da sua escrita- processo instauradora de uma unidade cujo núcleo radica numa prática experimentalizante das formas. A escrita polígrafa deste autor percorre os ismos do Orpheu (1915), ativando os códigos linguísticos e literários de modo a renovar os paradigmas, adotando posteriormente um registo onde a modernidade relê a tradição de modo original. A Este posicionamento Almada chamou Ingenuidade.

Palavras-chave: Almada – Orpheu – Vanguarda – Modernidade - Ingenuidade.

Abstract: Reading of the literary work of Almada Negreiros concerning its constantly changing procedures, and focusing the major examples of its writing in order to underline the fundamental unity of its creative nucleus which lies in an experimental practice. This author's writings show the main literary practice created around Orpheu (1915), portuguese vanguard movement, by activating the linguistic and literary codes in order to renew the paradigms. Later Almada's work adopts a quite different record on which modernity and tradition dialogue in a critical and original way. This particular attitude and style was called by Almada Naivety.

Keywords: Almada – Orpheu – Vanguard - Modernity - Naivety.

⁵⁶ Neste texto percorre-se a obra literária de Almada de modo muito sintético; contudo a divulgação recente de alguns dados, até então apenas conhecidos de investigadores, origina uma menção mais circunstanciada face a alguns textos.

“[E]ncontrei melhor do que supunha,
mas não mais do que procurava.”

Almada Negreiros

Nenhuma obra atuante na cultura portuguesa do século XX atinge a especificidade da produção artística de José de Almada Negreiros (1893-1970); iniciada nos anos 10, permanece, contudo, ainda uma incógnita, visto estar longe de ser conhecida na totalidade. Poeta, pintor, desenhador, dramaturgo, ensaísta, bailarino, coreógrafo, performer, ator esporádico, humorista, compositor, conferencista, repórter, jornalista e investigador do mundo imenso das formas, dos sinais e do que designa, “Número”, Almada usou todos os meios de comunicação possíveis no seu tempo de vida. Proferiu conferências, palestras radiodifundidas, fez apresentações de livros, de exposições de pintura e de filmes, concedeu entrevistas a jornais, revistas e a repórteres televisivos, desenvolveu uma intensa atividade epistolar e colaborou com projetos cinematográficos. O que a particulariza, além do acabado de mencionar, deriva da conjunção de relevante talento inventivo, espontaneidade trabalhada por posterior disciplina, rigoroso trabalho de reescrita, por vezes levado até ao limite, bem como de invulgar capacidade em assumir riscos. Tal combinatória engendra um mundo criativo único, onde artes, géneros, modos, *ismos*, se imbricam numa escrita-processo plural, percurso dialético visando a auto-superação, gérmen de vivência expressiva e atuante, inerente a uma necessidade interventiva, marca universal da sua trajetória em perene devir. Voz-presença, ora estridente ora sibilina, Almada comunica constantemente, procurando alertar os compatriotas para o que se lhe afigura fundamental: Ser, Tempo, Conhecimento e Arte.

A consciência plena, embora precoce, do papel da ordem estética enquanto entidade estruturante do Ser, encaminha-o para a incessante experimentação de práticas artísticas distintas, permanente exercício simbiótico de conhecimento, crítica e criação enquanto autodidata: “[p]us-me preso às minhas ordens/pra não me perder de mim” (Almada Negreiros, 2001: 241). A articulação das referidas instâncias norteia, suportando-a, uma produção fundamentada, *ab initio*, na interação de artes plásticas, literatura e performance alicerçadas numa matriz gnómica transversal que desempenha uma função autenticamente genesíaca. A arte-ação de Almada, indissociável da ânsia de saber, volve-se especulativa pela via da descoberta-invenção, implicando uma tripla

realização: como artista, português e humano. Assim sendo, relaciona-se com os sucessivos movimentos, escolas, grupos e revistas artísticas portuguesas e estrangeiras⁵⁷, nelas colaborando com um posicionamento marcadamente pessoal.

Segundo o atual estado de conhecimento relativo à obra editada, excetuando jornais manuscritos⁵⁸, textos, desenhos infantis e da adolescência, datam de 1912 fragmentos e projetos de peças teatrais (*O Moinho* e *23 2º Andar*), bem como desenhos e caricaturas patentes em revistas e jornais publicados nessa época⁵⁹. Em 1913, Almada “estreia-se” expondo individualmente desenhos, escreve, na senda do lirismo tradicional, registo nunca abandonado de modo definitivo ao longo do seu percurso literário, uma primeira versão do poema, *Rondel do Alentejo*, publicando no ano seguinte, *Silêncios*, poema em prosa, em *Portugal Artístico*. Durante 1915 produz, *Chez Moi*, poema de cunho vanguardizante no qual se convoca a infância, sob um prisma onírico e erotizado, uma versão primitiva de *A Engomadeira* (1917), prosa e *A Cena do Ódio*, ode sensacionista, colaborando ainda em *Orpheu I* com *Frisos*⁶⁰. As missivas do jovem artista à Sonia Delaunay, alocutária diletta, atestam a intensa, entusiasta e exigente aspiração literária acalentada neste período; nelas figuram tanto projetos de criação quanto textos propriamente ditos, acompanhados da respetiva descrição e crítica. Este cariz evidencia a perceção clara da sua imaturidade do ponto de vista expressivo, situação superada com escrita de *A Cena do Ódio* destinada a *Orpheu III*. A componente crítico-reflexiva assumida enquanto dimensão fulcral, anterior/simultânea/posterior, à materialização das obras, destaca-se enquanto uma das características universais desta produção, na qual a prática experimentalizante, composta de estudo, inquirição e operações de reescrita, se configura dialeticamente.

⁵⁷ *Portugal Artístico, Ideia Nacional, Orpheu, Portugal Futurista, Contemporânea, Novidades, Ilustração Portuguesa, Athena, Presença, La Gaceta Literaria, A.B.C., Blanco y Negro, La Farsa, Nuevo Mundo, Revista de Ocidente, Revista de Portugal, Atlântico, Cadernos de Poesia, Panorama, Cidade Nova, etc.*

⁵⁸ *O Progresso, A República, O Mundo, A Pátria (195-6), A Paródia (1912).*

⁵⁹ *Papagaio real, A Briosa, A Satyra, A Paródia, A Rajada. A Lucta, A Manhã, A Bomba, etc..*

⁶⁰ Entre 1915 e 1917 Almada proclama-se “poeta futurista”, “poeta sensacionista” e “inventeur futuriste de l’artificiel” (*sic*) no ano seguinte. Os textos supracitados evidenciam a passagem de uma estética finissecular (*Silêncios*) para uma postura modernizante (Cf. a segunda versão de *Rondel do Alentejo*, *A taça de chá* inserida em *Frisos* onde emerge o paulismo, conforme demonstra Ellen Sapega in *Ficções modernistas: O contributo de José de Almada Negreiros para a renovação do Modernismo Português*, Lisboa: ICALP, 1992.) e vanguardizante através da reescrita de *A engomadeira* (1915-17), da produção de *A Cena do Ódio* (1915), de *Saltimbancos (Contrastes Simultâneos)* (1916), duas versões de *Litoral* (1916), a da reescrita de um friso *Mima Fataxa* que engendra o poema experimental *Mima Fataxa Sinfonia Cosmopolita e Apologia do Triângulo Feminino* (1916) e *K4 O quadrado azul* (1917).

A relação de literatura e artes plásticas, opção declarada pelos membros da *Geração de Orpheu*⁶¹, corporiza-se em Almada no cultivar de vários ismos, mas essencialmente pela adesão eufórica ao futurismo no que diz respeito à escrita e à intervenção⁶². Todavia, o movimento-germinal das vanguardas é por ele acionado através de uma apropriação pessoal dinâmica, em sintonia com a abertura formal inerente à postura futurista cuja cosmovisão de teor “revolucionário” instaura, no ininterrupto processo de maturação do poeta-pintor, o sistema motriz aglutinante da produção plural, proteiforme, em transformação permanente.

Pertencendo a esta geração, o artista total que foi Almada Negreiros constituiu a espinha dorsal do modernismo português desde o seu início. Foi em Almada que confluíram e se tornaram perenes as características dos pioneiros, tanto no domínio da literatura como das artes, do desenho, da dança e do teatro. (Gonçalves, 2006: 5)

Raro no contexto cultural português, esse ambiente de caloroso debate, genuíno intercâmbio intelectual e artístico, fervor criativo, ânsia de renovação compartilhada permanece único ao longo da vida de Almada que não cessa de se referir aos “queridos companheiros de Orpheu”, autênticos agentes-inventores de um mundo-outro porque comprometidos com um objetivo maior: criar em Portugal arte moderna. Orpheu, entidade fundacional do moderno em Portugal, “a nossa vanguarda da modernidade”, pois segundo o próprio, “toda a modernidade nasce vanguarda”, desencadeia posturas cambiantes equacionadas, ora sucessiva ora simultaneamente, sob o signo da multiplicidade:

Uma característica do “Orpheu” (a qual chegou a ser hilariante) era de perpassar por uma série infindável de ismos. E tanto mais infindável quanto no “Orpheu” era o encontro de letras e pintura, cada uma com a sua série infindável de ismos. (Almada Negreiros, 1965: 24)

⁶¹ Nomeadamente, Fernando Pessoa, Mário de Sá-Carneiro, Almada Negreiros, Santa-Rita Pintor, Amadeo de Souza-Cardoso, Eduardo Viana e Raul Leal.

⁶² Como é sabido, o pouco que circula entre nós com o labelo futurista tem, o mais das vezes, carácter meramente indicial, embora o *Manifesto e fundação do futurismo* tivesse sido publicado em 1909 num jornal dos Açores, em Faro e Lagos. Publicações regionais, entre elas *O Herald*, deram à estampa textos que se reclamavam desta estética. Há no diálogo epistolar entre Fernando Pessoa e Sá-Carneiro referências semeadas de reservas ao movimento e ao “suposto embaixador” de Marinetti, Santa-Rita. Amadeo veiculava em entrevistas, e não só, preceitos futuristas.

Imerso numa conjuntura efervescente, Almada desdobra-se na escrita de obras “experimentais”, atuando na imprensa contra os detratores de Orpheu⁶³ através de caricaturas, declarações e performances de forte teor interventivo e cria, com Santa-Rita, o “Comité Futurista de Lisboa” (1916). Tais factos patenteiam o assumir da faceta bélica do futurismo visando, ao aniquilar os inimigos da Vanguarda, provocar a imperativa mudança artística e social. Esta fase de busca metamórfica, na qual, não raro, a blague pontifica, atesta ainda desenvoltura num registo mundano mesclado de humor, no dizer de José-Augusto França, demonstrado pelas ilustrações “Arte Nova” de cartazes, programas, libretos de bailados, alguns poemas e pelos bailados propriamente ditos⁶⁴. Em singular consonância, a vertente satírica, seja nas caricaturas gráficas, seja nas literárias, escritas de modo embrionário ou não⁶⁵, demonstra algo nuclear na obra almadiana: a existência de um projeto construtivo concernente ao país, cuja concretização implica a denúncia dos elementos negativos que o quartam e imobilizam. Almada “exige” um Portugal atualizado, uma nação empenhada. A este propósito, Sara A. Ferreira, no texto introdutório à reedição de um dos textos almadianos, mais emblemáticos no tocante a esta questão, afirma:

[...] Anti-Dantas inaugura a produção de Almada enquanto autor de manifestos (...) e futuramente, de conferências. Seguem-se-lhe num curto espaço de tempo um manifesto Exposição de Amadeo de Souza-Cardozo (Dezembro de 1916) e o Ultimatum Futurista às Gerações Portuguesas do Século XX (Abril de 1917), que juntamente com o Anti-Dantas formam um tríptico ‘provido de uma lógica profunda’ (Silvestre, 1990: 125). São três momentos distintos, definidos por Osvaldo Manuel Silvestre. O ‘momento antagonista no seu desejo de aniquilação do passado’ (*ibidem*) – e do presente que insistentemente, (re)vive esse passado – que o Anti-Dantas (em comunhão com A Cena do Ódio) representa. O ‘momento jubilatório’ (*ibidem*) que na figura de Amadeo de Souza-Cardoso (...) celebra o nascimento de Portugal ‘pró-século em que vive a Terra’ (*ibidem*). E finalmente, com o *Ultimatum Futurista*, o momento da ‘apoteose do esquecimento como preâmbulo a uma palingenia da Pátria’ (Silvestre, 1990: 125). (Almada Negreiros, 2015: 4)

Suspensa o projeto de *Orpheu* em 1916 e as atividades em torno do Futurismo no final do ano seguinte, continuam os planos de ação vanguardista, produzindo em 1918 objetos de teor intersemiótico, nomeadamente, “invention vert”:

⁶³ Polémica com Dantas, *O Jornal* (13/4/1915), *Manifesto Anti Dantas e Por Extenso...* (Performance de 1915, publicado em 1916), “O suposto crime de Orpheu”, *O Jornal* (3/4/1915), *Exposição de Amadeo de Souza-Cardozo* (1916), capa da revista *Ideia Nacional* (1916), *Conferência Futurista* (1917), escrita de *Ultimatum Futurista às Gerações Portuguesas do Século XX* (1917), carta a *Capital*, *A ideia futurista na ribalta*, e publicação do *Portugal Futurista* (1917).

⁶⁴ Poemas: *Rondel do Alentejo*, *Frisos*, *Chez Moi* (1915); bailados: *O Sonho da Princesa na Rosa* (1916), *Lenda de Ignez*, *a Linda que não soube que foi Rainha* (1916), *A Princesa dos Sapatos de Ferro* (1918), *O Jardim de Pierrette* (1918), *O Bailado do Encantamento* (1918).

⁶⁵ *O Mendes*, *Os Outros*, 23, 3º Andar, *A Cena do Ódio*, *Manifesto Anti Dantas e por Extenso...*

[...] conjunto de cartões executados no âmbito do grupo N. C. 5 (*O Nosso Club* ou clube das *Cinco Cores*) formado por Almada (que assina *Verde ou Zu*) e pelas “executantes” de *Bailado do encantamento*, *A princesa dos sapatos de ferro* e *O jardim da Pierrette* Tareca, i. e. Maria Madalena Morais da Silva Amado (cor roxa); Tatão, i. e. Maria da Conceição de Melo Breyner (cor azul); Zeca, i. e. Maria José Burnay Soares Cardoso (cor vermelha); e Lalá, i. e. Maria Adelaide Burnay Soares Cardoso (cor branca). (Ferreira, Costa & Costa, 2013: 60)

De facto, o aludido clube, “[c]riado na esteira das representações portuguesas dos Ballets Russes (...),[e] no âmbito dos espetáculos de dança promovidos por Helena Castello Melhor, (...) ultrapassa o campo das experiências baléticas” (Ferreira, 2015: 21), constitui um espaço criativo entusiasta onde Almada pontifica, espécie de “musageta” de um coro-corpo de baile feminino. Os textos supra citados, dele resultantes em certa medida, evidenciam operações de escrita onde a exploração gráfica, patente em “Mima-Fataxa Sinfonia...”, *Litoral* e *K4 O Quadrado Azul*, se materializa agora através de uma composição híbrida e policroma, corporizando, pela via de uma textualidade plural, um singular “manifesto” (N. C. 5 Commandements) programas de ação (PROGRAMME OCTOBRE 18) deste clube de “eleitos”. Os “bailados simultaneístas”, referenciados na correspondência a Sonia Delaunay, surgem agora presentificados mediante uma escrita que “transforma o grito tipográfico do performer futurista no gesto manuscrito e desenhado do poeta-pintor finalmente uno.” (*ibidem*)

Tal postura articula o culto do corpo, através do contacto com a natureza, do desporto e da dança, a apologia do pensamento encarado enquanto ação criativa, instauradora, vigente em *K4 O Quadrado Azul* e a imaginação. A par das referências à velocidade, à locomotiva e à luz, marcas do imaginário futurista, a combinatória das cores e dos nomes das bailarinas, convocadas através do hipocóristico, engendra, à semelhança de algumas experiências em linguagem “zaoum” e dadaístas, objetos semióticos de textualidade complexa; poemas de sons e cores que constroem uma partitura musical *sui generis*, ou ainda, uma original notação coreográfica. A assinatura “VERT FUTURISTE”, escrita a tinta verde remete para alguns dos papéis desempenhados por Almada-bailarino, bem como para as várias versões de um texto autobiográfico constando no jornal manuscrito *parva (em latim)* IV (1920), *História Verde II*.⁶⁶

⁶⁶ Cf. (Ferreira, Costa & Costa, 2013: 110).

A estadia em França (1919-1920) desencadeia uma singular conjugação de circunstâncias e vivências responsável pela tomada de consciência, ampla e radical, da realidade numa dimensão cósmica, resumível na formula-súmula “La Révolution Individuelle”⁶⁷ vigente no final de *O Dinheiro*. A ausência física da pátria, o convívio entre portugueses e franceses favorecem o espírito crítico, o relativizar do passado imediato, propiciando a reflexão e um conseqüente amadurecimento; a sua prática artística intensa patenteia desde então um autêntico ponto de não retorno. O contacto in loco com o dadaísmo, o cubismo, a obra de Cézanne e a leitura de Vitrac alimentam a avidez da mente criativa almadiana, levando ao encontro de Ingres e Delacroix. Em simultâneo, conforme assinalam J.-A. França e Ernesto de Sousa, a convivência com a obra de Apollinaire revela-se crucial, reforçando as intuições e certezas do modernista português que, à sua maneira, relê e reatualiza princípios do “Esprit Nouveau”⁶⁸. O conhecimento deste modo adquirido, vivido e experienciado até ao limite, unifica, clarificando e rearticulando, posturas, modalidades e práticas anteriores. A revelação de Almada a si próprio e aos outros resulta de uma iniciação, viagem sem fim até ao âmago da realidade e do Ser, desencadeando um revivificar de interesses compartilhados outrora com Amadeo e Santa-Rita relativos ao *Ecce Homo* (1916) e ao “Políptico...” (1917) no tocante à articulação da vanguarda com a tradição. Nas palavras do Mestre relativas ao pacto entre eles celebrado urgia: “irmos à Antiguidade para encontro à Modernidade atual.” (Almada Negreiros, 1965: 18).

A referida obra, cuja variedade e quantidade se amplifica a diversos níveis: em termos de género (lírica, narrativa, drama, gnómico), língua de escrita (português e francês) e opções estéticas de modernidade, evidencia uma das suas fases mais produtivas⁶⁹. A partir de 1919 surgem, a par de caligramas, todavia inéditos, de teor diverso, uns próximos da vanguarda, outros do que constitui o cunho maior da restante produção de Almada, a Ingenuidade, (conceito do pré-romantismo por ele adotado), textos literários onde o teor realístico-satírico se articula com um lirismo de clara modernidade. O sujeito poético assume uma expressão-manifestação artística distinta,

⁶⁷ Texto datado de *Paris, armistice 1919 Fev.* e publicado na *Contemporânea* nº2 em 1992.

⁶⁸ (Silva, 1986: 56-65).

⁶⁹ Cf. *Os Ingleses fumam Cachimbo, O Kagado, Pa-ta-poum, Mon Oreiller, O Dinheiro, Celle qui n'a jamais fait l'Americain, La Lettre* e as primeiras versões de *Histoire du Portugal par Coeur, A Invenção do Dia Claro* e *Antes de Começar*. É provável a escrita de muitos mais textos e fragmentos publicados na imprensa periódica durante os anos 20 e 30 (antes, durante e após a estadia em Madrid), como, por exemplo, algumas das crónicas do *Diário de Lisboa, O Dinheiro* e *Histoire du Portugal par Coeur* editadas pela *Contemporânea*.

derivada de aludido estágio de vivência, no qual a afetividade se envolve elemento nuclear, abandonando a atitude “agressiva” do momento anterior sem, no entanto, perder a veemência. Impera agora a vontade ou, mais que isso, o propósito de dialogar com os compatriotas, expondo ideias e projetos em desejável interação e sintonia. Um objetivo deste teor exige o adensar da síntese poético/gnómico ao nível da textualização, visto a cosmovisão-suporte dos textos implicar um cariz mito-poético responsável pela dita mutação radical nos modos expressivos onde razão e coração se envolvem indissociáveis. “Toda a nossa felicidade adquirida pela nossa cabeça depende do nosso coração. Um homem nunca é o que quer mas sim o que quer o seu coração”. (Almada Negreiros, 2015: 46). Convicto de que condição humana na sua plenitude requer um processo transmutativo de auto (re)criação, Almada adota uma nova postura; dar conta desta certeza, transmiti-la, torna-se a temática fulcral da produção ulterior, que, paulatinamente, se envolve genuína leitura do cosmos, arcanos e sinais na qual o gnómico é omnipresente.

Realçando embora o facto de o país ser “claríssimo do exterior”, Almada não deixa, contudo, de afirmar: “a Arte não vive sem a Pátria do artista, aprendi eu isto para sempre no estrangeiro” (Almada Negreiros, 2006: 144). Com efeito, *Histoire du Portugal par Coeur* (1919) é, em primeira versão, uma pequena prosa na qual se sintetizam as características acima referidas através da uma textualidade fragmentária, resultante singular da combinatória de um registo popular revisitado pelo humor e de apelo à ação; o rememorar da pátria, não real mas a tornar real, a concretizar, configura-se em evocação exortativa, confabulação lírica mediante a qual o sujeito e a pátria mutuamente se recriam, afetivamente se reencontrando. A obra referida funciona, pelas características referenciadas, como um autêntico texto-charneira através do qual a obra literária, e não só, se re-articula⁷⁰.

Uma vez regressado a Portugal, na esteira dos projetos ligados ao mencionado “Club ...”, autêntico cadinho criativo, Almada, redige e ilustra *parva (em latim)*, obra cuja particularidade maior reside num visitar re-inventivo da infância quer do ponto de vista formal quer temático; “parva não dá satisfações a ninguém/ parva é parva porque quer//parva diz /Sejam estúpidos se quiserem mas não me toquem / Deixem-me estar sozinha, mas se gostarem de me ver sozinha sentem-se aí” (Almada Negreiros,

⁷⁰(Silva, 1986: 56-89).

2015: 31). Este jornal manuscrito inédito, composto de cinco números, quase todos inacabados (tendo desaparecido o terceiro), inventiva e alegremente reatualiza as várias componentes de um “diário” ilustrado com desenhos e pinturas. No número um, único completo, constam desenhos, alguns dos poemas escritos em Paris intercalados por um “editorial”, “notícias”, “histórias” e “aventuras”, não faltando exemplos da citada ficção autobiográfica, *História de Verde II*, bem como a dedicatória às narratárias de eleição: Tareca, Tatão, Zeca e Lala. Criatividade e imaginação, impulsionadas por uma dimensão lúdica assumida, eivada de lirismo, plasman-se num vitalismo hedonista espontâneo e afetivo através de uma discursividade fluida evidenciando a postura e cosmovisão do ingénuo voluntário, do homem renascido vivenciando a Ingenuidade.

Almada profere conferências, cujo exemplo maior é *A Invenção do Dia Claro*, verbalização capital da temática e das opções formais aludidas; nela se evoca, pela via do fragmento em registo poético, num sentido primeiro e “primitivo” porque primordial, a viagem iniciática do âmago aos confins do Ser, segredo da vida, cerne do humano na verdadeira aceção. Escrito numa primeira versão em Paris no ano de 1920, objeto de múltiplas reelaborações em 1921, data em que é apresentado como conferência e editado, o dito poema em prosa, dá conta, sob forma lírico-parabólica, do acesso a esse conhecimento supra-racional. Elegendo como designação do sujeito poético, a fórmula “poeta menino”, configuradora da referida instância-estado vivencial, Almada equaciona a necessidade de um novo “nascimento”, sinal do reencontro consigo mesmo operado através da consciência expandida pela experiência iniciática. A (re)construção da identidade, liberta das ilusões, transmutada, leva à sabedoria, simbiose de razão e coração, permitindo deste modo a emergência perene do “ingénuo”, epíteto apenas explicitado como tal em meados dos anos 30, mas manifestado de pleno modo no texto supracitado.

Os poemas *As Três Conversas da Fonte com o Luar* (1921) e *O Menino d’Olhos de Gigante* (1921) atestam a revisitação da matriz poética popular anteriormente focada, frisando a implicação mútua e complementar da dualidade (indivíduo/coletivo, masculino/feminino, movimento/estatismo, passado/presente, tradição/vanguarda, racionalidade/sensibilidade, memória/esquecimento), questão trabalhada em numerosos

textos⁷¹ e embrião do conceito de “antinomia” desenvolvido na maturidade, nomeadamente, em *Orpheu 1915-1965* (1965).

Durante as décadas de 20 e 30, Almada publica na imprensa periódica, com regularidade, textos de cunho parabólico⁷², normalmente curtos, muitas vezes apresentados sob a designação de crónicas, artigos, evocações de artistas, mas também historietas (*El Sol*, 1928) e bandas-desenhadas (*Petiz Jornal*, 1926), demonstrando a vontade de comunicar regularmente com um recetor alargado e diverso. O referido conjunto de textos, onde não podiam deixar de figurar polémicas⁷³, para além dos artigos enviados de Espanha para jornais e revistas portuguesas, divulga uma série de coordenadas temáticas respeitantes à arte, à sociedade portuguesa, aos Painéis, ao papel de Portugal na Europa. Esse ideário, abordado também em conferências⁷⁴ e entrevistas, encontra-se posteriormente sistematizado, ampliado mediante diversas reformulações na revista *Sudoeste*, *Cadernos de Almada Negreiros* (1935), no romance *Nome de Guerra* (1938) e na conferência *Arte, a dianteira da coletividade* (1965).

Ao longo da estadia em Madrid (1927-32), Almada escreve, entre vários textos e fragmentos, as peças *El Uno–Tragedia de la Unidad* (1928)⁷⁵, *Protagonistas* (1930), *O Público em Cena* (1931) onde, através de uma original articulação do teatro dadaísta e de Pirandello, se foca a questão do relacionamento com o outro aos vários níveis existenciais. Convivendo com os membros da geração de 27, em cujas atividades participa, Almada desdobra-se produzindo de modo quase constante.

De novo em Lisboa, Almada reescreve *Nome de Guerra*, existente numa primitiva versão desde 1925 como romance de costumes que, entretanto, se transforma em romance de tese; por intermédio da inserção de comentários, metalepses de autor e uma série de títulos de cunho frequentemente aforístico, a ação primitiva converte-se agora em mero exemplo demonstrativo da libertação do protagonista, relativamente à alienação de si mesmo, mediante o acesso à individuação. O percurso vivencial,

⁷¹ Cf. *Antes de Começar* (1922), *O Pierrot que nunca ninguém soube que houve* (1922), *Pierrot e Arlequim Personagens de Teatro* (1924), *Portugal* (1924), *El Uno, Tragedia de la Unidad* (1928-9), *Direcção Única* (1932), *Nome de Guerra* (1925-1938) e *Heráclito chora, Demócrito ri* (1950).

⁷² *O homem que não sabe escrever* (1921), *O homem que se procura* (1924), *A galinha preta e a nova geração* (1922), *O Diamante* (1922), *Nós todos e cada um de nós* (1924), entre outros.

⁷³ Polémica com José de Bragança relativamente à descoberta da colocação dos Painéis de São Vicente de Fora (1926) e com Dutra Faria sobre o Futurismo (1932).

⁷⁴ *Modernismo* (1926), *Direcção única* (1932), em 1933, *Arte & Artistas*, concedendo uma entrevista à revista *Revolução* intitulada *Techné A cabeça da colectividade*.

⁷⁵ Constituído por *Deseja-se Mulher* e *S.O.S.*

sequência de “nascimentos” (individual, social, iniciático), só pode cumprir-se cabalmente através da Arte: o provinciano e inexperiente Antunes torna-se escritor ao tomar consciência de si mesmo e da realidade.

A restante produção editada, importante em termos de quantidade e exemplificativa da evolução dos processos de escrita, configura-se maioritariamente rememoração através da qual a voz do sujeito poético se converte em *sui generis* thesaurus da humanidade, patente em *As Quatro Manhãs*, *Entretanto* e *Rosa dos Ventos*. Passado e presente, tradição e inovação coexistem em interação dialética; a sabedoria adquirida e a adquirir converte a vida em ação especulativo-contemplativa cujo exemplo poético máximo constitui *Presença* (1921-51). Ciente de que “o que sabemos não é o que os outros nos ensinaram, mas apenas o que nós próprios aprendemos à custa da nossa ingenuidade” (Almada Negreiros, 2006: 165), o sujeito poético constata que os “caminhos” continuam infinitamente, apenas terminando noutros caminhos, como consta numa das sequências do primeiro dos poemas citados no presente parágrafo.

A obra de Almada redimensiona a cultura portuguesa quer pelo imperativo do atual cuja raiz reside na consciência da perenidade arquetípica, quer perseguindo uma “cultura visual” esquecida ou camuflada de que se faz arauto a partir dos finais da década de 20: “sempre existiram determinados documentos que nos foram legados pela antiguidade [...] os quais até hoje não foram lidos” (Almada Negreiros, 2015: 64). Desse conhecimento dão testemunho, para além das várias entrevistas dispersas, *Mito-Alegoria-Símbolo* (1948), *A Chave diz: Faltam duas Tábuas e meia de Pintura no todo da Obra do Nuno Gonçalves* (1950), *Descobri a personalidade de Homero* (1944), *Téleon I e II* (1950), *Arte, a dianteira...* A par das produções mencionadas, os fragmentos destinados a *Ver* (1943), as reflexões em torno do ponto de Bahütte, as composições geométricas concernentes aos vários “quadrantes” (1956), mas, sobremaneira, o “poema gráfico” *Começar* (1969) e as peças *Galileu*, *Leonardo e Eu* (1965), *Aqui Cáucaso* (1965) culminam, em jubiloso ápice, um percurso-programa intenso, subsumível de modo elíptico no seguinte: “O Artista é para ser e pensar e dizer e ter um espetáculo, fornecer o espetáculo para todos, ele tem que ser profundamente pessoal para chegar ao impessoal e ser todos.” (Almada Negreiros, 2006: 324) Assim sendo, ao almejar o conhecimento em detrimento do saber, mero «sistema» daquele, Almada ultrapassa o “caso pessoal” para aceder à “própria Pessoa”, convertendo-se deste modo em Mestre de si mesmo, e portanto de outrem, singela e lapidariamente. “O

que eu fiz teve de facto uma coerência que se sobrepôs a mim e que é muito para além de mim mesmo, e contudo, era a minha coerência”. (Almada Negreiros, 2015: 60)

Bibliografia:

ALMADA NEGREIROS, José & Valdemar, António (2015). *Almada – Os Painéis, a Geometria e tudo*. Porto: Assírio & Alvim.

ALMADA NEGREIROS, José (1950). *A Chave diz: Faltam duas Tábuas e meia de Pintura no todo da Obra do Nuno Gonçalves*. Lisboa: Imprensa Lucas e Cia.

ALMADA NEGREIROS, José (1965). *Orpheu 1915-1965*. Lisboa: Ática.

ALMADA NEGREIROS, José (2001). *Obra Literária de José de Almada Negreiros/1, Poemas*. Lisboa: Assírio & Alvim.

ALMADA NEGREIROS, José (2002). *Obra Literária de José de Almada Negreiros/2, Ficções*. Lisboa: Assírio & Alvim.

ALMADA NEGREIROS, José (2006). *Obra Literária de José de Almada Negreiros/5. Manifestos e Conferências*. Lisboa: Assírio & Alvim.

ALMADA NEGREIROS, José (2013). *Manifesto anti Dantas e por extenso por José de Almada Negreiros poeta de Orpheu futurista e tudo*. Porto: Assírio & Alvim.

ALMADA NEGREIROS, José (2015). *Manifesto anti Dantas e por extenso por José de Almada Negreiros poeta de Orpheu futurista e tudo*. Lisboa: Assírio & Alvim.

ALMADA NEGREIROS, Maria José (2015). *Identificar Almada*. Porto: Assírio & Alvim.

FERREIRA, Paulo (1981). *Correspondance de quatre artistes portugais: Almada Negreiros, José Pacheco, Souza-Cardoso, Eduardo-Vianna avec Robert et Sonia Delaunay: contribution à l'histoire de l'art moderne portugais (années 1915-1917)*. Paris: Fondation Calouste Gulbenkian.

FERREIRA, Sara Afonso / COSTA, Sílvia Laureano & COSTA, Simão Palmeirim (2013). *Almada por Contar*. Lisboa: Babel/Biblioteca Nacional de Portugal.

FRANÇA, José Augusto (1974). *Almada o português sem Mestre*. Lisboa: Estúdios COR.

GONÇALVES, Rui-Mário (2006). *O Menino de Olhos de Gigante*. Lisboa: Caminho.

SANTOS, José Manuel & FERREIRA, Sara Afonso (2015). *Almada: O que nunca ninguém soube que houve*. Lisboa: Fundação EDP.

SAPEGA, Ellen (1992). *Ficções modernistas: O contributo de José de Almada Negreiros para a renovação do Modernismo Português*. Lisboa: ICALP.

SILVA, Celina (1986). “Da ‘Histoire du Portugal par Coeur’ ao Encontro da Ingenuidade”. *Dissertação de Mestrado, Faculdade de Letras da Universidade do Porto*. Porto, Portugal.

SILVA, Celina (1994). *Almada Negreiros, A busca de uma Poética da Ingenuidade ou a (Re) Invenção da Utopia*. Porto: Fundação Eng. António de Almeida.

SILVA, Celina (1998). “Almada: a intermitente emergência da obra”, *O Escritor*, nº 11/12, pp.24-38.

SILVA, Celina (2010). “Leituras intermitentes e releituras circunstanciais: considerações breves acerca da publicação da obra literária de José de Almada Negreiros”, *Crítica Textual & Crítica Genética em Diálogo*, Actas, Vol I, München: Martin Meidenbauer, pp. 133-163.

SILVA, Celina (2013). “Presença / ausência (configurações da pátria em Almada Negreiros): excursão breve acerca da identidade nacional”, *Identidade Nacional e Diálogo Transfronteiriço*, München: Martin Meidenbauer, pp. 51-65.

SOUSA, Ernesto (1983). *Re Começar, Almada em Madrid*. Lisboa: Imprensa Nacional Casa da Moeda.